This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

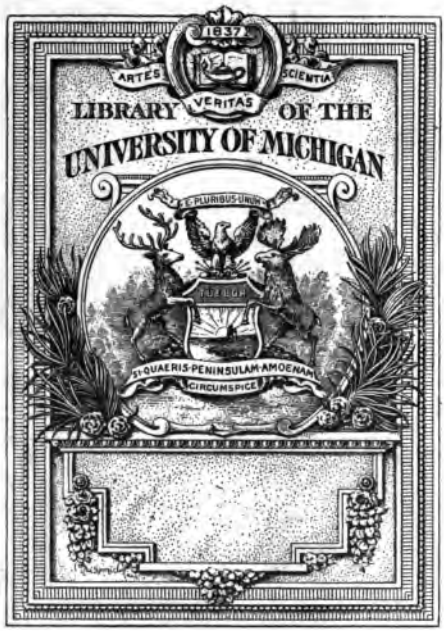
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

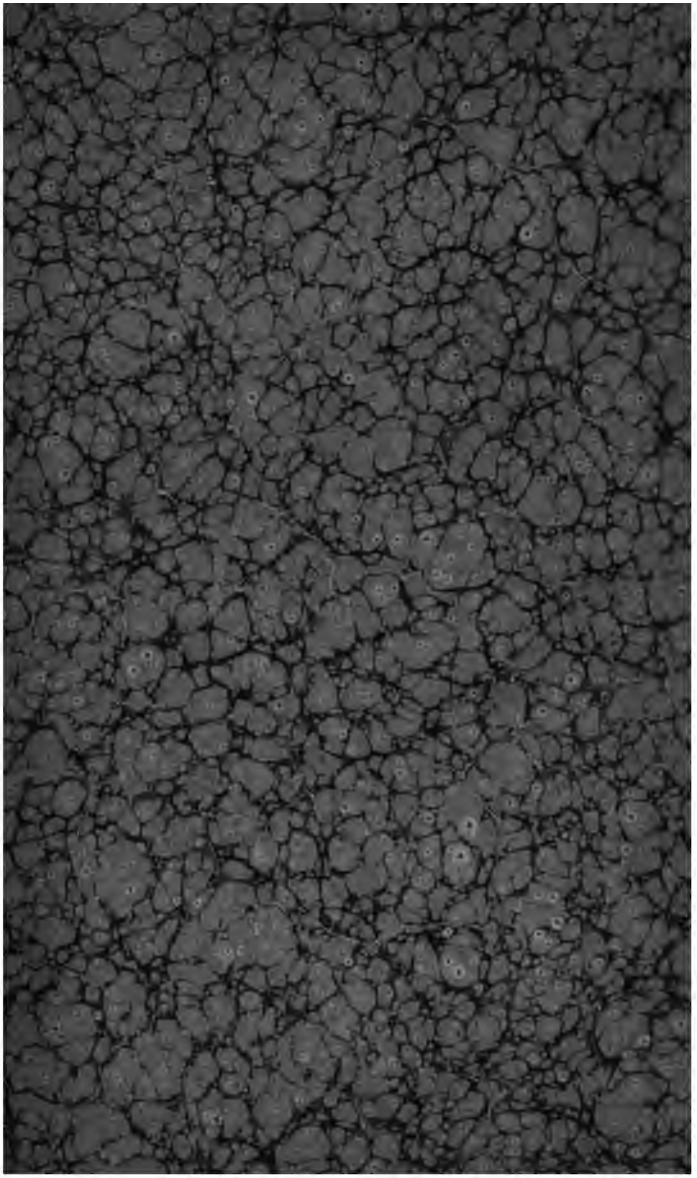
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 936,102


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



070
D 88 ice

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Aventures de John Davys . . . 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine . . . 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Le Comte de Monte-Cristo . . . 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
Impressions de voyage :
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— Le Speronare 2
— En Russie 3
— En Suisse 3
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe (traduction) 2
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Les Louves de Machecoul . . . 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

XXI

LE CARAVANSÉRAIL DE SCHAH-ABBAS

Il fallut se quitter : c'est l'heure triste des voyages. Depuis quatre jours, nous voyagions avec Bagrâtion; nous ne nous séparions pas pendant une heure de la journée; il était tout pour nous; notre cicérone, notre interprète, notre hôte. Il savait le prix de tout, le nom de tout. En passant devant un faucon, il jugeait de sa race; en regardant un poignard, il appréciait sa trempe. A chaque désir exprimé, il se contentait de répondre : « C'est bien, ce sera fait. » De sorte que, devant lui, on n'osait plus exprimer de désir; c'était le type, enfin, du prince géorgien, brave, hospitalier, prodigue, poétique et beau.

Au moment de partir, j'avais voulu, comme d'habi-

247772

tude, faire quelques provisions; mais Bagration avait répondu :

— Vous avez, dans votre tarentasse, un poulet, des faisans, des œufs durs, du pain, du vin, du sel et du poivre, et, en outre, votre déjeuner et votre dîner sont commandés tout le long de la route jusqu'à Bakou.

— Et à Bakou? demandai-je en riant, ne présumant pas que la prévoyance allât plus loin que Bakou.

— A Bakou, vous logez chez M. Pigoulevsky, chef du district. Vous y trouverez un homme charmant, une femme charmante, une fille adorable.

— Je n'ose pas vous demander : après?

— Après, vous avez à Schoumaka une excellente maison de la couronne et un excellent homme, le commandant de la ville. A Nouka, vous avez le prince Tarkanof, ce qu'en France vous appelez, je crois, un gaillard à poil. Il vous montrera une bague en diamants que l'empereur lui a donnée en échange de vingt-deux têtes de bandits qu'il a eu l'honneur de lui offrir. Que voulez-vous! la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Embrassez, pour moi, son fils, un enfant de douze ans, qui parle français comme vous; et vous verrez quelle merveille d'intelligence est ce charmant bonhomme-là. A Tsarsko-Kalatzi, vous avez le prince Mellikof et le comte Toll, qui vous donneront des chevaux pour aller voir un des cent palais ruinés de la reine Tamara. Enfin, à Tiflis, vous descendrez chez votre consul, le baron Finot. Je ne sais pas si c'est le premier consul que la France ait eu à Tiflis, mais, à coup sûr, c'est le seul. Là, vous vous retrou-

verez en plein boulevard de Gand. Passé Tiflis, cela ne me regarde plus, c'est l'affaire des autres.

— Et tout ce monde-là est prévenu ?

— Il y a trois jours qu'un courrier est parti. D'ailleurs, vous aurez avec vous jusqu'à Bakou un nouker chargé de veiller à ce que rien ne vous manque sur la route. A Bakou, il vous sera renouvelé jusqu'à Schoumaka, et à Schoumaka jusqu'à Nouka.

Il n'y a vraiment pas de reconnaissance possible pour de pareils soins ; et, comme le dit si philosophiquement notre ami Nestor, on ne peut s'en acquitter que par l'ingratitude.

J'attendrai une autre occasion pour profiter du conseil.

Enfin, nous partîmes. Nos papaks se dirent encore adieu longtemps, quand nos voix ne pouvaient plus échanger de paroles.

— Quand nous reverrons-nous ? Nous reverrons-nous jamais ?

Dieu seul le sait !

Enfin, nous tournâmes l'angle de la rue, et je ramenai les yeux sur nous, sur les rues, sur la magnifique porte de Derbend, bâtie, selon toute probabilité, par Chosroès le Grand.

Porte de l'Asie !

Nous passions dans la seconde partie du monde.

Kalino, qui ne se doutait pas de la poétique transition que nous étions en train de faire, lisait avec la plus grande attention, et autant que le lui permettaient les cahots de la voiture, un petit ouvrage qui paraissait absorber toute son attention.

A la recherche de tout ce qui pouvait compléter le

voyage et me donner sur la route des notions historiques, scientifiques ou pittoresques, je me permis de lui demander ce qu'il lisait.

— Rien, me répondit-il.

— Comment, rien?

— Une légende.

— Une légende, sur quoi?

— Sur un fameux brigand.

— Comment, une légende sur un fameux brigand, et vous appelez ça rien, vous?

— Il y en a tant dans ce pays-ci!

— Des légendes?

— Non, mais des brigands.

— Voilà justement, cher ami; c'est parce qu'il y a beaucoup de brigands et peu de légendes, que je suis à la recherche des légendes. Quant aux brigands, j'y tiens moins; d'ailleurs, je suis toujours sûr d'en rencontrer. Et vous nommez cette légende?

— *La Neige du mont Chakh-Dague.*

— Qu'est-ce que c'est que la neige du mont Chakh-Dague?

— Vous devriez me demander d'abord ce que c'est que le mont Chakh-Dague?

— Vous avez raison.

— Qu'est-ce que c'est que le mont Chakh-Dague?

— C'est une petite montagne un peu plus haute que le mont Blanc, à laquelle on ne fait pas attention, parce qu'elle fait partie du Caucase. Nous la verrons en allant à Kouba. Elle a poussé comme cela un matin entre les sources du Koussaer et de la Koudiout-Tchay; hauteur, 13,950 pieds.

— Et quant à la neige dont elle est couverte?...

— C'est autre chose : les Tatars lui attribuent un grand privilége. Quand l'été est trop aride, quand un trop long temps se passe sans pluie, on choisit le Tatar qui passe pour le plus brave dans tout le district, et on l'envoie, au milieu des précipices et des brigands, chercher une livre ou deux de cette neige dans une aiguière de cuivre. Il rapporte cette neige à Derbend; il trouve les moullahs rassemblés dans la mosquée où l'on vous a fait un discours, et, de là, en grande cérémonie, avec force prières, on va jeter la neige dans la mer Caspienne.

— Après quoi?

— Il tombe de l'eau.

— Les idiots! dit Moynet.

— Ce n'est pas beaucoup plus bête, cher ami, que la chasse de Sainte-Geneviève.

— Au fait, c'est vrai. Et c'est l'histoire de la montagne ou l'histoire de la neige que vous lisez?

— Non, c'est l'histoire du jeune homme qui va la chercher, l'histoire des dangers qu'il court, etc., etc. (1)

— Et qui vous a donné cela?

— C'est le prince donc! il m'a dit « Tenez, vous traduirez cela pour Dumas; je suis sûr qu'il y trouvera quelque chose. »

— Cher prince! ce n'est point assez qu'il s'occupe de la nourriture du corps, il se met en quête de la nourriture de l'esprit... Kalino, lisez. Je vous raconterai ce que nous aurons vu. Et traduisez bien vite, mon enfant;

(1) V. *la Boule de neige*, un vol. in-18. Paris, Michel Lévy frères.

si Bagration a dit que c'était bien, c'est que c'est bien.

— Oui, ce n'est pas mal.

— Vous êtes content?

— Je suis content.

— C'est tout ce qu'il faut. Eh bien, hiemchik ! *aïda! aïda!*

Aïda! aïda! en tatar, répond au *skaré! skaré!* russe, lequel répond au *vite! vite!* français.

Notre hiemchik était d'autant plus impardonnable de s'endormir, que le chemin, longeant à gauche les steppes, à droite la base des montagnes, était magnifique. Une bande énorme de pélicans se jouait dans la mer Caspienne avec la grâce, bien entendu, d'une bande de pélicans. Tout à coup, un grand trouble se manifesta parmi les estimables volatiles qui la composaient; leur vol, d'habitude si grave, devint désordonné; au lieu de raser l'eau, comme c'est leur coutume, ils montèrent dans le ciel en poussant de grands cris. Cette manœuvre méritait attention. Je m'acharnai à regarder de leur côté, et, avec l'œil d'un chasseur, je découvris deux ou trois points noirs, presque imperceptibles; ces deux ou trois points noirs étaient cause de toute la révolution.

Les points noirs étaient des faucons qui, à deux ou trois, donnaient la chasse à une centaine de pélicans, lesquels avaient eu la mauvaise idée de prendre le large et de se lancer vers l'orient.

Bientôt les points noirs disparurent tout à fait, et les taches blanches furent seules visibles entre le double azur du ciel et de la mer. Pendant quelque temps encore, elles allèrent s'amoindrissant comme des flocons de neige qui fondent, et enfin elles s'évanouirent dans l'air.

Notre escorte fit à peu près comme les pélicans.

En sortant de Derbend, nous avions cinquante miliciens et six Cosaques de la ligne. Quelques-uns de ces miliciens, qui portent, non pas un uniforme, mais des costumes de fantaisie, étaient d'un pittoresque achevé. Chez les Tatars, tout est pour les armes : tel des hommes de notre escorte, dont les habits étaient en haillons, avait une ceinture de cinquante roubles, un kandjar et une schaska de cent, et une cartouchière de vingt-cinq. A la seconde station, c'est-à-dire à Koulaze, notre escorte n'était plus que de quinze miliciens et de trois Cosaques.

Au reste, la première escorte était purement et simplement une escorte d'honneur; de Derbend à Bakou, quoiqu'on longe toute la ligne lesghienne, dans laquelle on est entré un peu au-dessus du village d'Andref, on ne court aucun risque; ce qui n'empêche pas les voyageurs indigènes de voyager armés jusqu'aux dents, et les voyageurs étrangers, quand on ne les décore pas d'une escorte, d'attendre, comme on dit, l'occasion.

Après la troisième station, nous arrivâmes au bord du Samour.

Ce terrible torrent — nous ne voudrions pas lui faire l'honneur de l'appeler fleuve — qui prend un développement gigantesque au mois de mai, et qui couvre, sur huit ou dix pieds de profondeur, une demi-verste de terrain, en était réduit à la largeur d'un ruisseau ordinaire; ce qui ne l'empêchait pas de faire beaucoup de bruit et d'embarras. Nous le coupâmes insolemment en deux avec notre tarentasse et notre télègue. Il bouillonna, rugit, essaya d'escalader nos voitures, mais n'y put réussir.

Nous montâmes au grand galop, et à triple renfort de coups de fouet, sa rive, qui présente un talus de vingt ou vingt-cinq pieds, à peu près à pic. Nous avons déjà dit que c'était, au Caucase, la recette pour franchir les difficultés du terrain.

Si les chevaux s'abattaient, en descendant, on serait tué.

Si les chevaux reculaient en montant, on serait tué.

Mais les chevaux ne s'abattent pas, mais les chevaux ne reculent pas; de sorte que l'on n'est pas tué.

Mais, quand on le serait, bah! la vie d'un homme est si peu de chose en Orient!

Vers le soir, nous arrivâmes à Kouba. Il était déjà nuit sombre lorsque nous entrâmes dans le village juif qui sert de faubourg à la ville.

Ce juifs sont plutôt, chose rare, des cultivateurs que des commerçants. Ils viennent, comme les juifs guerriers du Lezistan, de la grande proscription de Sennachérib. Leur faubourg conduit à un pont jeté sur un torrent, la Koudiout-Tchay, que Kouba domine de plus de cent pieds.

Cette montée, sans parapet, et à laquelle la nuit donnait un aspect fantastique, était des plus effrayantes.

Nous passâmes par une porte étroite et nous entrâmes à Kouba.

Nous crûmes entrer dans un lac dont les maisons formaient les îles : les rues ne ressemblaient pas mal aux canaux de Venise.

Notre tarentasse y entra jusqu'au moyeu.

Décidément, j'aimais mieux le Samour avec toute sa colère et tout son tapage; au moins voyait-on, à travers son eau, pure comme le cristal, les cailloux qu'il roulait,

Notre chef d'escorte nous conduisit droit à notre logement, où un souper nous était préparé.

Le khanat de Kouba est un des plus importants du Daghestan. Il renferme à peu près dix mille familles, qui font de soixante à soixante-cinq mille âmes.

La ville elle-même compte une population de mille familles, cinq mille habitants, à peu près.

Au reste, Kouba — la ville du moins — a la plus mauvaise réputation du monde à l'endroit de l'air qu'on y respire.

C'est la Terracine de la mer Caspienne. Ce serait une condamnation à mort pour des soldats russes, que d'être trois ans en garnison à Kouba : les cadavres présentent presque tous, à l'autopsie, des foies et des poumons gangrenés; ce qui prouve qu'ils meurent d'empoisonnement paludéen.

Il y a une chose bizarre, et qui échappe à toutes les conjectures scientifiques : c'est que les juifs qui habitent la vallée et qui devraient, par conséquent, être en plus mauvais air que les Koubachis qui habitent la montagne, ne connaissent pas les fièvres dont meurent leurs voisins de la rive droite de la Koudiout-Tchay.

Le grand commerce de Kouba consiste en tapis tissés par les femmes, et en poignards fabriqués par des armuriers qui rivalisent de réputation. Je voulais acheter un ou deux de ces poignards; mais les libéralités du prince Bagration et d'Ali-Sultan m'avaient rendu difficile, et je n'en trouvai pas d'assez beaux ou d'assez historiques pour les joindre à ma collection.

De Kouba, on aperçoit plusieurs des plus hauts sommets du Caucase, et, entre autres, celui du Chakh-Dague,

ce géant neigeux de la tradition que m'avait recommandé le prince Bagration.

A huit heures du matin, les chevaux étaient attelés, l'escorte prête; le chef du district, M. Khlziovsky, nous avait fait les honneurs d'un excellent logement et ne se crut quitte envers nous que lorsqu'il nous eut bouclés dans notre tarentasse.

Une petite fille qui, comme la Galatée de Virgile, ne se cachait que pour être vue, nous accompagna pendant plus de cinquante pas en courant de toit en toit.

Les toits de Kouba remplacent les rues des autres villes; sur les toits seulement on peut marcher à peu près à pied sec.

En sortant de Kouba, nous retrouvâmes une suite de montagnes russes qu'il nous fallut descendre et monter avec les accompagnements ordinaires de cris et de coups de fouet. Au nombre de ces montées et de ces descentes étaient comprises trois rivières : Kara-Tchay, la rivière Noire; Akh-Tchay, la rivière Blanche, et la troisième, Velvélé, la rivière du Bruit.

A mesure que nous avancions, l'immense cap de l'Apcheron se prolongeait à notre droite; à chaque verste, nous croyions en voir l'extrémité, et toujours un cap plus étendu succédait à celui que nous venions de franchir. Au reste, le temps était magnifique, l'atmosphère d'une douceur tout estivale; les feuilles semblaient déjà repousser sur les arbres.

Nous arrivâmes, à la nuit, à la station de Soumguaïd. A cinq cents pas de nous, on entendait les lamentations de la mer Gaspienne, que nous avions perdue de vue

depuis quelque temps. Je montai sur une espèce de falaise de sable pour la voir à la clarté des étoiles.

De la mer, qui était calme comme un miroir, mes yeux se reportèrent sur le steppe qui s'étendait entre nous et la pointe de l'Apcheron. A deux ou trois verstes de nous, cinq ou six feux étaient allumés et indiquaient un campement tatar.

Je redescendis vivement de ma falaise et courus à la poste. Les chevaux n'étaient pas encore dételés. Je proposai à Moynet et à Kalino de faire deux verstes de plus et de profiter de cette belle nuit pour coucher encore une fois sous notre tente, qui nous était devenue inutile depuis notre excursion aux lacs salés des Kirghis, et voir à notre aise un campement tatar.

La proposition fut acceptée. On proposa aux hiemchiks un rouble de pourboire; deuxième proposition qui fut acceptée avec encore plus d'enthousiasme que la première. On fit main basse sur le souper, que l'on chargea sur la télègue; on remonta dans la tarentasse, et l'on partit, accompagné d'un Tatar qui devait nous servir d'interprète auprès des nouvelles connaissances que nous allions faire.

Ce Tatar n'était autre que celui qui nous avait été donné à Derbend pour veiller à ce que nous ne manquassions de rien. Il faut dire que, si la mission était importante, il s'en acquittait consciencieusement.

Toute la journée, il galopait en tête de l'escorte; à trois verstes de la station où nous devions nous arrêter, il doublait le galop et disparaissait; puis nous le retrouvions à la porte de cette station pour nous dire que nous étions servis; puis il disparaissait de nouveau, et

nous ne le revoyions que le lendemain, à cheval et de nouveau en tête de l'escorte.

Où et comment avait-il soupé? où et comment s'était-il couché? C'était un mystère dont nous n'avions pas à nous occuper.

Comme les diables de nos surprises, il ne reparaissait que quand on levait le couvercle.

Nous partîmes, et, dix minutes après, nous avions à notre droite le campement tatar.

Il était établi autour des ruines d'un grand bâtiment dont la lune doublait encore les proportions et qui s'élevait au milieu du désert.

Nous nous informâmes du bâtiment d'abord et avant tout; on nous répondit que c'était un des caravansérails que Schah-Abbas avait laissés derrière lui après sa conquête.

Ces ruines se composaient d'un grand mur flanqué de tours qui, en s'écroulant sur elles-mêmes et en se comblant intérieurement de leurs propres débris, avaient formé des terrasses.

A la lueur de la flamme tremblante des campements, on pouvait distinguer, sur ce grand mur, des espèces de figures hiéroglyphiques creusées dans la pierre, et qui avaient dû servir d'ornement architectural.

Outre ce grand mur et ces tours, il restait trois voûtes, dont les ouvertures cintrées se trouvaient presque à fleur de terre; on y descendait par une pente couverte de débris, et quelques Tatars, éclairés par des feux de branches sèches, y avaient établi leur domicile.

Notre arrivée avait été depuis longtemps signalée par les aboiements des chiens; depuis l'aventure d'Un-

ter-Kale, Moynet était complétement brouillé avec ces quadrupèdes, si improprement appelés *amis de l'homme*. Aussi ne descendîmes-nous de la tarentasse que quand, sur l'invitation de notre Tatar, qui nous signalait comme des amis, ses compatriotes du campement eurent appelé à eux et calmé leurs chiens.

Une fois sur la grande route, bien armés cette fois, chacun de notre fusil et de notre kandjar, — ce qui, du reste, était parfaitement inutile, — nous fîmes demander aux Tatars deux choses :

La première, de camper auprès d'eux.

Ce à quoi ils répondirent que nous étions les maîtres de nous placer où nous voudrions, et que le steppe appartenait à tout le monde.

La seconde, de les visiter à leur campement.

Ce à quoi ils répondirent que nous serions les bienvenus.

Pendant que quatre Cosaques déchargeaient notre tente de dessus la télègue et la dressaient de l'autre côté de la route, près d'un puits desséché, dont la pierre était ornée des mêmes figures que nous avions déjà remarquées aux murs du caravansérail, nous nous avançâmes vers le campement le plus rapproché de nous, c'est-à-dire celui qui était adossé aux restes du grand mur. Il paraissait, d'ailleurs, le campement principal.

Ceux qui le composaient étaient assis en rond sur les ballots qu'ils transportaient, et qui contenaient de la farine venant de Bakou et destinée à l'armée du Caucase. Ils s'occupaient à faire le pain du souper.

C'était une opération vite faite : ils coupaient à un immense morceau de pâte fraîche un morceau de la gros-

seur du poing, le plaçaient sur une espèce de tambour de fer chauffé par des charbons, l'étendaient sur ce tambour avec un rouleau de bois, comme font nos cuisinières quand elles exécutent une galette ou un flan, le laissaient cuire d'un côté, le retournaient pour qu'il cuisit de l'autre; et se le passaient tout chaud.

Ces galettes avaient la forme et le croustillant de ces pains d'épice nommés croquets, que l'on vend à nos fêtes de village.

A notre approche, celui qui paraissait le personnage principal du cercle vers lequel nous nous avancions, se leva et vint au-devant de nous, nous présentant un pain et un morceau de sel gemme, symbole de l'hospitalité qu'il nous offrait.

Nous primes le pain et le sel, et nous nous assîmes autour du foyer, sur les sacs de farine.

Alors, comme on pensa sans doute que l'hospitalité du pain et du sel était insuffisante, un des hommes démasqua un quartier de cheval pendu à la muraille, en coupa une tranche de viande qu'il subdivisa en petits morceaux, mit ces morceaux sur le tambour de fer qui venait de servir à cuire le pain; la viande commença à fumer, à crier, à se tordre; au bout de cinq minutes, elle était cuite, et l'on nous fit signe que c'était à notre intention.

Nous tirâmes les petits couteaux que les armuriers ajoutent, à cet effet, au fourreau des kandjars, et nous piquâmes les morceaux de viande, parfaitement rissolés, que nous mangeâmes avec notre sel et notre pain.

Nous avions souvent beaucoup plus mal soupé à des tables beaucoup mieux servies.

Il est vrai que ce bivac avait sa poésie toute particulière.

Souper avec les descendants de Gengis-Khan et de Timour-le Boiteux, dans les steppes de la mer Caspienne, près des ruines d'un caravansérail bâti par Schah-Abbas; avoir pour horizon, d'un côté, les montagnes du Daghestan, d'où peuvent descendre à chaque instant des brigands contre lesquels il faut défendre sa liberté et sa vie; de l'autre côté, ce grand lac si peu fréquenté, qu'il est presque aussi inconnu aujourd'hui encore en Europe, malgré Klaproth, qu'il l'était autrefois en Grèce, malgré Hérodote; entendre tout autour de soi tinter les grelots d'une cinquantaine de chameaux qui paissent l'herbe desséchée, ou qui dorment couchés, la tête allongée sur le sable; être seul, ou à peu près, au milieu d'un pays naturellement hostile à l'Europe; y voir flotter sa tente isolée comme un point dans l'immensité, y dérouler pour la première fois peut-être, aux brises de la nuit, la bannière tricolore qui la surmonte, c'est ce qui ne se présente pas tous les jours, c'est ce qui laisse un profond souvenir dans la vie, c'est ce que l'on revoit en fermant les yeux chaque fois qu'on veut le revoir; tant le cadre d'un pareil tableau est gigantesque, tant les lointains en sont poétiques, tant les groupes en sont pittoresques, tant les contours en sont arrêtés.

Nous quittâmes nos hôtes en leur serrant la main. Le principal personnage, qui nous avait donné un pain à notre arrivée, nous en offrit un second à notre départ; car ce n'est pas assez, chez cette tribu nomade, que de pourvoir au souper du soir : il faut encore pourvoir au déjeuner du lendemain.

Je demandai son nom au donneur de pain et de sel; il s'appelait Abdel-Azim.

Que Dieu garde Abdel-Azim !

XXII

BAKOU

Au point du jour, nous nous réveillâmes et regardâmes autour de nous, cherchant nos Tatars et leurs chameaux; tout avait décampé pendant la nuit : le steppe était aussi désert que la mer.

Je ne sais rien de plus triste que cette mer sans vaisseaux.

Notre Tatar nous avait fait venir nos chevaux pendant que nous dormions encore; nous n'avions plus qu'à faire atteler les voitures et à partir.

Une vapeur bleuâtre qui flottait sur la terre nous présageait une magnifique journée; à travers cette vapeur passaient, sans avoir l'air de toucher le sol, des bandes de chèvres sauvages, si inquiètes, si farouches, si timides, que je ne pus jamais m'approcher d'une d'elles à portée de fusil. Les montagnes étaient roses à leurs cimes, violâtres dans les parties intermédiaires, avec des ombres azurées; le steppe était jaune d'or, la mer était indigo.

Nous allions la quitter pour ne la revoir qu'à Bakou, cette pauvre Caspienne si déserte, si perdue, si oubliée, si inconnue, et probablement si calomniée.

En effet, nous étions arrivés à cet endroit du cap de l'Apcheron où le chemin, qui a suivi les bords de la mer depuis Kizil-Bouroun, tourne brusquement à droite, s'enfonce dans le steppe, et laisse le cap s'allonger comme un fer de lance sur la Caspienne.

Les cinq ou six premières verstes que nous parcourûmes sont plates et appartiennent au steppe; puis nous commençâmes à entrer dans ces vagues solides qui constituent les premières ondulations des montagnes. Enfin, le mouvement d'ascension et de descente devint plus sensible : nous traversions les dernières croupes du Caucase.

Sur ces plateaux, au fond de ces vallées, dont l'aspect rentre dans celui de nos paysages de Bourgogne, s'élevaient de petits villages dont les cheminées fumaient tranquillement, dont les troupeaux paissaient paisiblement.

Le blé sortait de terre, et, de temps en temps, sur la teinte grise de la montagne, jetait un tapis vert irrégulièrement coupé.

Était-ce le caprice qui l'avait coupé ainsi? était-ce l'exigence d'un voisin qui lui avait donné sa forme?

En tout cas, c'était la civilisation qui constatait sa présence.

Je poussai un soupir; depuis si longtemps, je n'entendais plus parler d'elle, et je m'en trouvais si bien!

En avions-nous donc fini avec la partie pittoresque et dangereuse du voyage? Notre Tatar, interrogé, nous rassura quant à ce dernier point : sur l'autre pente du Caucase, entre Schoumaka et Nouka, nous serions, sous le double rapport du pittoresque et du danger, servis à souhait.

Le chemin resta à peu près le même, flottant entre des montées et des descentes, jusqu'à ce que se présentât à nous une montée plus rapide et plus escarpée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Nous sautâmes à bas de la tarentasse; moins encore pour alléger le tirage des chevaux que pour arriver au sommet de cette dernière colline, qui paraissait nous cacher Bakou, et nous escaladâmes sa pente à pied.

Arrivés à son point culminant, nous revîmes la Caspienne; entre nous et la mer — que l'on ne voyait, au reste, qu'à une certaine distance de la côte — gisait Bakou, perdu dans un pli de terrain.

Mais bientôt la ville nous apparut comme une surprise : nous avions l'air de descendre du ciel.

Au premier aspect, il y a deux Bakou :

Le Bakou blanc, et le Bakou noir.

Le Bakou blanc est un faubourg qui s'est bâti presque entièrement depuis que Bakou appartient aux Russes.

Le Bakou noir est le vieux Bakou, la ville persane, la cité des khans, entourée de murailles moins belles, moins pittoresques que celle de Derbend, et cependant pleines de caractère.

Bien entendu que toutes ces murailles sont faites contre les armes blanches, et non contre l'artillerie.

Au milieu de la ville, enfermée par ses murailles, à leur teinte encore plus foncée que celle des autres maisons, on distingue le palais des khans, le minaret en ruine de la vieille mosquée, et la tour de la Demoiselle, qui baigne son pied dans la mer.

Une légende se rattache à cette tour, et lui a donné le

nom, singulier pour une construction de cette taille et de cette ampleur, de tour de la Demoiselle.

Un des khans de Bakou avait une fille très-belle; tout au contraire de la Mirrha antique, qui était amoureuse de son père, ici, c'était le père qui était amoureux de sa fille. Celle-ci, pressée par son père, et ne sachant comment repousser sa passion incestueuse, fit ses conditions au khan : elle céderait si, comme preuve de son amour pour elle, il voulait lui faire bâtir une tour plus haute et plus forte que toutes celles de la ville, pour qu'elle en fît sa demeure.

Le khan appela à l'instant même des ouvriers, et les mit à l'ouvrage.

La tour commença de s'élever rapidement; le khan ne ménageait ni les pierres ni les hommes.

Mais, au gré de la demoiselle, la tour n'était jamais assez haute.

— Encore un étage! disait-elle chaque fois que son père croyait la besogne terminée.

Et les assises s'élevaient les unes sur les autres, et la tour, quoique au bord de la mer, c'est-à-dire dans la partie basse de la ville, s'élevait à la hauteur du minaret, qui était dans la partie haute.

Il arriva un moment où il fallut bien avouer que la tour était finie.

Alors, il s'agit de la meubler.

On la meubla des plus riches étoffes de Perse.

Le dernier tapis posé, la fille du khan, suivie de ses dames d'honneur, monta au sommet de la tour, où elle n'était encore jamais montée.

Arrivée sur la plate-forme, elle fit sa prière, recom-

manda son âme à Allah, et, par-dessus les créneaux, s'élança dans la mer.

Avant d'arriver à ce monument de la pudeur virginale, on en rencontre un autre qui rappelle une trahison.

C'est le monument funéraire du général russe Titianof.

Le général Titianof, gouverneur de la Géorgie, assiégeait Bakou.

Le khan, sous prétexte de présenter des conditions pour la remise de la ville aux Russes, demanda une entrevue au général Titianof.

Des Arméniens, amis des Russes, prévinrent le général que le khan devait le faire assassiner pendant l'entrevue.

Il répondit, comme César : *Ils n'oseraient !* vint à l'entrevue, et fut assassiné.

Les habitants de Bakou, effrayés des représailles qui allaient désoler leur ville à la suite d'une pareille trahison, se révoltèrent et voulurent livrer l'assassin à la Russie.

Mais celui-ci leur échappa et se sauva en Perse. La ville seule fut livrée aux Russes.

Bakou, dont les principaux monuments ont été bâtis par Abbas II, fut, de tout temps, un lieu saint pour les Guèbres. Khanat indépendant d'abord, il devint vassal de la Perse, qui le céda en 1723 à la Russie, se le fit rendre en 1735, et le perdit définitivement à la trahison de son dernier khan.

Le sarcophage du général Titianof s'élève sur la pente d'une colline, au milieu de l'espace vide qui s'étend

entre la ville et le faubourg. Il a été bâti à la place même où le général a été assassiné.

Le corps est à Tiflis.

L'entrée de Bakou est celle des citadelles les plus fortes du moyen âge. On ne traverse trois enceintes de murailles successives que par des portes tellement étroites, que l'on est obligé de dételer les chevaux de droite et de gauche des troïkas, et de les atteler en arbalète pour faire passer les voitures. La porte du nord franchie, on se trouve sur une place où l'architecture des maisons accuse à l'instant même la présence des Européens.

L'église chrétienne s'élève à droite de la place.

Nous nous fîmes conduire chez le commandant du district, M. Pigoulevsky, qui accourut nous recevoir à sa porte et nous inviter pour le jour même à un second dîner.

Il ne pouvait nous faire assister au premier, qui s'accomplissait au moment même où nous arrivions, parce qu'il avait à sa table deux princesses tatares, la mère et la fille, qui, selon la coutume religieuse et sociale des femmes mahométanes, ne pouvaient lever leur voile devant des étrangers.

Lui-même, M. Pigoulevsky, n'était point admis au repas qu'il donnait, et auquel assistaient seulement sa femme et sa fille. Il se réserverait pour nous.

On nous donna un essaoul, qui prit la tête de la colonne, marcha devant notre tarentasse, et nous conduisit au logement qui nous était préparé.

Ce logement, situé près de l'église catholique, se composait tout simplement des salons du club, c'est-à-dire formait le plus bel appartement de la ville, dont les

membres du club se privaient pour le mettre à ma disposition.

Je ne remercie plus; je constate seulement : pendant toute la route, l'hospitalité eut cette magnificence à notre égard.

Nous étions enchantés du répit qui nous était donné par M. Pigoulevsky pour nous passer à l'eau; mais à peine barbotions-nous dans nos cuvettes, que M. Pigoulevsky arriva.

Les deux princesses tatares dérogeaient pour moi aux coutumes nationales et religieuses. Elles voulaient absolument me voir. Le cuisinier s'était immédiatement remis à la besogne; le second dîner se confectionnait, et allait être prêt dans un quart d'heure.

Les deux voitures de M. Pigoulevsky nous attendaient à la porte, et lui-même attendait que nous fussions prêts pour nous emmener.

Une mention toute particulière pour M. Pigoulevsky; il la mérite bien.

M. Pigoulevsky, gouverneur du district, chef de police, bailli probablement, est un homme de quarante ans, de cinq pieds huit pouces, taillé en largeur à la mesure de sa hauteur, vêtu de l'uniforme russe et coiffé du papak tatar.

Il était impossible de voir, à travers les poils frisés du bonnet tatar, briller des yeux plus spirituels, plus intelligents et meilleurs.

Le reste de la figure, joues rebondies, dents blanches, lèvres sensuelles, va admirablement avec les yeux.

M. Pigoulevsky ne sait pas un mot de français, mais il dit chaque mot russe avec une telle expression

de franchise, avec une telle accentuation de voix, que l'on entend tout ce qu'il veut dire. Il a trouvé, par sa joyeuse et franche physionomie, les premiers éléments de l'alphabet de la langue universelle que nos savants cherchent depuis la destruction de Babel.

Nous montâmes en voiture et nous retournâmes chez lui.

Je n'eus qu'à entrer pour comprendre les causes de l'expression de bonheur répandue sur son heureuse physionomie : une fille de seize ans, une mère de trente-deux ou de trente-quatre au plus qui semble la sœur de sa fille, toutes deux belles à ravir, deux ou trois autres enfants à peine montés sur les degrés ascendants de la vie, telle était la famille qui venait au-devant de nous et nous tendait les deux mains.

Les deux princesses tatares et le mari de la plus jeune des deux princesses complétaient le cercle où nous étions admis avec cordialité, et je dirai presque, à la façon dont nous y fûmes reçus, attendus avec impatience.

Les deux princesses tatares étaient, l'une la femme, l'autre la fille de Makthikouli-Khan, dernier khan de Karaback. La mère pouvait avoir quarante ans, la fille vingt. Toutes deux portaient le costume national.

La fille était charmante sous ce costume, cependant plus riche que gracieux.

Une petite fille de trois ou quatre ans, vêtue du même costume que sa mère, nous regardait avec ses grands yeux noirs étonnés, tandis qu'entre les genoux de la grand'mère s'était réfugié un petit garçon de cinq ou six ans, qui, à tout hasard et par instinct, avait la main sur le manche de son kandjar.

Un vrai kandjar, ma foi, pointu comme une aiguille, et coupant des deux côtés comme un rasoir, qu'une mère française ne laisserait jamais entre les mains de son enfant, et qui est le premier joujou qu'une mère tatare met entre les mains du sien.

Le père, prince Khazar-Outzmief, né à ce village d'Andref où nous avions fait une visite en si bonne et si belle compagnie, était un homme de trente-cinq ans, beau, grave, parlant français comme un Parisien, vêtu d'un beau costume noir et or, portant sur la tête le bonnet pointu des Géorgiens, et à son côté le kandjar à manche d'ivoire et à fourreau doré.

J'avoue que je tressaillis en entendant cette accentuation si pure et si intelligente de la langue française.

Le prince avait connu, à Saint-Pétersbourg, je crois, mon bien bon ami Marmier, et tout de suite il se mit à me dire de lui le bien que j'en pense, en me priant, aussitôt mon retour à Paris, de le rappeler au souvenir du savant voyageur.

Comme je ne sais pas si Marmier est à Tanger ou à Tombouctou, à Mexico ou à Damas, comme naturellement il n'est pas à la bibliothèque du ministère de l'instruction publique, je commence par m'acquitter ici de ma commission, non que je sois pressé de m'en débarrasser, mais parce que j'ai hâte de me rappeler au souvenir d'un ami.

Les dames, qui avaient fait leur dîner, assistaient au nôtre. La fille de M. Pigoulevsky, une belle houri bleue, comme l'aurait appelée Mahomet, un bel ange d'azur, comme l'appellera un jour le bon Dieu, fut notre interprète pendant tout le repas.

Le repas fini, nous retrouvâmes les voitures tout attelées.

Il s'agissait d'aller voir les fameux feux de Bakou.

Les feux de Bakou sont connus du monde entier, mais un peu moins, naturellement, des Français, le peuple le moins voyageur qu'il y ait au monde, que des autres peuples.

C'est à vingt-six verstes de Bakou que se trouve le fameux sanctuaire du feu Artech-Gah, où brûle le feu éternel.

Ce feu éternel est alimenté par le naphte.

Le naphte est de l'huile de pierre, du pétrole, inflammable toujours, léger et transparent quand on l'épure, mais qui, même épuré, répand une fumée épaisse, d'un goût désagréable, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'en serve de Linchoran à Derbend. On en enduit les outres qui servent à transporter le vin, ce qui donne au vin un goût tout particulier, très apprécié des amateurs, mais auquel je n'ai jamais pu m'habituer. On en graisse les roues des chariots, ce qui dispense les charretiers de toucher à la chair de porc, de laquelle ils ont horreur, étant, pour la plupart, musulmans. Enfin, on en fabrique un ciment qui, aïeul du ciment romain, servit à la construction, à ce que l'on assure du moins, de Babylone et de Ninive.

Le naphte est la décomposition du bitume solide, opérée par les feux souterrains. Plusieurs points du globe produisent le naphte; mais le point où il se produit avec le plus d'abondance est Bakou et ses environs. Tout autour de la ville, sur tout le rivage de la mer Caspienne, on a creusé des puits dont la profondeur

varie depuis trois mètres jusqu'à vingt; à travers une marne argileuse imbibée de naphte, cent sécrètent du naphte noir, quinze du naphte blanc.

On en extrait, à peu près, cent mille quintaux de naphte par an. Ce naphte est expédié en Perse, à Tiflis et à Astrakan.

En jetant un coup d'œil sur la carte de la mer Caspienne, et si l'on tire une ligne droite le long de la parallèle de Bakou à la rive opposée, on trouvera, tout près de la côte habitée par les peuplades turkomanes nomades, une île du nom de Tchéléken, ou île de Naphte.

Du côté opposé, la presqu'île de l'Apcheron s'avance dans la mer, produisant sur la même ligne une grande quantité de sources de naphte et de kir. A l'extrémité de l'Apcheron, formant détroit, se trouve l'île Suatoï, île sainte, appelée ainsi par les Guèbres et les Parsis, parce qu'elle-même a des puits de gaz et de naphte.

Il y a donc tout lieu de croire qu'un banc immense de naphte passe sous la mer Caspienne, et s'étend jusque dans le pays des Turkomans.

Une grande société s'établit en ce moment pour faire des bougies avec du naphte. Les bougies les plus pures, comparables à notre bougie de l'Étoile, reviendraient à soixante-quinze centimes la livre, au lieu de deux francs qu'on la vend à Tiflis, et d'un franc soixante centimes qu'on la vend à Moscou.

Il n'y a donc rien d'étonnant que les Parsis, les Madjous et les Guèbres aient choisi Bakou pour leur lieu sacré.

Voulez-vous que nous disions un mot de ces braves

gens, les plus inoffensifs et les plus persécutés de tous les sectateurs d'une religion quelconque?

Guèbres vient de *giaour*, qui, en turc, veut dire infidèle.

Madjou vient de mage, nom des ministres de la religion de Zoroastre.

Parsis vient de Fars ou Farsistan, l'ancienne Perside.

Vous voyez que nous avons, sur beaucoup d'étymologistes, l'avantage d'être court et clair.

Zoroastre, en pehlvi Zaradoh, en zend Zeretochtro, en persan Zerdust, est le fondateur ou plutôt le réformateur de leur religion.

Il naquit en Médie, ou dans l'Aderbaïdjan, ou dans l'Atropathène, selon toute probabilité sous le règne d'Hystaspe, père de Darius Ier.

Voyant la religion des Mèdes chargée de superstitions, il résolut de la réformer. Il voyagea vingt ans, pour conférer avec les plus illustres savants de son époque; de retour de ses voyages, et après ses conférences, il s'enferma dans une grotte, fut enlevé au ciel comme Moïse, vit Dieu face à face, et reçut de lui l'ordre d'aller prêcher à l'Iran, c'est-à-dire à la Perse, une religion nouvelle.

Son premier miracle fut de convertir à sa foi le roi Gouchtasp et son fils Isfendiar, et avec eux tout l'Iran occidental.

Cette conversion émut fort l'Iran oriental, qui envoya contre Zoroastre une véritable armée de brahmes; quatre-vingt mille, assure-t-on.

Zoroastre les confondit; et, à la vue de leur confusion, tout le Sind adopta sa doctrine.

Zoroastre mourut sur le mont Adordji — si toutefois il mourut — dans un âge très-avancé, et laissant vingt et un livres de doctrine appelés *les Nosks*, des débris desquels on fit le *Zend-Avesta*, c'est-à-dire la parole vivante.

Le culte du feu régna en Perse jusqu'à la conquête d'Alexandre; mais, sous le règne de ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides, il fut proscrit. Deux cent vingt-cinq après Jésus-Christ, il fut rétabli par Ardechyr-Babukkan, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse. Mais, en 625, lors de l'invasion arabe et de la substitution de l'islamisme au magisme, le culte du feu fut proscrit et ses sectateurs furent dispersés; proscrits, persécutés; les uns passèrent alors dans le Guzzerat et sur les bords du Sind; les autres s'établirent sur les bords de la mer Caspienne.

Aujourd'hui, les deux principales patries des malheureux Parsis sont Bombay, où ils vivent sous la protection anglaise, et Bakou, où ils vivent sous la protection russe.

Ils prétendent avoir conservé la vraie tradition du culte de Mithra, sanctionné et perfectionné par Zoroastre, posséder le véritable *Zend-Avesta*, écrit de la main de leur fondateur, et se chauffer au même feu que celui auquel se chauffait Zoroastre.

Vous voyez qu'il y a peu de religions aussi innocentes que celle-là.

Aussi y a-t-il peu d'hommes plus doux et plus humbles que les Parsis.

C'était à ces pauvres gens que nous allions faire visite dans leur lieu sacré, dans leur sanctuaire du feu, à Artech-Gah.

Après deux heures de marche, à peu près, la première heure écoulée en longeant la mer Caspienne, nous arrivâmes au sommet d'un petit monticule d'où nous embrassâmes tout l'ensemble des feux.

Figurez-vous une plaine d'une lieue carrée, à peu près, d'où, par cent ouvertures irrégulières, s'échappent des gerbes de flamme que le vent déploie, fait flotter, courbe, redresse, couche jusqu'à terre, élève jusqu'au ciel sans jamais les éteindre.

Puis, au milieu de tous ces foyers, éclairé par eux, paraissant mobile comme la lumière qu'il reflète sur ses murailles, un grand bâtiment carré d'un blanc de chaux, entouré de créneaux, dont chacun brûle comme un énorme bec de gaz, et derrière lesquels s'élève une coupole aux quatre coins de laquelle brûle une flamme ardente, mais moins haute que celles qui s'élèvent de la porte principale tournée vers l'orient.

Comme nous venions de l'occident, nous dûmes faire le tour du monastère, dont la seule entrée donne sur l'orient.

Le spectacle était splendide et inaccoutumé; les jours de fête seulement, l'illumination générale du monastère a lieu. M. Pigoulevsky avait annoncé notre arrivée, et c'était jour de fête, ou plutôt nuit de fête pour les pauvres gens qui, persécutés depuis deux mille ans, s'empressent d'obéir aux autorités près desquelles ils trouvent un appui.

Hélas! ceux qui voudront voir après moi les Guèbres, les Parsis et les Madjous, doivent se presser; le monastère n'est plus habité que par trois sectateurs du feu, un vieillard et deux hommes de trente à trente-cinq ans.

Et encore un des deux derniers venait-il d'arriver de l'Inde depuis cinq ou six mois seulement. Avant cette adjonction d'un troisième adorateur du soleil, ils étaient réduits à deux.

Nous descendîmes à la porte, tout empanachée de flamme, et nous pénétrâmes dans l'intérieur. L'intérieur se compose d'une vaste cour carrée, au milieu de laquelle s'élève un autel surmonté d'une coupole.

Au centre de l'autel brûle le feu éternel. Aux quatre coins de la coupole, comme quatre gigantesques trépieds, flambent quatre foyers alimentés par la flamme souterraine.

On monte à l'autel par cinq ou six marches. Une vingtaine de cellules sont adossées au mur extérieur, mais s'ouvrent intérieurement. Elles sont destinées aux disciples de Zoroastre.

Dans une de ces cellules était une niche creusée dans la muraille, avec un rebord sur lequel étaient posées deux petites idoles indiennes.

Un des Parsis revêtit son costume de prêtre; l'autre, qui était tout nu, passa une espèce de chemise; une messe hindoue commença.

Cette messe consistait en une modulation d'une douceur infinie, en un chant qui n'occupait pas plus de quatre ou cinq notes de la gamme chromatique, à peu près du *sol* au *mi*, et dans lequel le nom de Brahma revenait de minute en minute.

De temps en temps, l'officiant se prosternait la face contre terre, et, pendant ce temps, le desservant frappait l'une contre l'autre deux cymbales qui rendaient un son aigu et vibrant.

La messe terminée, l'officiant nous donna à chacun un petit morceau de sucre candi, en échange duquel nous lui donnâmes chacun un rouble.

Après la messe dite, nous allâmes visiter les puits extérieurs. Le plus profond a une soixantaine de pieds; on y puisait autrefois de l'eau; cette eau était saumâtre, il est vrai; un jour, elle disparut. On y jeta une étoupe allumée pour essayer de voir ce que l'eau était devenue: le puits s'enflamma aussitôt et ne s'éteignit jamais depuis.

Seul, il serait dangereux de trop s'incliner sur ce puits pour regarder au fond; la vapeur pourrait faire perdre la tête; la tête perdue, les pieds pourraient perdre la terre, et l'on irait promptement porter du combustible au feu central.

Aussi ce puits est-il entouré d'un parapet.

Les autres puits sont à fleur de terre. A leur orifice, on pose des grilles, et sur ces grilles des pierres qui sont réduites en plâtre en moins de douze heures.

Pendant que nous regardions s'opérer cette transformation, l'officier qui commande le village de Sourakani, situé à une verste du monastère, vint nous inviter à prendre le thé chez lui.

Nous acceptâmes, et le suivîmes.

Le thé n'était qu'un prétexte. Il nous donna, dans une chambre charmante, toute préparée pour nous servir de chambre à coucher, un excellent souper tatar composé d'un pilau, d'un schislik, de poires, de raisins et de melons d'eau.

Nous y restâmes jusqu'à onze heures. J'avais grande envie d'y rester jusqu'au lendemain matin; mais il n'y

avait pas moyen de laisser retourner M. Pigoulevsky seul à Bakou.

Nous l'y ramenâmes en repassant par cette *solfatara*, qui a sur celle de Naples l'immense avantage de n'être pas éteinte.

XXIII

LA VILLE, LES BAZARS, LA MOSQUÉE, L'EAU ET LE FEU

Le lendemain de notre excursion chez les Parsis, vers neuf heures du matin, on nous annonça le prince Khazar-Outzmief : avec une régularité plus qu'européenne, il venait nous faire sa visite et se mettre à notre disposition.

Parler d'un prince tatar à des Parisiens, c'est leur parler d'une espèce de sauvage, à moitié enseveli dans une peau de mouton, ou plutôt dans deux peaux de mouton, l'une faisant papak l'autre faisant bourka ; parlant une langue rude, gutturale, incompréhensible ; traînant avec lui tout un attirail de sabres, de poignards, des schaskas et de pistolets ; ignorant notre politique, notre littérature, notre civilisation.

Point : un prince tatar, quand il s'appelle le prince Khazar-Outzmieff, ne ressemble à rien de tout cela.

Comme aspect extérieur, je l'ai déjà dit, c'est un fort bel homme de trente-cinq ans, aux traits réguliers, à l'œil vif et intelligent, au fond duquel brille un rayon presque invisible d'inquiétude et de sauvagerie, aux

dents splendidement blanches, à la barbe tirant sur le noir acajou, à cause de la teinture de henna dont les Tatars et les Persans ont l'habitude de se colorer la barbe; portant un bonnet très-fin et très-élégant d'agneau noir frisé et pointu à la manière géorgienne, une longue tcherkesse noire, avec un simple filet d'or pour tout ornement; à la poitrine, deux cartouchières avec leurs cartouches, d'argent guillochées d'or; une ceinture d'un seul galon d'or, comme on n'en fait qu'en Orient, le pays du monde où l'on travaille le mieux l'or filé, ceinture à laquelle pend un élégant kandjar à la poignée d'ivoire, au fourreau et à la lame damasquinés d'or; un pantalon de drap persan, serré au-dessous du genou par la guêtre montagnarde, de l'extrémité de laquelle sort une botte étroite et fine, renfermant ces pieds de cavalier que la terre n'a point élargis, ne les ayant presque jamais touchés. et que l'on croirait des pieds d'enfant, complètent ce costume ou plutôt cet uniforme.

Le prince Outzmief, comme tous les hommes d'Orient, est très-grand amateur d'armes; non-seulement de ces armes aux poignées éclatantes, aux lames noircies qui semblent tirer, en même temps qu'elles, le deuil du fourreau, mais de nos armes d'Europe, simples, solides sûres de leur coup. Il examina mes quatre ou cinq fusils, distingua très-bien ceux qui venaient de Devisme de ceux qui s'étaient glissés dans leur compagnie, et finit par me demander s'il me serait possible de lui faire passer à Bakou un revolver de notre armurier artiste.

La veille même de mon départ de Paris, Devisme était venu me voir et m'avait apporté, comme je l'ai

déjà dit, une carabine à balle explosible et un revolver, sortant tous deux naturellement de son magasin. J'avais déjà donné la carabine au prince Bagration, je crus le moment venu de placer le revolver.

Je l'allai donc chercher et l'offris au prince.

Une heure après, je reçus un petit mot de lui; ce petit mot était conçu en ces termes, et sans une seule faute de français ni d'orthographe :

« Vous avez, monsieur, de trop belles armes pour que je me permette d'ajouter quelque chose à votre coltion; mais voici une bourse et deux devants d'arkalouk que la princesse vous prie d'accepter.

» La bourse est brodée par elle,

» Prince KHAZAR-OUTZMIEF. »

Je sortais au moment où je reçus ce charmant cadeau : j'allais chez madame Freygang.

Lors des fêtes que le prince Toumaine m'avait données dans son palais des steppes, j'avais fait, à bord du bateau à vapeur de l'amiral Machine, le voyage d'Astrakan à la villa du prince Toumaine avec deux charmantes femmes nommées mesdames Petréienkof et Davidof, et une jeune fille nommée mademoiselle Vroubel. La pauvre enfant était triste et en deuil au milieu de cette fête : son père, hetman des Cosaques, était mort depuis huit mois.

Madame Petréienkof, femme d'un officier de marine, avait, pendant deux ans, habité Asterabad en Perse, et, pendant cinq ou six mois, Bakou, ville aujourd'hui

russe, mais restée tout aussi persane qu'Asterabad.

A Bakou, elle avait connu madame Freygang, m'avait beaucoup parlé d'elle ; de sorte que, la veille, lorsque j'avais rencontré madame Freygang — laquelle parle admirablement français — chez madame Pigoulevsky, je l'avais abordée comme une ancienne connaissance ; elle, de son côté, avisée par madame Petréienkof de mon arrivée, avait saisi l'occasion de me voir et était venue chez madame Pigoulevsky avec son mari, commandant du port.

Là, il avait été convenu que, le lendemain, M. Freygang viendrait me prendre avec sa voiture, et que nous rejoindrions au bazar madame Freygang, qui nous y attendrait.

La population de Bakou se compose tout particulièrement de Persans, d'Arméniens et de Tatars.

Qu'on nous permette de tracer en quelques mots trois types qui seront ceux de ces trois peuples, autant toutefois qu'un type peut représenter un peuple ; un homme, des hommes.

Puisque nous avons nommé le Persan d'abord, commençons par le Persan. Mais, qu'on le comprenne bien, nous ne parlerons pas du Persan de la Perse, — nous ne connaissons celui-ci que par un des plus brillants échantillons que l'on puisse voir, je veux dire par le consul de Perse à Tiflis, — nous parlerons des Persans des provinces conquises.

Le Persan est basané, plutôt grand que petit, assez élancé dans sa taille ; il a le visage long naturellement, et encore allongé en haut par son bonnet pointu et frisé, en bas par sa barbe invariablement peinte en noir,

de quelque couleur que la nature l'ait faite; il a la démarche plutôt dégagée que vive; il marche vite quelquefois et court au besoin, ce que je n'ai jamais vu faire à un Turc.

Depuis plus d'un siècle, le Persan du Caucase, habitué à voir son pays conquis tour à tour par les Turkomans, par les Tatars et par les Russes, a fini, avec les idées de fatalisme qu'il tenait de la religion mahométane, par se regarder comme une victime vouée à l'esclavage et à l'oppression. Les anciens souvenirs, faute de livres historiques, sont effacés chez lui; les nouveaux souvenirs sont des souvenirs de honte; résister lui semble imprudent et inutile; toute résistance, dans sa mémoire, a été punie; il a vu le pillage de ses villes, la destruction de ses biens, le massacre de ses compatriotes : il a donc, pour sauver sa vie, pour conserver sa fortune, pour garder ses biens, été obligé d'employer tous les moyens, aucun ne lui a répugné.

Il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand vous entrez à Derbend, — l'avant-garde des villes persanes que vous rencontrez sur la route d'Astrakan à Bakou, — il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand vous entrez à Derbend par la porte du nord pour en sortir par celle du midi, c'est : « Ne vous fiez pas au Persan, ne vous fiez pas à sa parole, ne vous fiez pas a son serment; sa parole, toujours prête à être reprise, suivra les fluctuations de son intérêt; son serment, toujours prêt à être trahi, aura la solidité du fer s'il le mène à une amélioration quelconque dans sa position politique ou commerciale, la fragilité de la paille s'il est obligé, pour le tenir, de sauter un fossé ou de

franchir une barrière; humble devant le fort, il sera violent et dur devant le faible. Avec le Persan, prenez toutes vos précautions en affaires; sa signature seule ne vous donnera pas une certitude, mais une probabilité. »

L'Arménien est à peu près de la taille du Persan; mais il engraisse, ce que le Persan ne fait jamais. Il a, comme le Persan, les traits d'une admirable régularité : des yeux magnifiques, un regard qui n'appartient qu'à lui, et qui renferme à la fois, comme les trois rayons tordus de la foudre, la réflexion, la gravité, la tristesse ou la soumission, peut-être l'une et l'autre. Il a conservé les mœurs des patriarches. Pour lui, Abraham est mort d'hier et Jacob vit toujours; le père est le maître absolu de la maison; après lui, son premier-né; ses frères sont ses serviteurs, ses sœurs ses servantes; mais premier-né, frères et sœurs sont respectueusement courbés toujours sous la volonté indiscutable et inflexible du père. Rarement ils mangent à sa table; rarement ils s'assoient devant lui : pour qu'ils le fassent, il leur faut non-seulement une invitation de celui-ci, mais encore un ordre.

A l'arrivée d'un hôte recommandé ou recommandable, ce qui est la même chose pour l'Arménien, il y a fête dans la maison; on tue, non plus le veau gras, — les veaux sont devenus rares en Arménie; est-ce parce que les enfants prodigues y sont communs? je n'en crois rien, — on tue un mouton, on fait préparer un bain et l'on invite tous les amis au repas; et, avec un peu d'imagination, rien n'empêche de croire qu'à ce repas Jacob et Rachel vont venir s'asseoir et célébrer leurs fiançailles.

Voilà, avec une économie rigide, un esprit d'ordre admirable et une immense intelligence commerciale, le côté extérieur et visible des Arméniens.

Maintenant, l'autre côté, celui qui reste dans l'ombre, cette seconde face qui n'est visible qu'à la suite d'une longue fréquentation, d'une profonde étude, rapproche la nation arménienne de la nation juive, avec laquelle elle se lie par des traditions et des souvenirs historiques qui remontent à l'origine du monde. C'est en Arménie qu'était situé le paradis terrestre; c'est en Arménie que prenaient leurs sources les quatre fleuves primitifs qui arrosaient la terre; c'est sur la plus haute montagne de l'Arménie que s'est arrêtée l'arche; c'est en Arménie que s'est repeuplé le monde détruit; c'est en Arménie, enfin, que Noé, le patron des buveurs de tous les pays, a planté la vigne et essayé la puissance du vin.

Comme les Juifs, les Arméniens ont été dispersés, non pas dans le monde entier, mais dans toute l'Asie. Là, ils ont passé sous des dominations de toute espèce, mais toujours despotiques, mais toujours de religions différentes, mais toujours barbares, n'ayant que leurs caprices pour règle, que leurs volontés pour loi. Il en résulte que, voyant que leurs richesses étaient un sujet de persécution, ils ont dissimulé leurs richesses; reconnaissant qu'une parole franche était une parole imprudente, et qu'à cette parole imprudente leur ruine était suspendue, ils sont devenus taciturnes et faux. Ils risquaient leur tête à être reconnaissants envers un protecteur d'hier tombé en disgrâce aujourd'hui, ils ont été ingrats; enfin, ne pouvant être ambitieux, puisque

toute carrière leur était fermée, excepté celle du commerce, ils se sont faits commerçants, avec toutes les ruses et toutes les petitesses de l'état. Cependant, la parole de l'Arménien est à peu près sûre; sa signature commerciale est à peu près sacrée.

Quant au Tatar, nous en avons déjà parlé comme type; son mélange avec les races caucasiennes a embelli le galbe primitif. Il a été conquérant, il est resté guerrier; il a été nomade, il est resté voyageur; il est volontiers conducteur de haras, berger, éleveur de bestiaux; il aime la montagne, la grande route, les steppes, la liberté enfin; pendant qu'au printemps le Tatar quitte son village pour n'y rentrer qu'à l'automne, sa femme file la laine des troupeaux qu'il fait paître, tisse les tapis de Kouba, de Schoumaka, de Nouka, qui rivalisent pour la naïveté des ornements, le charme de la couleur, la solidité de la trame, avec les tapis persans, et qui ont sur eux l'avantage de se vendre à moitié du prix de ces derniers. Ce sont encore eux qui font les poignards à la fine trempe, les fourreaux aux riches ornements, et ces fusils incrustés d'ivoire et d'argent pour lesquels un chef montagnard donne quatre chevaux et deux femmes.

Avec le Tatar, on n'a pas besoin de signature, la parole suffit.

C'était au milieu de cette triple population, qui commence à Derbend, que nous allions vivre désormais. Il n'y avait donc pas de mal à la bien étudier pour la bien connaître.

Je n'ai point parlé de la population géorgienne, que l'on ne trouve guère hors de la Géorgie, et à laquelle, d'ailleurs, il faut consacrer, — tant elle est belle, noble,

loyale, aventureuse, prodigue et guerrière, — une étude toute spéciale.

Le commerce de Bakou est celui de la soie, celui des tapis, celui du sucre, celui du safran, celui des étoffes de Perse, celui du naphte.

Nous avons parlé de ce dernier commerce.

Celui de la soie est considérable, quoique ne pouvant se comparer à celui de Nouka. On récolte à Bakou cinq ou six-cent mille livres de soie, qui se vend, selon sa qualité, de dix à vingt francs la livre.

La livre russe n'est que de douze onces.

Le safran vient après; on en récolte seize à dix-huit mille livres par an. Il se vend de huit à douze, et même quatorze francs la livre.

On le pétrit avec de l'huile de sésame, et l'on en fait des galettes plates faciles à transporter.

On vend à Bakou deux sortes de sucre : l'un très-beau et qui vient d'Europe; l'autre, qui se fabrique dans le Mazandéran, se vend par petits pains, et a la valeur de notre grosse cassonade.

On comprend que, de toutes ces marchandises, les seules que j'eusse la curiosité de voir étaient les tapis, les étoffes de Perse et les armes.

Mais madame Freygang, en véritable fille d'Ève qu'elle était, commença par me conduire chez son orfévre. C'était un émailleur persan, très-habile, nommé Youssouf.

Quel bonheur que je n'aie pas commencé mon voyage par Poti et Tiflis, au lieu de le commencer par Stettin et Saint-Pétersbourg! je n'eusse certainement pas été plus loin que Derbend.

Et comment serais-je revenu ?

Quelle merveille pour une imagination d'artiste, que ces bijoux, que ces étoffes, que ces tapis, que ces armes d'Orient !

J'eus le courage de résister, et n'achetai qu'un chapelet en corail, un rosaire en serdolite, et un collier en pièces de monnaie tatare.

Et je me sauvai de chez l'enchanteur à la baguette d'or, sans m'inquiéter si madame Freygang me suivait.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que ces manieurs de perles et de diamants, c'est que ces Benvenuto Cellini à bonnet pointu demeurent dans des masures, qu'il faut arriver à eux par des escaliers délabrés, et que le vent de la rue attise leurs fourneaux à travers leurs vitres brisées.

Madame Freygang me rejoignit : elle me croyait mordu par quelque phalange.

— Au bazar ! au bazar ! lui dis-je : nous ne serons jamais assez loin de votre émailleur.

En effet, il nous avait montré des coupes comme on n'en voit que dans *les Mille et une Nuits*, des coiffures de sultane, des ceintures de péri.

Tout cela fait avec une simplicité d'instrument merveilleuse, au marteau, au poinçon, au ciseau.

Certes, ce n'est pas fini comme ce qui sort des magasins de Jannisset ou de Lemonnier; mais quel caractère !

Et puis, au milieu de cette saleté, de ces taracanes qui courent, de ces souris qui grignotent, de ces enfants qui grouillent, une fumée s'élève d'un brûle-parfums en cuivre, et vous vous croyez transporté chez Chardin.

Or, parfums, pierreries, armes, boûe et poussière, vollà l'Orient.

Nous nous dirigeâmes vers le bazar.

Là, c'est une tentation d'un autre genre. Les soieries de Perse, les velours de Turquie, les tapis de Karaback, les coussins de Linchoran, les broderies de Géorgie, les manteaux arméniens, les galons de Tiflis, que sais-je, moi ! tout vous attire, tout vous sollicite, tout vous arrête.

Ah ! mes pauvres amis de Paris, vous à qui le bon Dieu a mis tant de lumière dans les yeux, que la vue d'une étoffe d'Orient suffit à vous consoler d'avoir vendu un tableau à moitié prix, si j'avais été riche, que de trésors j'eusse suspendus aux murs de vos ateliers, que de merveilles j'eusse déroulées sous vos pieds !

Je ne rentrai chez madame Pigoulevsky qu'à l'heure juste du dîner.

Il avait fait grand vent et la mer avait été fort agitée pendant toute la matinée; mais le vent était tombé, mais la mer était calme, de sorte que M. Freygang avait l'espoir de nous faire voir un spectacle unique et merveilleux qu'on ne voit qu'à Bakou.

Celui des feux de mer.

Nous devions aller en même temps à la mosquée de Fathma.

A cinq heures, on vint nous dire que la barque nous attendait.

Nous nous hâtâmes, car nous avions à la fois des choses qu'il fallait voir au jour et à la nuit.

Il fallait voir au jour les débris du caravansérail, recouverts aujourd'hui par la mer, et dont les tours

dépassent d'un pied, dans les temps calmes, la surface de l'eau.

Ces tours sont reliées par un mur resté debout comme elles.

Ces ruines, qui plongent à douze, à quinze pieds dans la mer, présentent un étrange problème à résoudre.

Les savants prétendent que la mer Caspienne se retire chaque année ; que, donnant un tirage de dix-huit à vingt pieds en 1824, celui qu'elle donne aujourd'hui n'est plus que de douze à quinze.

Que donnait-elle quand ce caravansérail, dont les tours viennent à fleur d'eau, était à sec.

Certes, il n'a pas été construit au fond de la mer; s'étendant à plus d'un verste, il atteste clairement que la mer qui baigne aujourd'hui les murailles de Bakou en était à une verste autrefois.

Ne serait-ce pas plutôt que les sables apportés par le vent, que les rochers que roulent le Terek, l'Oural et la Koura font peu à peu hausser le niveau de la mer ?

Mais, alors, elle n'a donc plus cette soupape souterraine qui la met en communication avec la mer Noire et le golfe Persique ?

Cela m'est fort indifférent, à moi; mais les pauvres savants ! ils doivent en donner leur langue aux chiens.

Nous allumâmes une espèce de fusée à la congrève, préparée avec du naphte et des étoupes, et alourdie par une balle de plomb.

Nous la jetâmes dans une de ces tours dont elle alla illuminer le fond, à la grande terreur d'une douzaine de poissons qui y avaient établi leur domicile, et qu'on voyait se cogner désespérément le nez contre la muraille, ne

retrouvant pas la porte par laquelle ils étaient entrés.

Ce feu grégeois est préparé par les Tatars. Il me rappela ce que Joinville rapporte de celui que leur jetaient les Turcs, et qui effraya si fort les croisés en brûlant au milieu des eaux du Nil.

Cette expérience faite, nous continuâmes notre chemin.

Constatons, en passant, chose que nous avions oublié de faire, que nos matelots, avec leurs gaffes et leurs crocs de fer, essayèrent vainement d'arracher une parcelle des tours ou de la muraille.

En nous avançant vers la pleine mer, nous laissâmes à tribord la goëlette du capitaine Freygang. Elle avait été construite à Abo, et, si l'on veut avoir une idée de la différence de prix qui existe entre les constructions finlandaises et nos constructions à nous, nous dirons que, doublée et chevillée en cuivre, avec un double jeu de voiles, elle coûtait, lancée à la mer, trois mille roubles, — douze mille francs.

Dix minutes après, nous doublions le cap Baïkof, et nous abordions près du cap Chikof.

En passant, le capitaine nous avait fait remarquer l'ébullition de l'eau. C'était un frémissement, sur cette mer calme comme un miroir, pareil à celui que lui eût communiqué une fournaise souterraine.

Au moment où nous mîmes pied à terre, nous étions à cent pas de la mosquée. Nous la reconnaissions dans la nuit à son minaret plein d'élégance, et du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

Quoiqu'il fût six heures du soir et nuit fermée, on nous ouvrit. Quelques Abases nous firent allumer des

lampes de naphte qui ont conservé la forme antique; deux derviches nous précédèrent. A la porte, nous voulûmes ôter nos bottes; mais, comme à Derbend, on ne le permit pas, et nos cicéroni se contentèrent de relever les tapis sacrés, afin qu'ils ne fussent pas souillés du contact des pieds infidèles.

On nous conduisit au tombeau de Fathma, qui a donné son nom aux Fathmites ou Fatimites, et qui, lors des persécutions d'Yézid, s'est exilée et est venue mourir près de Bakou.

Cet événement donne lieu tous les ans à une fête des plus curieuses, qui va trouver incessamment sa place dans notre récit.

Cette mosquée est un lieu de pèlerinage pour les femmes stériles. Elles y viennent à pied, y font ce que nous appelons, nous autres, une neuvaine, et dans l'année elles obtiennent un enfant.

La princesse Khazar-Outzmief, avec laquelle nous avions dîné la veille, était dans ce cas. Elle fit un pèlerinage à la mosquée sainte, et dans la même année elle eut un garçon.

Le prince, en reconnaissance de ce don du ciel, a fait faire à ses frais un chemin de Bakou à la mosquée.

Malgré cette immense réputation et ce précieux privilége, la mosquée de Fathma ne nous à point semblé très-riche. Il paraît que les femmes tatares de Bakou et des environs ont rarement besoin d'avoir recours à l'influence qu'exerce près d'Allah la petite-fille du Prophète.

Nous remontâmes dans la barque, où nos rameurs nous attendaient, et nous reprîmes le chemin du cap Baïkof.

La nuit était toujours calme et très-noire. Malgré ce calme, la mer était soulevée par une légère houle venant du large, et qui annonçait que le vent était en route pour venir nous trouver. Cette houle devait ajouter au pittoresque du spectacle; mais nous devions nous hâter, attendu que le vent, en arrivant plus tôt qu'on ne l'attendait, pouvait faire manquer la représentation.

Il nous fallut chercher un instant l'endroit où nous avions remarqué l'ébullition de l'eau. L'endroit, au reste, est facile à trouver : on est guidé par l'odeur du naphte.

Bientôt un des matelots dit à M. Freygang :

— Nous y sommes, capitaine.

— Eh bien, répondit celui-ci pour nous laisser le plaisir de la surprise, fais ce qu'il y a à faire.

Le matelot prit deux poignées d'étoupe, en alluma une de chaque main à une lanterne que lui présentait son compagnon, et jeta les deux poignée d'étoupes à bâbord et à tribord.

A l'instant même, sur l'étendue d'un quart de verste, tout autour de nous la mer s'enflamma.

Ce dut être une grande terreur, je l'avoue, pour le premier qui, passant à cet endroit, y alluma son cigare avec du papier, et, jetant son papier à la mer, vit la mer prendre feu comme un vaste bol de punch.

Notre barque avait l'air de celle de Caron traversant le fleuve des enfers; la mer était devenue un véritable Phlégéton.

Nous naviguions littéralement au milieu des flammes.

Par bonheur, ces flammes, d'une belle couleur d'or, étaient subtiles comme celle de l'esprit-de-vin, et à peine en sentions-nous la douce chaleur.

Débarrassés de toute inquiétude, nous pûmes examiner avec plus d'attention encore ce merveilleux spectacle.

La mer brûlait par îles plus ou moins étendues; il y en avait de larges comme une table ronde de douze couverts; d'autres de la dimension du bassin des Tuileries; nous naviguions dans les détroits, et, de temps en temps, nos rameurs, sur l'ordre du capitaine, nous faisaient traverser une de ces îles de flammes.

C'était évidemment le plus curieux et le plus magique spectacle qui se pût voir, et qui ne se rencontre, je crois, que dans ce coin du monde.

Nous y eussions passé la nuit sans aucun doute, si nous n'avions vu la houle augmenter peu à peu, puis senti arriver un premier souffle de vent.

Les petites îles s'éteignirent les premières, puis les moyennes, puis les grandes.

Une seule persista.

— Allons, nous dit notre capitaine, il est temps de regagner Bakou, ou nous pourrions bien aller chercher au fond de l'eau les causes du mystère que nous venons de voir se développer à sa surface.

Nous nous éloignâmes. Le vent, en effet, soufflait du nord, et nous poussait à la mosquée de Fathma.

Mais les bras de nos huit rameurs le domptèrent, comme il avait dompté la flamme.

« Bondis, hennis, prends le mors aux dents, mon coursier sauvage! dit Marlinsky, tu portes sur tes reins un animal plus féroce que toi qui te domptera. »

Ainsi en fut-il du vent.

Il dompta et éteignit jusqu'à la dernière île de flamme.

Nous la vîmes longtemps lutter contre lui, disparaître dans les vallées liquides, puis remonter au sommet des vagues, puis disparaître de nouveau, puis reparaître encore, puis enfin, comme une âme qui monte au ciel, quitter la surface de la mer et s'évanouir dans l'air.

Mais nous, à notre tour, nous domptâmes le vent.

Décidément, comme le dit Marlinsky, l'homme est le plus féroce de tous les animaux, et je dirai même le plus féroce de tous les éléments.

En approchant du port, un de nos marins alluma une lance à feu.

A ce signal, la goëlette du capitaine Freygang s'illumina.

Ce fut comme un signal donné à tous les bâtiments de l'État à l'ancre dans le port de Bakou. Ils s'illuminèrent à l'instant de la même façon, et nous passâmes à travers une véritable forêt de lances à feu.

Madame Pigoulevsky nous attendait avec une collation de confitures persanes.

Il est évident que le plus riche empereur de la terre, excepté l'empereur Alexandre II, quittant Saint-Pétersbourg pour Bakou, ne pourrait pas se donner dans son royaume la soirée qu'on venait de nous donner, à nous, simples artistes.

C'est que l'art est tout simplement le roi des empereurs et l'empereur des rois.

XXIV

TIGRES, PANTHÈRES, CHACALS, SERPENTS, PHALANGES, SCORPIONS, MOUSTIQUES, SAUTERELLES

Bakou, dont le nom signifie *niche des vents*, voudrait inutilement se rattacher à la famille des villes européennes : par son sol, par sa mer, par ses bâtisses, par ses productions, par les poissons qui peuplent ses rivières, par les animaux qui rugissent dans ses forêts, par les reptiles qui rampent dans ses steppes, par les insectes qui vivent sous ses rochers, par les atomes qui peuplent son atmosphère, elle est asiatique, et surtout persane.

Commençons par le tigre : à tout seigneur tout honneur.

Là où est le tigre, on ne voit pas de lions : rarement deux tyrans règnent sur le même royaume.

La Koura, que nous appelons le Kour, et que les anciens appelaient le Cyrus, semble être la limite que le tigre s'est imposée à lui-même.

Il est rare que l'on rencontre un tigre sur la rive gauche du Kour, qui prend sa source dans les montagnes auxquelles s'adosse Akhaltsik, passe à Tiflis, à Tchemaky, à Aksabar, fait sa jonction avec l'Aras — l'Araxe des anciens — à l'angle septentrional des steppes de Moghan, et va par trois branches, après avoir contourné ce steppe, se jeter à la mer Caspienne dans la baie de Kizil-Agatch.

Une quatrième branche se sépare du fleuve à Salian et va droit à l'est se perdre isolément dans la mer.

Le tigre, très-commun à Linchoran et dans les forêts qui l'avoisinent, traverse donc l'Aras, pénètre dans le Karaback, s'aventure parfois jusqu'en Géorgie; mais, je le répète, il franchit rarement la Koura ou le Kour. — Nous avons déjà dit que c'était le même fleuve.

Cependant on a vu des tigres dans le Caucase; deux ou trois ont été tués en Avarie.

Il y a cinq ou six ans, un tigre de Linchoran s'était rendu célèbre comme détrousseur de passants. Il se tenait d'habitude sur la route de Linchoran à Astarinsk, route qui côtoie la mer et longe le pied des montagnes du Chirvan.

Un jour, un Cosaque, qui allait de l'une de ces villes à l'autre, vit un animal couché sur la route; il s'en approcha sans savoir quel animal c'était. L'animal releva la tête, rugit et montra les dents. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un tigre.

Le Cosaque rapportait un pain. Il jeta son pain au tigre; le tigre allongea la patte, tira le pain à lui et se mit à le manger.

Le Cosaque passa, revint à Astarinsk, prévint ses camarades de ce qui lui était arrivé, et les invita à ne plus se hasarder sur la route de Linchoran sans un morceau quelconque à jeter au gardien de la route.

Le lendemain, le tigre était à la même place. Un marchand arménien n'échappa que parce que le tigre se jeta sur son chien.

Dès lors, aucun voyageur ne sortit plus ni de Linchoran pour aller à Astarinsk, ni d'Astarinsk pour aller

à Linchoran, sans emporter, comme Énée descendant aux enfers, un gâteau pour le gardien du passage.

On se munit d'abord de pain.

Mais bientôt le pain parut au tigre une nourriture fort insuffisante. Il grogna de façon à indiquer clairement qu'il accepterait peut-être bien encore du pain, mais qu'il demandait quelque chose à mettre dessus.

Ce quelque chose, c'était de la chair saignante.

On emporta dès lors des poules, des dindons, des quartiers de viande, et, toujours bon prince, le tigre laissait passer le voyageur pourvu qu'il payât exactement la contribution.

Mais le bruit de cet événement arriva aux oreilles du gouvernement russe. Un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut pas admettre qu'un percepteur quelconque s'établisse sur la grande route sans avoir dans sa poche son brevet signé du ministre des finances.

Le tigre avait oublié de demander le sien au gouverneur du Caucase.

On fit une battue; le tigre ne pouvait croire d'abord que ce fût à lui qu'on en voulait; mais, lorsqu'une balle dans les côtes ne lui eut plus laissé aucun doute à ce sujet, il se jeta sur les imprudents qui venaient le troubler dans le pacifique exercice de ses fonctions, et tua deux chasseurs.

Un troisième, blessé seulement, en revint à grand'peine.

Le gouvernement russe, qui n'a cédé ni devant Kasi-Moullah ni devant Schamyl, ne pouvait pas céder devant un tigre.

Il ordonna une seconde battue, non pas de chasseurs

amateurs, mais avec une compagnie tout entière.

Le tigre, après avoir reçu neuf balles, fit encore un bond de quinze pieds de haut pour atteindre un Cosaque qui, monté sur un arbre, venait de lui envoyer la neuvième balle; pour mettre, autant que possible, une distance plus grande encore entre lui et l'animal, le Cosaque s'accrocha à une branche qui s'étendait au-dessus de sa tête et s'enleva à la force des poignets; mais il fut arrêté dans son ascension : un coup de griffe du tigre lui avait ouvert le ventre et arraché la moitié des entrailles.

Le tigre mourut; mais, cette fois, il en coûta cinq hommes à l'empereur Nicolas.

Depuis lors, — il y a quatre ans à peu près de cela — une femme fit, à elle seule et d'un seul coup, ce que douze ou quinze chasseurs d'abord et ensuite une compagnie de soldats avaient eu tant de peine à faire.

C'était dans le village de Djemgamiran, situé au milieu des bois.

Le moindre village russe, ou devenu russe, a son bain russe.

Le Russe, si pauvre qu'il soit, ne saurait se passer de deux choses : de son thé deux fois par jour, de son bain une fois par semaine.

Un homme et une femme tenaient un bain public dans la dernière maison du village.

Cette maison était entièrement perdue dans le bois.

C'était un samedi, jour d'ablution générale. L'homme et la femme avaient commencé de chauffer la chaudière du bain, et fendaient du bois dans la cour afin de lui faire atteindre le plus haut degré de chaleur dont elle était susceptible.

Pendant qu'ils coupaient leur bois, ils virent un tigre qui entrait dans le bain tranquillement, et de ce pas calme des animaux qui sont sûrs de leur force.

Il alla se coucher sur le degré le plus élevé du bain. Les tigres adorent la chaleur.

Le baigneur, qui n'avait pas chauffé son bain pour le tigre, courut pour le chasser comme il eût fait d'un chat.

Il trouva l'animal couché où nous avons dit, et paraissant jouir de la béatitude la plus parfaite.

Le baigneur prit un seau, l'emplit d'eau bouillante, et le jeta au nez du tigre.

Les tigres aiment la chaleur, mais ils détestent l'eau bouillante : il y a une mesure dans tout.

Il s'élança sur le baigneur.

Mais, par bonheur pour celui-ci, sa femme l'avait suivi, tenant à sa main la hache dont elle coupait son bois.

Instinctivement, voyant le tigre se jeter sur son mari, elle lui envoya un coup de hache à toute volée.

Elle atteignit le tigre juste au milieu du front et lui fendit la tête comme une pomme.

Le tigre tomba mort, renversant, par l'impulsion donnée, l'homme et la femme dans sa chute, mais ne leur occasionnant d'autre mal que celui qu'ils se firen en tombant.

Le prince Voronzof, alors gouverneur du Caucase, fit venir la tueuse de tigre à Tiflis. Ce fut d'abord la comtesse qui la reçut.

Mais, affectant un air de colère :

— Comment, malheureuse, lui dit-elle, vous avez osé tuer un tigre impérial !

— Ah! madame, s'écria la bonne femme trompée à l'accent de la comtesse, je vous jure que je ne savais pas qui il était.

La comtesse Voronzof éclata de rire; ce rire rassura la pauvre femme.

Le comte entra à son tour et la rassura tout à fait.

Ce ne fut pas tout : le comte lui donna une gratification de mille roubles et une médaille, qu'elle porte sur sa poitrine comme un soldat la croix d'honneur.

La bonne femme nous raconta elle-même l'aventure. Elle ne revenait pas de l'étonnement et de l'admiration dont elle avait été l'objet. Elle n'avait pas éprouvé plus d'émotion à donner le coup de hache au tigre, que son mari à lui jeter son seau d'eau.

Les tigres se tinrent pour avertis et ne se présentèrent plus désormais aux bains russes.

Un tigre du village de Chanaka se montra meilleur enfant encore.

Une femme lavait son linge dans une fontaine, à cent pas de la maison; elle avait avec elle un enfant de quatorze à quinze mois.

Elle manqua de savon, retourna chez elle pour en chercher, et, jugeant inutile d'emmener son enfant, le laissa jouer sur le gazon, près de la fontaine.

Pendant qu'elle cherchait son savon, elle jeta par la fenêtre ouverte les yeux sur la fontaine pour s'assurer si l'enfant ne s'aventurait pas au bord de l'eau; mais sa terreur fut grande lorsqu'elle vit un tigre sortir de la forêt, traverser le chemin, aller droit à l'enfant et poser sur lui sa large patte.

Elle resta immobile, haletante, pâle, presque morte.

Mais sans doute l'enfant prit l'animal féroce pour un gros chien : il lui empoigna les oreilles avec ses petites mains et commença de jouer avec lui.

Le tigre ne fut pas en reste : c'était un tigre d'un caractère jovial, il joua lui-même avec l'enfant.

Ce jeu effroyable dura dix minutes; puis le tigre, laissant l'enfant, retraversa la route et rentra dans le bois.

La mère s'élança, courut tout éperdue à l'enfant, et le trouva riant et sans une égratignure.

Les trois faits que je viens de raconter sont aussi populaires au Caucase que l'histoire du lion d'Androclès à Rome.

Les panthères sont assez communes sur les bords de la Koura, et surtout, comme je l'ai dit pour les tigres, sur la rive droite du fleuve. Elles se tiennent dans les roseaux, dans les fourrés, dans les broussailles, s'élancent de là sur les moutons, sur les chèvres sauvages et même sur les buffles qui viennent boire.

Autrefois, on dressait les panthères comme on dresse encore aujourd'hui les faucons; seulement, au lieu de chasser le faisan, on chassait la gazelle; au lieu de les porter sur le poing, on les portait à l'arçon de la selle.

L'abolition de la domination persane dans la partie méridionale de la Géorgie, la réunion successive des différents khanats à la Russie, firent tomber en désuétude cette chasse, plaisir princier des khans. M. Tchelaïef, directeur des douanes de Tiflis, se souvenait avoir fait, tout jeune, cette chasse avec le khan de Karaback.

Depuis, il avait assisté à deux ou trois chasses à la panthère. Dans une de ces chasses, le chasseur qui se trouvait le plus proche de lui ayant tiré sur une panthère

et l'ayant blessée, l'animal avait bondi sur lui, et, avant qu'il eût eu le temps de lui envoyer son coup de fusil, lui avait, d'un coup de patte, littéralement arraché la tête de dessus les épaules.

Quant aux chacals, ils sont communs, dans les villages un peu enfoncés dans les montagnes, à ce point d'empêcher de dormir les personnes qui ne sont pas encore habituées à leurs cris. Quoique l'animal soit inoffensif ou plutôt lâche, son cri a quelque chose d'effrayant.

On se rappelle l'histoire racontée par Oléarius :

Envoyé par le duc de Holstein au schah de Perse, le digne Allemand vit le navire qui le portait faire naufrage sur les côtes du Daghestan. Son secrétaire, en herborisant, s'égara dans une forêt, et, craignant d'être dévoré par les animaux féroces, monta sur un arbre pour y passer la nuit. Le lendemain, comme on ne le voyait pas revenir, on se mit à sa recherche et on le retrouva sur son arbre. Il avait complétement perdu la raison et jamais il ne la recouvra. Seulement, on comprit par ses réponses que cet événement était la suite de la terreur que lui avaient fait éprouver les chacals. Il affirmait qu'une centaine de ces animaux s'étaient réunis sous l'arbre où il était posté et avaient gravement causé en allemand, et comme des personnes raisonnables, de leurs affaires particulières.

Quant aux serpents, assez communs aux environs de Bakou, on ne peut faire un pas sans risquer d'en écraser un, ou d'être mordu par lui — ce qui est infiniment plus désagréable — dès que l'on met le pied dans les steppes de Moghan. Un de mes bons amis, le baron de Finot, consul à Tiflis, qui les a traversés avec une escorte de

Cosaques, les a vus par centaines; un de ses Cosaques en piqua un avec sa lance; il était du plus beau jaune d'or. Les plus communs sont noirs et verts.

Le comte Zoubof, étant venu, en 1800, faire le siége de Salian, séparée des steppes de Moghan par la Koura seulement, résolut de passer l'hiver dans ces steppes. Ses soldats, en creusant la terre pour y placer leurs tentes, amenèrent à la surface du sol des milliers de serpents engourdis par le froid.

L'antiquité elle-même constate le fait.

Voici ce que dit textuellement Plutarque :

« Après cette dernière bataille, — celle qu'il livra près du fleuve Abas, — Pompée s'étant mis en chemin pour pénétrer jusqu'au pays d'Hyrcanie et gagner la mer Caspienne, fut contraint d'abandonner son projet et de retourner en arrière, par la grande multitude de serpents venimeux et mortels qu'il y trouva, à la distance de trois journées, à peu près. Il s'en retourna donc dans la petite Arménie. »

Par bonheur, la morsure de ces serpents, quoique mortelle si on laisse le venin faire des progrès et librement développer son action sur le sang, devient à peu près inoffensive si l'on verse de l'huile sur la plaie et même si on la frotte simplement avec un corps gras.

Chose bizarre ! au printemps, des troupes de serpents voyageurs viennent de Perse, traversent l'Araxe, et font invasion dans les steppes de Moghan. Qui les amène ? est-ce la haine ou l'amour ? — L'amour des serpents ressemble beaucoup à la haine; mais le fait est que, pendant un mois ou deux, les steppes retentissent de sifflements qui feraient croire à un sabbat d'Euménides,

tandis que, de place en place, on voit d'immenses reptiles, d'un jaune d'or ou d'un vert d'émeraude, exécutant des espèces de polkas debout sur la queue, et dardant l'un sur l'autre leur triple dard, — noir chez les uns, couleur de feu chez les autres.

Pendant ce temps, nul n'ose se hasarder dans les steppes de Moghan, et la morsure des serpents est presque inguérissable.

Qu'on me permette maintenant de livrer un fait à l'incrédulité de mes lecteurs.

Certaines familles, presque toutes princières ou alliées à des familles princières de la Géorgie ou des différents khanats de Bakou, de Kouba, de Karaback, etc., possèdent une pierre qui jouit des vertus du bézoard fabuleux de l'Inde.

Cette pierre, que les pères transmettaient à leurs enfants parmi les pierres les plus précieuses de leurs écrins, a la propriété de guérir de la blessure de tous les animaux venimeux, serpents, vipères, phalanges, scorpions ; il suffit de l'appliquer sur la blessure, pour qu'elle attire à elle le venin comme l'aimant attire le fer. Le colonel Davidof, allié en France à la duchesse de Grammont, et qui a épousé à Tiflis une princesse Orbéliana, possède une de ces pierres.

Elle est de la grosseur d'un œuf de grive, spongieuse, bleuâtre, sans saveur, noircie à certains endroits comme une fève grillée sur la pelle. On vient, en cas de morsure, la lui emprunter; on l'applique sur la plaie : la pierre change de couleur et prend une teinte d'un gris livide.

Mais, aussitôt l'opération terminée, opération analogue

à celle des anciens psylles, on met la pierre dans du lait: elle dégorge son venin et recouvre sa couleur ordinaire.

J'ai fort engagé le colonel Davidof à prendre avec lui cette pierre lors de son prochain voyage à Paris, et à la soumettre à l'investigation des savants.

Quant à moi, je ne crois pas cette pierre de formation naturelle. Je la crois plutôt un antidote préparé de main d'homme par les anciens médecins persans.

Nous avons dit que cette pierre était souveraine non-seulement contre la morsure des serpents, mais encore contre celle des phalanges et des scorpions : donnons quelques détails sur ces deux terribles insectes.

La phalange (*phalangium araneosum*) est très-commune à Bakou et dans ses environs.

Son aspect est effrayant. On comprend, à la première vue, que cet animal doit être un des parias de la création. Son corps est gros comme le pouce et monté sur des pattes assez courtes; mais, malgré l'exiguïté de ses pattes, elle court fort vite. Son cou est long ; sa gueule est armée de dents dont elle saisit sa proie avec une rage incroyable. Sans doute, sa mauvaise réputation lui a donné un mauvais caractère, car c'est l'animal le plus irascible que je connaisse.

Deux phalanges, placées dans le même bocal, se précipitent à l'instant même l'une sur l'autre, et ne se lâchent que lorsqu'une des deux est non-seulement morte, mais en morceaux.

Il en est de même si l'on enferme une phalange avec un scorpion. La scorpion lutte, mais finit presque toujours par être victime.

Le scorpion est connu : c'est le même que le scorpion d'Europe. Seulement, une variété de scorpions rouges est plus dangereuse que les scorpions jaunes, et une autre variété de scorpions noirs est plus dangereuse que les scorpions rouges.

Au moment où nous étions à Bakou, quoique ce fût au mois de novembre, et que, par conséquent, le temps fût relativement froid, on pouvait se donner le plaisir de trouver un scorpion ou deux sous chaque grosse pierre, gisant au midi, au pied des murailles de la ville.

Le plus sûr préservatif contre le scorpion, la phalange et même les serpents, pour les voyageurs obligés de bivaquer en plein air ou de camper sous une tente, est de coucher sur une peau de mouton.

Cela tient à ce que le mouton est l'ennemi le plus acharné de ces animaux.

Le mouton adore le scorpion et la phalange ; autant de ces insectes rencontrés par un troupeau de moutons, autant de mangés. L'été, on les voit fuir devant les moutons au pâturage, en telle quantité, que l'herbe en fourmille et en remue.

Un autre animal, non-seulement presque aussi dangereux, mais encore plus fatigant et plus insupportable que scorpions, phalanges et serpents, en ce qu'on ne peut pas s'en garantir, c'est le moustique.

Pendant cinq mois de l'année, du mois de mai à la fin de septembre, l'atmosphère, à partir de Kasan jusqu'à Asterabad, appartient aux moustiques.

Invisibles à l'œil, impalpables à la main, voletant à l'aide de deux ailes verticales, ils passent à travers les plus fins tissus, pénètrent tout entiers dans la peau, y

font naître des démangeaisons aussi douloureuses que les brûlures, lesquelles amènent des pustules qui, pendant trois ou quatre mois, laissent à peu près les mêmes traces que la petite vérole.

Il existe un village de Perse où jamais ne s'arrêtent les voyageurs.

Ce village se nomme Meahnié.

Dans ce village seulement, produite on ne sait par quoi, existe une petite punaise dont la piqûre est mortelle pour les étrangers.

Les gens du pays, chose fort étrange, n'éprouvent, lorsqu'ils sont piqués par elle, d'autre effet que celui que leur produirait une piqûre ordinaire.

Maintenant, puisque nous y sommes, un mot des sauterelles, cette septième et dernière plaie de l'Égypte.

Les sauterelles font, en Géorgie et en Perse, de véritables invasions. On voit tout à coup apparaître à l'horizon un nuage noir au milieu d'un ciel serein.

Il vous semble que c'est un orage.

Mais ce nuage arrive si vite, que vous comprenez bientôt que jamais trombe n'a marché d'un pareil pas, fût-elle fouettée par l'aile du vent.

D'ailleurs, ce nuage est livide.

Ce nuage, ce sont des milliards de sauterelles.

Partout où elles s'abattent, la moisson est faite. Si c'est dans les champs, il ne reste pas un seul épi de blé; si c'est sur une forêt, il ne reste pas une feuille aux arbres.

Par bonheur, ces nuées de sauterelles, si épaisses qu'elles soient, se fondent bientôt; elles sont suivies par des bandes d'oiseaux qne les Persans et les Géorgiens

vénèrent comme les Hollandais les cigognes, comme les Égyptiens l'ibis.

Ce destructeur de sauterelles s'appelle dans le pays le *tarby;* c'est le *paradisia tristis* de nos musées.

Maintenant, comme si les animaux, eux aussi, devaient être exposés aux mêmes accidents que l'homme, il existe, dans tout le bassin compris entre les deux mers, une plante mortelle aux chevaux.

C'est l'absinthe pontique.

Souvent d'un troupeau de quarante, cinquante, cent chevaux qui tombent sur un pâturage où croît cette plante, pas un n'échappe. Le général Titianof, dont nous avons raconté la mort tragique lors du siége qu'il fit de Bakou, perdit de cette façon tous les chevaux de son artillerie.

Les moutons et les bœufs la mangent impunément.

La saignée, le lait aigre et l'huile sont les meilleurs, mais ne sont pas toujours d'efficaces remèdes contre cet empoisonnement.

Nous invitons les touristes à qui prendrait l'envie de faire le voyage que nous avons fait, à se munir, à Pétersbourg ou à Moscou, d'un sac de poudre persane.

Cette poudre a la propriété d'éloigner de celui qui la sème autour de lui, la plupart des insectes dont nous venons de raconter les instincts malfaisants.

Au reste, je rapporte en France un sachet de cette poudre. On pourra l'analyser. Mes faibles connaissances botaniques me laissent croire jusqu'à présent qu'elle se compose tout simplement de pistils de camomille.

XXV

SCHAH-HOUSSEIN

Nous avons dit, en allant à la mosquée de Fathma, un mot d'une fête tatare qui a eu lieu à Derbend, à Bakou, à Schoumaka, à propos de la mort de Houssein, fils d'Ali et de cette même Fathma dont nous avons visité la mosquée.

La mort de Houssein ayant eu lieu le 10 octobre, le hasard nous fit assister à cette fête anniversaire.

Je ne promets pas d'être très-clair en la racontant; mon défaut de connaissance de la langue m'a forcé d'interpréter presque constamment une pantomime plus imagée que juste, ou de m'en rapporter à ce que des voisins complaisants et estropiant le français ont bien voulu m'en dire.

Quant à Kalino, grâce à la pauvre éducation que l'on reçoit dans les universités russes, il était encore plus ignorant que moi du drame qui se passait sous ses yeux.

Cependant je me hasarderai à une analyse : si défectueuse qu'elle soit, elle marquera pour mes lecteurs le point où en est l'art dramatique chez les successeurs de Gengis-Khan et de Timour-Lang.

Vous savez ou vous ne savez pas, cher lecteur, — mais e vais procéder comme si vous ne le saviez pas, — que le

mahométisme se divise en deux sectes : la secte d'Abou-Bekr et Omer-Sunni, et la secte d'Ali-Chahi.

Les Turcs sont pour la plupart de la première, c'est-à-dire sunnites.

Les Persans sont de la seconde, c'est-à-dire chahites.

Avouons, en l'honneur des deux peuples, qu'à cause de cette différence de religion, ils se détestent encore aussi cordialement aujourd'hui que se détestaient, au XVIe siècle, les catholiques et les huguenots.

Les chahites se distinguent particulièrement par leur intolérance; leur haine pour les chrétiens est en général si forte, que pour rien au monde un chahite, dût-il mourir de faim en agissant ainsi, ne s'assoirait à la même table qu'un chrétien; et ce dernier mourrait littéralement de soif, qu'un chahite, de peur de souiller son verre, ne lui offrirait pas un verre d'eau.

Ce sont les véritables vieux croyants, demeurés selon le cœur de Mahomet.

Les Tatars qui habitent Derbend, Bakou et Schoumaka, appartiennent particulièrement à cette aimable secte, et ce sont eux surtout qui fêtent avec le plus d'ardeur et de zèle cet anniversaire, déplorable pour eux, de la mort du fils de Fathma.

Disons quelques mots de Houssein pour rendre, s'il est possible, notre analyse plus intelligible.

Un cousin germain de Mahomet épousa sa fille Fathma, et se trouva, dès lors, non-seulement le cousin germain, mais encore le gendre du Prophète. A la mort de son frère aîné Hassan, arrivée l'an 669 de Jésus-Christ, Houssein fut considéré comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vécut onze ans ainsi en paix à la Mec-

que, lorsque, après la mort de Moaviah, arrivée en 980, il fut appelé à Kouffa par les habitants de cette ville, qui s'engageaient à le saluer calife; il se rendit à cette invitation, mais eut l'imprudence de ne se faire accompagner que par une centaine d'hommes. Il en résulta que Yézid, fils de Moaviah, soupçonnant à tort ou à raison que Houssein n'était pas tout à fait étranger à la mort de son père, résolut de venger le sang par le sang. En conséquence, il attaqua Houssein à quelque distance de Bagdad, dans les plaines de Berbelah, à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Mesched-Houssein*, ou tombeau de Houssein.

Voilà le fait dépouillé de toute fioriture; voyons-le maintenant avec tous les ornements dont l'entoure l'imagination tatare.

Quelques jours avant celui où les représentations doivent commencer, — nous disons les représentations, car le spectacle ne se contente pas de durer deux jours, comme *Monte-Cristo*, ou trois jours comme *Wallenstein*, il en dure dix ! — quelques jours, disons-nous, avant celui où le spectacle doit commencer, on dresse un théâtre dans la principale rue de la ville. Ce théâtre est élevé de façon que la rue fasse le parterre; le seuil des maisons l'orchestre; les fenêtres, les loges; et les terrasses, les galeries.

Dès le premier soir où la représentation doit avoir lieu, vers neuf heures, les enfants tatars commencent d'allumer de grands feux et dansent à l'entour jusqu'à onze heures, en criant de toutes leurs forces :

— Ali ! Ali !

Pendant ce temps, on orne les mosquées avec des éten-

dards, et les galeries des mosquées avec des glaces, des tapis, des tissus brodés de soie et d'or, que l'on emprunte à cet effet dans les plus riches maisons de la ville.

Lorsque nous passâmes à Derbend, dans la principale mosquée était exposé un tableau peint sur un tissu d'écorce d'arbre et représentant Roustan, — le fabuleux fondateur de Derbend, celui qui dispute à Alexandre le Grand l'honneur d'avoir bâti ses murailles, — livrant au diable un combat à mort.

Naturellement, Roustan est vêtu en Tatar, ou à peu près : c'est une variante de saint Georges et de saint Michel; quant au diable, il porte le costume classique, avec des griffes et une queue; plus, des défenses de sanglier qui nous parurent tout à fait locales. Sur la massue dont le diable est armé, il y avait quatre meules de moulin, et entre ses deux cornes était suspendue une cloche.

Le résultat de la lutte fut que, malgré sa cloche, ses quatre meules et ses défenses de sanglier, Roustan vainquit le diable et le força de bâtir la ville de Derbend, qui, si l'on en croyait cette légende, serait un spécimen de l'architecture de l'enfer.

Vers onze heures du soir, la représentation commence.

Le cortége s'ouvre par des enfants portant des chandelles. On choisit, pour jouer Houssein, le plus bel homme que l'on peut trouver; on l'habille d'un magnifique costume recouvert d'un riche manteau de satin. Il s'avance accompagné de ses deux femmes, de son fils, de ses sœurs, de ses parents et de sa suite. Appelé par la ville de Kouffa, il s'est mis en route; mais, ayant appris le voisinage des troupes ennemies, il s'arrête au village de Bania-Sal. Le théâtre est censé représenter ce village.

Là, les chefs lui présentent des moutons et lui souhaitent la bienvenue. Cette réception est troublée par l'entrée d'Omer, général d'Yézid. Alors, la bataille commence.

Cette bataille, avec toutes ses différentes chances de victoires et de défaites, dure dix jours. Selon l'histoire, le combat a duré depuis le lever du soleil jusqu'à midi; mais, comme l'image de la guerre est ce qu'il y a de plus récréatif pour les Tatars, ils éternisent la bataille, dans laquelle chacun donne toutes les preuves d'adresse que contient le répertoire des plus habiles cavaliers. Les spectateurs jouissent, pour ainsi dire, goutte à goutte de cette représentation, qui n'a son dénoûment que le dixième jour.

Le dixième jour, les feux sont plus brillants qu'ils n'ont jamais été; la foule bruit comme une ruche qui essaime. Les toits plats des maisons s'encombrent de spectateurs; des enfants en guenilles courent par bandes, suivis de Tatars rangés en cercle, chacun tenant son voisin de la main gauche par la ceinture, et le frappant de la droite à grands coups de poing dans la poitrine, tout en chantant des vers arabes que des souffleurs lettrés disposés parmi eux envoient aux acteurs. Pendant cette espèce de sabbat, on apporte de la mosquée le tombeau de Houssein, que l'on a eu la précaution de faire exécuter d'avance; il est construit sur le modèle même de la mosquée, avec ses deux minarets sur le devant, et il est orné de peintures et de dorures qui montent quelquefois à huit ou neuf mille roubles.

Puis, en même temps, un autre cortége arrive d'en bas. Celui-là porte le modèle de la mosquée où Mous-

selim, cousin germain de Houssein, s'est marié avec la fille de ce dernier. Chaque cortége est accompagné d'un cheval richement caparaçonné, mais tout percé de flèches et sanglant. D'un côté et de l'autre, le pauvre animal porte une armure complète : l'une, celle de Hassan, fils de Houssein; l'autre, celle de Mousselim, son gendre, tués tous deux dans la bataille. Lorsque les deux cortéges se rencontrent, les coups donnés sur la poitrine redoublent et les cris deviennent des hurlements.

Les deux cortéges, au milieu des détonations des armes à feu, s'acheminent ensemble vers la grande mosquée; on place dans la cour, devant elle, en face l'un de l'autre, les deux tombeaux. Alors se déroule un tableau sauvage, effrayant, grotesque et terrible à la fois, dont rien ne peut donner une idée. Qu'on se figure des milliers de Tatars avec leurs têtes rasées, hurlant, gesticulant, se frappant à la lueur de feux de naphte dont les reflets rougeâtres se jouent sur les visages réguliers mais sombres de ces Asiatiques, sur ces étoffes aux mille couleurs, sur ces étendards dont les plis flottent au vent, sur ces murailles de la mosquée contre lesquelles s'étagent plusieurs rangées de femmes, les premières accroupies, les autres assises, les dernières debout, avec leurs longues robes qui n'ont d'ouverture qu'aux yeux; tout cela ressortant contre les mousses et le lierre qui tapissent les murailles, et sur les feuillages sombres des grands platanes qui ombragent les balcons. La galerie qui règne autour de la cour resplendit de glaces et de lustres. Un jet d'eau placé au milieu de la cour est entouré d'une foule multicolore de gens qui, puisant avidement le liquide dans le creux de l

main, cherchent à assouvir la soif ardente qui les dévore. Enfin, joignez à tout cela le croissant mélancolique de la lune, ce symbole de l'islamisme, glissant à travers les nuages, à travers la fumée du naphte, et qui semble, plus pâle et plus triste encore que d'habitude, contempler tout étonné ses adorateurs mêlés aux chrétiens.

Tout cela a un aspect bizarre, et qui surprend à la fois par sa nouveauté et son étrangeté.

Si, de cet ensemble, on passe aux détails, voici ce que l'on voit.

Ici, un enfant dont la tête nue ruisselle de sang : son père lui a fait des incisions sur le crâne en signe de pénitence ; à côté de lui est un vieillard septuagénaire, avec sa barbe teinte d'un rouge ardent, gesticulant son kandjar à la main ; de l'autre, un Tatar couvert de poussière et de boue, s'aspergeant coquettement avec de l'eau de rose.

Tout à coup, la représentation, qui, depuis dix jours, est un combat, reprend son cours ; ce combat n'a été qu'un prélude, Houssein prend Allah à témoin de l'honnêteté de ses intentions. Vainement ses femmes et son fils cherchent à modérer son ardeur : il n'écoute rien. Il tire son sabre et se jette sur Omar. En ce moment, Mousselim, gendre de Houssein, tombe mort. Houssein prend le cadavre sur son cheval et l'apporte à ses femmes, lesquelles se mettent à hurler d'une façon d'autant plus formidable, que ces femmes sont des hommes travestis ; au bruit de leurs lamentations. les sanglots éclatent à la fois dans tous les rangs des spectateurs.

Enfin, Houssein, qui a tué de sa main dix-neuf cent cinquante ennemis, succombe à son tour à la fatigue. Il

éprouve le besoin de se reposer, et, d'ailleurs, il doit faire boire de l'eau de la fontaine, qui a une puissante vertu curative, à son fils, malade de la poitrine.

Jusque-là, il n'avait été aucunement question des dispositions du jeune Hassan à la phthisie; mais les auteurs tatars ne sont pas difficiles sur les moyens préparatoires. Houssein prend à son tour Hassan dans ses bras comme il a pris Mousselim, et s'élance au grand galop de son cheval vers la fontaine; mais, au moment où il va toucher au but, une décharge effroyable de coups de fusil part, et Hassan est frappé à mort dans les bras de son père.

A cette catastrophe inattendue, les cris, les larmes, les sanglots redoublent et ne s'arrêtent un instant que parce qu'un nouveau personnage, complétement inconnu, entre en scène.

C'est un messager venant de Médine et apportant une lettre de la fille de Houssein.

Il vient s'enquérir si tout le monde est en bonne santé. Le moment, comme on voit, est assez mal choisi; aussi Houssein ne répond-il qu'en lui montrant le cadavre du malheureux Hassan et celui de l'infortuné Mousselim.

Tout à coup, la foule s'ouvre et fait place à une douzaine de bambins tout barbouillés de noir. Ce sont des djinns qui, révoltés de la férocité des ennemis de Houssein, viennent offrir leurs services au malheureux père. Mais Houssein est trop bon mahométan pour pactiser avec des démons : il répond que, grâce à Mahomet, il a assez de son bon droit et de son sabre. Mais à peine a-t-il achevé cette bravade, qu'un coup de feu le jette à son tour à bas de son cheval.

Si la désolation a été grande à la mort du fils et du gendre, jugez ce qu'elle doit être à celle du père! D'en haut, d'en bas, de droite, de gauche, du centre, de partout enfin partent des sanglots, des gémissements, des lamentations, et, chose curieuse, ce sont de vraies larmes qui coulent, larmes si émouvantes, qu'une panthère descend des rochers voisins pour pleurer, elle aussi, sur le corps de Houssein.

Elle ne fait que précéder deux anges vêtus de blanc, avec de grandes ailes, et coiffés de papaks, qui descendent par deux échelles pour enlever au ciel l'âme du mort.

Cet enlèvement se fait tandis que de grands éventails en plumes de paon s'agitent dans le fond de la scène. Manifestation céleste qui n'empêche point Omar de s'emparer du riche manteau de satin du mort, et d'emmener prisonnière les femmes de Houssein.

Ainsi finit ce drame étrange, qui, pendant dix jours entiers, occupe la population à un tel point, que toutes les affaires sont abandonnées; attendu que, comme hommes, femmes, enfants, vieillards passent la nuit entière au spectacle, chacun dort à qui mieux mieux quand vient le matin.

Jusqu'à onze heures ou midi, la ville, pendant ces dix jours, a l'air, chaque matin, du royaume de la Belle au bois dormant.

Il va sans dire que, pendant ces dix jours, force coups de kandjar donnés, force balles oubliées dans les fusils font un cortége de morts à Houssein et à son fils. Mais il est convenu que les victimes de ces accidents sont des martyrs, et sautent d'un seul bond de cette terre

peu regrettable dans l'ineffable paradis de Mahomet.

Ainsi soit-il!

XXVI

ADIEUX A LA MER CASPIENNE

Il nous restait deux choses à voir, l'une à Bakou, l'autre aux environs de Bakou :

Le palais des khans, à Bakou, palais bâti par Schah-Abbas II, roi de Perse;

Aux environs de Bakou, la porte aux Loups.

Le palais des khans est d'architecture arabe d'une assez belle époque, ayant été bâti vers 1650 par ce même Abbas II, qui mourut à trente-six ans, après avoir conquis le Kandahar et avoir fait les honneurs de son royaume à Chardin et à Tavernier, sans lesquels il serait complétement inconnu chez nous.

Le palais est abandonné; il reste un porche d'une très-belle coupe et d'une magnifique ornementation, et une salle curieuse par un détail.

On l'appelle la salle du Jugement.

Une oubliette est creusée au centre même de cette salle. Autrefois, dit-on, ce trou, d'un diamètre de dix-huit pouces, était recouvert d'une colonne. Lorsqu'un homme était condamné à mort et que son exécution devait être secrète, on le conduisait dans la salle du Jugement, on déplaçait la colonne, on faisait mettre le condamné à genoux, et, d'un coup de cimeterre, on lui

abattait la tête, qui, lorsqu'elle était habilement coupée, tombait dans l'oubliette sans toucher les bords. On emportait le corps, on replaçait la colonne sur le trou, et tout était dit.

Cette oubliette était un souterrain qui, à ce que l'on assure, correspondait avec la mosquée de Fathma.

Quant à la porte aux Loups, c'est autre chose : c'est une ouverture étrange, percée à cinq verstes de Bakou, à travers un rocher, et donnant sur une vallée qui ressemble fort à un de ces coins de la Sicile dévastés par l'Etna. Seul, l'Etna, avec ses laves qui se répandent à tort et à travers, peut donner une idée de la tristesse de ce paysage : des terrains nus, des flaques d'eau stagnante, une vallée, précipice creusé entre deux hautes montagnes, sans trace de végétation; tel est, non pas la porte aux Loups, mais le paysage que l'on voit de la porte aux Loups.

On avait amené trois chevaux pour faire cette course : un cheval blanc et deux alezans. La couleur du premier m'avait séduit. J'avais commencé par le monter; mais à peine fus-je sur son dos, que je le sentis faillir sous mon poids. J'en descendis, je le donnai à l'essaoul de M. Pigoulevsky, et montai le sien.

Bien m'en prit ! en descendant de la porte aux Loups, le cheval blanc trébucha et envoya son cavalier à dix pas devant lui. Heureusement, les Tatars sont si bons cavaliers, qu'ils ne se font pas de mal, même en tombant.

Nos voitures nous attendaient, tout attelées et toutes chargées, à la porte de M. Pigoulevsky; un déjeuner était tout servi dans la salle à manger. Nous déjeunâmes, nous fîmes nos adieux à toutes nos connaissances de

trois jours, qui s'étaient rassemblées pour la séparation, et nous partîmes.

Du moment que nous quittions Bakou, nous tournions le dos à cette mer Caspienne, que je n'aurais jamais cru voir quand j'en lisais la description dans Hérodote, — le plus exact de tous les auteurs anciens qui en ont parlé, — dans Strabon, dans Ptolémée, dans Marco Polo, dans Jenkinson, dans Chardin et dans Struis ; à cette mer Caspienne, que je n'aurais, dans tous les cas, jamais cru regretter et que je regrettais cependant ; car la mer a pour moi un attrait irrésistible : elle m'attire par le sourire de ses vagues ; par la limpidité de ses eaux bleues ; elle s'est souvent fâchée contre moi, et je l'ai vue dans ses colères, mais c'est peut-être alors que je la trouve plus belle que jamais et que je lui souris, comme on sourit, même dans ses fureurs, à la femme que l'on aime.

Mais je ne l'ai jamais maudite ; et, eussé-je été le roi des rois, eût-elle détruit ma flotte, je n'eusse pas eu le courage de la faire battre de verges.

C'est qu'aussi je me suis fié à elle si complétement parfois, que c'eût été de la trahison de me tromper. Toutes les Dalilas ne coupent pas les cheveux de l'amant qui s'endort la tête sur leurs genoux. Quand les autres, avant de s'aventurer sur sa surface capricieuse, prenaient la précaution d'appeler Léviathan à leur aide, moi, je me jetais à travers ses vagues comme Arion sur le dos du premier dauphin venu. Combien de fois n'ai-je eu, entre elle et moi, que la planche où s'appuyaient mes pieds ! et il est bien rare qu'en me penchant par-dessus le bord du bateau qui m'emportait dans ses ho-

rêves illimités et mouvants, je n'aie pas pu caresser de la main la tête de ses flots, dont l'écume était la chevelure. La Sicile, la Calabre, l'Afrique, l'île d'Elbe, la Pianosa, Monte-Cristo, la Corse, l'archipel Toscan, tout l'archipel Lipariote m'ont vu aborder sur leurs rivages avec des canots que l'on prenait pour les nacelles de mon bâtiment, et, quand ceux qui m'accueillaient, après avoir interrogé du regard l'horizon vide, étonnés, me disaient : « Sur quel navire êtes-vous donc venu ? » et que je leur montrais ma barque, frêle oiseau de mer, se balançant sur les flots, pas un qui ne m'ait dit : « Vous êtes plus qu'imprudent, vous êtes fou ! »

C'est qu'ils ne savaient point qu'il n'existe pas d'insensibilité complète dans la nature. Les Grecs, ces poëtes de toutes les sensualités, l'avaient bien compris quand ils faisaient enlever Hylas par les nymphes des fontaines, et descendre chaque soir Phébus dans le palais nacré d'Amphitrite.

Eh bien, la Caspienne était une nouvelle amie que je m'étais faite. Nous venions de passer près d'un mois ensemble; on ne m'avait parlé que de ses tempêtes, et elle ne m'avait montré que ses sourires. Une fois seulement, à Derbend, comme une coquette qui fronce le sourcil, elle avait soulevé les ondulations de son vaste sein et frangé son visage d'écume; mais, dès le lendemain, elle n'en était que plus belle, plus douce, plus calme, plus limpide et plus pure. Peu de poëtes t'ont vue, ô mer d'Hyrcanie! Orphée s'est arrêté en Colchide; Homère n'est pas venu jusqu'à toi; Apollonius de Rhodes n'a jamais dépassé Lesbos; Eschyle enchaîne son Prométhée sur le Caucase; Virgile reste à l'entrée des Dar-

danelles; Horace jette son bouclier pour fuir, mais c'est par le chemin le plus court qu'il revient à Rome chanter Auguste et Mécène; à peine si dans son exil Ovide entrevoit le Pont-Euxin; Dante, Aristote, le Tasse, Ronsard, Corneille t'ont ignorée; Racine élève l'autel de son *Iphigénie* en Aulide, et Guimond de la Touche le temple de la sienne en Tauride; Byron jette l'ancre à Constantinople; Chateaubriand puise au Jourdain l'eau qui lavera le front du dernier héritier de saint Louis; c'est sur les côtes d'Asie que Lamartine borne son pèlerinage, au pied d'une croix qui n'est pas celle du Christ; Hugo, immobile comme le roc dont il a la solidité, roule à la mer dans une tempête, mais s'arrête à la première île qu'il rencontre sur son chemin! Marlinsky, le premier, cet autre exilé, te voit et t'aime; tu étais de flamme pour lui qui venait des glaces du lac Baïkal; aussi, lui, comme moi, au moment de te quitter, te regrette et te pleure; ta rive lui avait été hospitalière, il avait aimé et souffert sur tes bords, il t'avait regardée du pied du tombeau d'Oline Nesterzof avec des yeux trempés de larmes; comme moi, lorsqu'il te quittait, c'était un éternel adieu qu'il t'envoyait; il s'en allait mourir, qui sait! peut-être expier, dans les bois d'Adler, où l'on ne retrouva pas même son cadavre. As-tu gardé un souvenir de ses adieux, mer d'Attila, de Gengis-Khan, de Timour-Lang, de Pierre le Grand et de Nadir-Schah? Je vais te les redire dans une langue que tu as rarement entendue. Je vais les redire, parce que ce sont ceux d'un poëte, que ce poëte est inconnu chez nous, et que c'est à moi, son frère, de dire : « Salut au spectre! Il est de cette grande génération russe qui tenait à la fois la plume et l'épée, et

qui risquait sa vie dans les conspirations et dans les batailles. Elle a voulu ce qui est aujourd'hui; seulement, elle est venue trente ans trop tôt. »

—

« Je courais le long du rivage, rapide comme le vent, m'abandonnant aux caprices de mon fougueux coursier.

» Place! place! les étincelles volent, la poussière tourbillonne, les alentours disparaissent.

» Comme il est doux d'avoir les ailes de l'oiseau, de voler aussi vite que la pensée! Comme le cœur se sent léger en franchissant l'espace et en devançant le temps! Quel enivrement dans la vitesse! quelle poésie dans cette course où la création disparaît! quelle volupté, quand le souffle nous manque comme dans une extase d'amour!

» La vitesse, c'est la force; la force mécanique de tous les siècles, la force morale du nôtre.

» En avant donc, en avant, mon bon coursier du Karaback!... Ah! tu veux te débarrasser de moi! ah! tu m'emportes! Prends le mors aux dents, cabre-toi, bondis; si sauvage que tu sois, je trouverai un animal plus sauvage que toi encore et qui te domptera aisément.

» Et, le vent au visage, l'œil ardent, les lèvres serrées, je dirigeai mon cheval du côté de la mer.

» Avez-vous vu quelquefois le tonnerre tomber dans es flots? Pareil à lui, mon cheval s'arrêta, je devrais dire s'éteignit au milieu des vagues, effrayé de leurs mugissements; comme un troupeau de chevaux sauvages, les flots s'élançaient sur lui, abandonnant leur crinière d'écume au vent, et puis ils s'éloignaient comme effarou-

chés, et lui les regardait s'approcher et fuir avec son grand œil noir, étincelant, étonné, intimidé et défiant; il ouvrait ses narines fumantes, il aspirait l'odeur de ces cavales inconnues, et, chaque fois qu'une vague se brisait sur ma poitrine, il secouait la tête pour se débarrasser des gouttes d'écume qui ruisselaient sur ses oreilles et sur sa crinière, frappait le sable de son sabot ferré, et montrait les dents, prêt à mordre ses insaisissables agresseurs; et, moi, je caressais son cou arqué, et peu à peu il se tranquillisait, frémissant toujours cependant à chaque choc de l'humide ennemi.

» Un puissant souffle du nord poussait les flots vers la rive, comme ferait un aigle d'une volée de cygnes; le ciel était couvert; les rayons du soleil passaient obliquement à travers les nuages chassés par le vent, et de temps en temps illuminaient l'humide poussière qui s'envolait de leurs crêtes; j'inclinais ma tête au-devant de cette pluie, et j'aspirais à pleins poumons ce vent qui venait de ma patrie. Il me semblait entendre, dans ses sifflements harmonieux, la voix de ces êtres bien-aimés, de cette famille de mon cœur que je n'avais pas vue depuis si longtemps (1) : tout y était, et les plaintes des cloches, et les voix des rossignols des bords du Volhof; il me semblait qu'il m'apportait le parfum de l'haleine de celle que j'aimais, la fraîcheur de la neige polaire, et jusqu'à l'indécise senteur des fleurs de ma brumeuse Russie. Il m'entourait des souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur

(1) Condamné à mort en 1826, par commutation de peine, aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, envoyé, en 1827, comme soldat au Caucase, il y avait, à l'époque où Bestuchef-Marlinsky écrivait ces lignes, neuf ans qu'il était éloigné de sa famille.

évoquait toutes ses illusions mortes, tous ses rêves évanouis, ombres dont les plus tristes avaient le sourire sur les lèvres, fantômes dont les plus gais avaient des larmes dans les yeux; tous ces souvenirs arrivaient comme des hirondelles, brillaient comme des étoiles, s'épanouissaient comme des fleurs. Était-ce vraiment vous, sentiments fougueux, songes brillants, parcelles étincelantes de mon être, divins éclairs d'un passé dont j'ai joui quelques instants et que j'ai perdu pour toujours? Était-ce vraiment vous? Je vous ai souhaités avec ardeur et attendus longtemps. Vous voilà donc enfin! arrêtez-vous un instant près de moi, autour de moi; esprits qui sortez de la nuit, ne vous hâtez pas d'y rentrer. Voyez, je vous ouvre les bras, insaisissables visions! Oh! ne me fuyez pas encore! oh! ne passez pas si vite, et laissez-moi le temps de vous dire adieu!

» Tout a disparu; la tempête souffle, les vagues mugissent.

» Mais aussi, qu'est-ce donc que les souvenirs, sinon le vent poussant les flots de notre imagination? Heureux celui qui saisit au vol une parcelle de ses souvenirs, et qui arrache une plume à l'oiseau doré de ses premiers jours!

» Cet oubli du présent était une fête pour mon cœur. C'était un doux sentiment se mêlant à d'amères pensées, comme pousse une pervenche ou une violette entre les rochers.

» Quittant la mer Caspienne, je l'admirais pour la dernière fois; demain, je lui dirai mon dernier adieu.

» Mer inhospitalière, déserte et triste, je te quitte pourtant à regret. Tu étais la fidèle compagne de mes

pensées, l'intime confidente de mes sentiments. Tes ondes amères recevaient mes larmes, et, quand j'étais las des hommes, et de moi surtout, je venais vers toi; le bruit des tempêtes pouvait seul assourdir l'orage de mon cœur. La voix de l'homme se taisait devant le majestueux langage de la nature, qui, toujours le même, est cependant toujours différent, et dont le son, bien connu, est cependant resté toujours incompréhensible.

» Mais non, je dis là un blasphème; pis que cela, une banalité. Quelquefois je comprenais la mer, mon âme plongeait dans une espèce de sommeil magnétique : tu me murmurais, ô mer! tes antiques traditions; mon regard allait chercher au fond de tes eaux tes plus mystérieux secrets. Je devinais les merveilles de tes abîmes; je lisais couramment les hiéroglyphes que tes vagues traçaient sur le sable de ton rivage ou gravaient sur le flanc de tes rochers.

» Flatteuse, mais vaine pensée, fille de mon orgueil! Non, je quitterai tes bords sans avoir plus que les autres résolu ton énigme, redoutable Caspienne. Ton sein, à celui qui l'ouvre, ne sert pas de livre, mais de tombe. Ainsi que le ciel, tu restes fermée à la science; ainsi que lui, tu n'es accessible qu'à la pensée, qui nous trahit parfois, qui nous trompe presque toujours. Et encore l'homme a-t-il pu percer l'atmosphère terrestre, et, à travers elle, l'œil armé du télescope, explorer la voie lactée, et monter jusque dans l'anneau étincelant de l'énorme Saturne. Mais quel œil, ô mer! a pu plonger dans tes abîmes? Qui a pu soulever ton voile humide? Pauvre homme, misérable et infirme créature, tu es condamné à ramasser des coquilles aux bords de ses flots,

et à te dessécher l'esprit pour deviner où se cachent les atomes de l'ambre et le germe des perles ! Sphinx éternel et sans limite, ô mer ! tu l'engloutis aussitôt qu'il se risque sur ton dos, et Dieu seul sait si, même en passant le seuil de l'éternité, il reçoit de la mort le mot de ton énigme.

» Mais qu'importe ! partout et toujours j'ai aimé la mer; j'aime son immobilité, quand sa surface, unie comme un miroir, reste silencieuse et tranquille, et que les cieux étoilés se reflètent dans ses ondes; j'aime le mouvement de sa respiration, la lutte de la vie dans son sein bleuâtre, qui ravive et épure tout; j'aime les brouillards qu'elle envoie à la terre altérée avec l'aide des cieux, où ils perdent leur amertume; mais encore plus passionnément j'aime ses agitations et ses orages; je les aime quand le soleil perce ses nuages noirs, et couvre d'une cascade de feu les vagues qui courent sur le steppe humide, tandis que d'autres, comme fatiguées du combat, se rassemblent, s'enflamment, rugissent de colère ou d'épouvante, et plongent dans tes profondeurs pour y éteindre leur chevelure enflammée. D'autres encore tentent de dépasser à la course les dauphins, qui à la difformité du morse unissent la vitesse de l'hirondelle. Il y en a qui lancent des gerbes étincelantes au flanc du navire qui méprise la terre qu'il a quittée, l'eau qu'il sillonne et l'air qu'il fend; téméraire titan qui s'élance courageusement au combat, qui coupe, disperse, brise les flots; de sorte que l'on dirait que les vagues qui s'élancent menaçantes contre lui, retombent avec un sourire et se dispersent comme de la poussière sous les pas de leur vainqueur. J'aime aussi l'orage, la nuit, quand

la lune montre, au milieu des nuages, son crâne pâle comme celui de la Mort planant sur le monde, et que, passant silencieusement à travers les cieux, elle traîne à la surface de la mer son blanc linceul; les vagues alors s'élèvent comme les spectres des héros d'Ossian dans leurs armures noires, avec leurs cheveux blancs et l'étincelante rosée qui luit à leur front comme une couronne de diamants. Elles s'élancent au combat avec acharnement, se poursuivent, se rejoignent, fondent les unes sur les autres, lancent des feux, et disparaissent écrasées par des légions d'autres vagues qui les ont rejointes à leur tour. Au milieu d'elles, s'élèvent tout à coup les trombes, ces géants de la mort coiffés de nuages, qui trépignent avec fureur, couvrant la mer d'une blanche écume. Un pas encore, le géant écrasera le navire. Mais un éclair part de ses flancs, le bruit du tonnerre éclate, et le géant liquide coupé en deux par le boulet, s'affaisse sur lui-même, et semble rentrer dans l'abîme d'où il est sorti.

» J'aime encore à voir la colère impuissante de la mer contre les rochers du bord, qui l'empêchent d'envahir son rivage; elle monte contre eux sifflante comme un serpent et retombe en léchant comme un chien la base du rocher; mais bientôt elle se relève plus furieuse, s'élance sur lui, et le mord, en hurlant et en rugissant comme un tigre. Puis, comme un homme rusé, elle tâche de miner ce qu'elle ne peut abattre; elle le ronge, le scie; elle ravive les plaies faites par le temps, et, comme un infatigable bélier, le frappe sans cesse de sa tête humide; elle voudrait, comme aux jours antédiluviens, inonder encore la terre, qui, depuis qu'elle a surgi de son sein,

a été si souvent recouverte par elle. Arrière, Saturne ! tu ne dévoreras pas ton propre enfant; tu ne lui as donné que le corps. Dieu lui a donné l'âme, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire l'intelligence. Peut-elle donc, après cela, redevenir encore ta proie ?

» Oui, j'ai vu beaucoup de mers; je les ai aimées toutes. Mais, toi, sauvage Caspienne, je t'aimerai plus que toutes les autres; tu fus ma seule amie dans le malheur; tu défendis mon corps du trépas, mon âme de la corruption : comme un débris de vaisseau, comme une épave perdue, je fus jeté sur la plage déserte de la nature, et, seul, abandonné, je sentis que je ne devais plus compter sur la moisson des champs, ou sur le butin de la forêt. Je ne te fouillais pas, ô mer ! pour avoir tes coraux et tes perles; je ne cherchais en toi ni les richesses, ni l'assouvissement d'un caprice; non, je te demandais des conseils pour apprendre la vie, pour apaiser mon cœur, pour calmer mes passions. Je souhaitais de me rapprocher des éléments, non pour les soumettre, mais il me paraissait à la fois doux et grand de marier le cœur, qui est le fils de la terre, avec la pensée, qui est la fille des cieux. Sur ton rivage, l'homme ne me masquait pas la création, la foule ne m'empêchait pas de m'unir à l'univers : il apparaissait clairement à mon âme; je m'égarais à loisir dans son cercle immense; les limites entre lui et moi disparaissaient; l'oubli de moi-même réunissait dans une seule jouissance intime et douce la vie particulière et universelle, et la goutte du temps se noyait dans l'océan de l'éternité.

» Mais, outre cela, je me sentais attiré vers toi par l'analogie de nos destinées : tes eaux sont plus amères et

plus tourmentées que celles des autres océans. Abandonnée, enfermée dans la prison de tes rives sauvages, tu soupires de ne pouvoir réunir tes flots à d'autres flots; tu ne connais ni le flux ni le reflux, et, dans tes plus violents accès de rage, tu ne peux pousser tes brisants ni lancer ton écume au delà des limites tracées depuis des siècles; Dieu seul sait ce que tu fais de tant de grands fleuves que tu reçois dans ton sein, payant un si faible tribut à l'air qui ne pénétra jamais dans tes volcans souterrains, qui lancent, les uns du feu, et les autres de la boue! Qui nous dira combien de peuples, dont les noms sont oubliés, ont longé tes rivages ou sillonné tes flots; combien de victimes inconnues ont été englouties dans tes gouffres? Tu ne gardes de trace ni des uns ni des autres; seulement, de temps en temps, un débris jeté sur tes rivages montre combien de trésors sont ensevelis dans tes profondeurs.

» Ce ne sont point les années qui rident ton front, ô mer! ce sont les orages des passions célestes; tu deviens alors terrible, troublée et mugissante; mais quelquefois aussi tu es transparente et tranquille; tu permets aux rayons du soleil et aux regards de l'homme de se baigner dans ton sein, et l'endors sur tes rives avec le froissement de tes coquillages, comme un enfant à qui sa mère murmure les chansons du berceau.

» Oui, sombre mer! j'ai beaucoup de passions qui ressemblent aux tiennes; et toi aussi, tu as des similitudes avec moi; mais tu n'as ni ton libre arbitre ni la connaissance des choses. Tu ne peux pas être autrement que tu n'es; mais, moi, j'aurais pu être autre que je ne suis. Je dirai avec Byron : « Les ronces que j'ai cueil-

» lies ont été soignées de mes propres mains. Elles me » blessent et mon sang coule; mais c'était à moi de » savoir quels fruits portait une pareille semence. »

» La couronne d'étoiles est rayonnante et majestueuse; celle de lauriers est glorieuse; celle de chêne est honorable; celle de fleurs est enivrante; mais moi seul sais ce qu'est la couronne de ronces.

» Adieu donc, mer Caspienne ! encore une fois, adieu ! J'avais souvent souhaité te voir, et je t'ai vue malgré moi. Je te quitte à regret, et ne voudrais cependant plus te revoir, à moins que tu n'étendes tes flots comme une large route jusque dans ma patrie !

» J'ai admiré pour la dernière fois le terrible et imposant tableau de ta colère. Tes vagues roulaient vers le rivage en larges couches soulevant leurs têtes, se courbaient et se brisaient en tourbillonnant contre les murs, les tours du rivage, et, sautant par-dessus, envahissaient le sable de la plage; tes atomes liquides, enlevés par le vent, formaient un nuage de brume étincelante qui s'élevait au-dessus de la mer, et qui, pareille au caméléon, changeait continuellement de couleur, passant du vert au bleu, et devenait sombre après avoir brillé.

» Quand enfin j'eus la force de te quitter, ô mer ! il me parut que ton murmure et celui du vent s'étaient réunis pour m'exprimer leurs plaintes; que tes flots mêmes, comme de jeunes frères, me priaient de les prendre avec moi sur ma selle, et mon cheval, satisfait de sentir que je lui rendais la liberté, me porta d'un seul bond hors de l'eau.

» Quand je rentrai dans la ville d'Alexandre et de

Chosroès, mes joues étaient humides, mais leur humidité, ô mer!... ne venait pas de toi! »

Ne dirait-on pas des pages écrites par Byron? Et quand on pense que le nom de l'homme qui les a écrites n'est pas même connu parmi nous!

Autant qu'il sera en moi, je réparerai du moins cet oubli, qui est presque un sacrilége.

XXVII

SCHOUMAKA

Ce fut le 11 novembre russe, 23 novembre de notre style, que je jetai, à huit verstes de Bakou à peu près, en me retournant dans la voiture, un dernier adieu à la mer Caspienne.

Nous étions bien décidés à faire une énorme journée, une journée de cent vingt verstes, — par les chemins du Caucase, une journée de trente lieues est une énorme journée, — et à aller coucher à Schoumaka, l'ancienne Schoumaky.

A moitié chemin, nous trouvâmes un officier qui, par ordre du sous-gouverneur de Schoumaka, — le gouverneur était à Tiflis, — venait au-devant de nous, accompagné d'une escorte. Depuis quelques jours, les Lesghiens descendaient des montagnes. Nous rentrions dans les

beaux jours de Kasafiourte, de Tchiriourth et de Kislar.

Cet officier, chargé de pleins-pouvoirs vis-à-vis des maîtres de poste, nous fit donner des chevaux, malgré la nuit. Sans lui, nous eussions été forcés de terminer notre journée à six heures du soir. Au lieu de cela, nous continuâmes notre route et arrivâmes à minuit à Schoumaka.

Une maison nous attendait, cheminée et flambeaux allumés, éclairant d'excellents canapés, de bons tapis et un souper sur table.

Après le souper, on me conduisit à ma chambre. Il y avait un bureau préparé avec du papier, des plumes vierges et un canif ouvert.

Les gens qui m'eussent connu depuis vingt ans n'eussent pas mieux fait, ou plutôt n'eussent pas fait aussi bien.

Trois tableaux ornaient mon salon : *les Adieux de Fontainebleau, les Pestiférés de Jaffa, la Bataille de Montereau.*

Je ne couchai pas sur un lit, comme chez Dundukof et chez Bagration, mais je couchai sur un excellent tapis.

Le lendemain, au point du jour, nous reçûmes la visite du maître de police. Il venait se mettre à notre disposition. Je savais d'avance la ville très-curieuse. Je le priai de nous la faire voir, et nous sortîmes ensemble.

La première chose qui me frappa comme étrangeté, fut de voir un troupeau de moutons paissant sur un toit. Le toit était couvert de terre et représentait une petite prairie où l'herbe poussait ni plus ni moins que dans les rues de Versailles. Les moutons tondaient cette prairie.

Par où montaient-ils? par où descendaient-ils? Je n'en sais rien.

La ville se divise en ville basse et ville haute.

Il y a eu peu de villes plus tourmentées que Schoumaka.

En bas, règne la fièvre pendant trois mois de l'année, fièvre terrible dont on meurt. Au fur et à mesure que l'on gravit la montagne, on échappe à son influence.

Mais on n'échappe pas aux tremblements de terre. Schoumaka ne sait jamais aujourd'hui s'il y aura une Schoumaka demain.

Il y a seulement cette différence entre la fièvre et les tremblements de terre, que la fièvre est intermittente et le tremblement de terre à peu près continu.

Mais fièvre et tremblements de terre n'ont pas été les plus grands ennemis de Schoumaka : il y a l'homme, qui est le pire de tous les fléaux.

Schoumaka fut la capitale du Chirvan. C'était alors un riche khanat qui rapportait à son khan des millions de revenu.

Elle avait cent mille habitants, au lieu de dix mille.

— As-tu entendu parler, demandai-je à El-Mokrani, chef arabe qui passait, parmi les tribus des environs d'Alger, pour un savant, de vieilles et nobles cités bâties de bronze et de granit, que l'on appelait Suse, Persépolis, Babylone, Memphis, Balbec et Palmyre?

— La corde qui soutient ma tente n'est qu'une corde, me répondit-il, et elle a survécu; voilà tout ce que je sais d'elles.

Impossible de mieux résumer une question : c'est là

l'apothéose de la vie nomade, la condamnation de la vie sédentaire.

Voltaire, dans son *Histoire de Pierre le Grand*, pauvre histoire d'un médiocre historien, dit que Schoumaky a été l'ancienne capitale de la Médie et la résidence de ce Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, qui rendit l'indépendance à la Perse, vainquit les Mèdes, se fit, par les vaincus mêmes, proclamer roi, battit Crésus à Tymbrée, s'empara de Sarde et de toute l'Asie Mineure, prit Babylone en détournant l'Euphrate, et, lorsqu'il eut hérité de son oncle Cyaxares, se trouva si puissant, que lui et ses héritiers prirent le nom de *grands rois*.

C'est qu'alors son empire comprenait la Babylonie, la Syrie, la Médie, l'Asie Mineure et la Perse.

Comment mourut le conquérant? comment s'évanouit le colosse? Xénophon dit qu'il s'endormit de vieillesse dans les bras de ses enfants. Hérodote, au contraire, ce fils de la Fable, ce père de l'histoire, dit qu'ayant essayé d'envahir les États de Tomyris, reine des Massagètes, dont il avait tué le fils, il fut pris par elle, et que, par de terribles représailles, cette mère, jouant le rôle de la Némésis antique, lui fit couper la tête et plongea elle-même cette tête coupée dans un vase plein de sang en disant :

— Rassasie-toi enfin de sang, toi qui toute ta vie en as été altéré !

Si cela était, le nom de Cyrus, que les anciens donnaient à la Koura, pourrait bien être un témoignage historique en faveur de l'assertion de Voltaire.

Danville, plus savant que l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, plus positif qu'Hérodote, prétend, que, par sa

position géographique et par une presque identité de nom, Schoumaka — nous adoptons la prononciation tatare — serait l'ancienne Mamachia de Ptolémée.

Oléarius y passa en 1645, avec cette fameuse ambassade du duc de Holstein, dont le secrétaire était devenu fou pour avoir, pendant toute une nuit, présidé, du haut de sa branche, au club des chacals. Alors, Schoumaka était dans toute sa splendeur; ville de transit, elle était le point de jonction avec l'Occident, le Midi et l'Orient; par malheur, à la suite d'une rixe, des marchands russes furent massacrés par ses habitants. Ce fut un sujet de guerre entre la Russie et la Perse. Pierre le Grand marcha contre Schoumaky, prit la ville, la dévasta et fit de tous ses environs une immense ruine.

Puis viennent les invasions dont la Perse fut le théâtre, les guerres civiles, la peste, qui réclame son droit de bourgeoisie dans les empires qui tombent et dans les villes qui s'écroulent, si bien qu'en 1815 ou 1816, il restait, de cette ancienne et florissante population, vingt-cinq à trente mille âmes, à peu près.

Or, voyant cette dépopulation croissante, ces tremblements de terre si fréquents, cette fièvre si acharnée, le dernier khan força les vingt-cinq ou trente mille habitants de Schoumaka d'abandonner ces débris de ville, auxquels ils se cramponnaient par habitude, et de le suivre dans la forteresse de Fitay, espèce de nid d'aigle où il espérait qu'aucun des ennemis que nous venons de nommer ne pourrait l'atteindre.

La ville resta donc complétement abandonnée. Lorsque le chevalier Gamba la visita en 1817, pas un des descendants de ces cent mille habitants qui avaient vu en-

trer Pierre Ier dans Schoumaky, pas un ne restait dans la ville silencieuse et déserte, où les chacals étaient venus établir leur domicile. Il y mangea un mouton qu'il paya quatre francs, et que l'on fut forcé d'aller chercher à huit verstes.

Mais, vers la fin de 1819, le khan, qui, du haut de son rocher de Fitay, inquiétait encore la Russie, fut accusé de tramer des intrigues contre elle, et reçut du général Yermolof l'ordre de se rendre à Tiflis. Soit qu'il regardât comme indigne de sa dignité princière de donner des explications, soit qu'en effet il ne se sentît pas la conscience bien nette, le khan se réfugia en Perse, abandonnant aux Russes son khanat, sa forteresse et ses sujets.

Alors, le général Yermolof autorisa ces trente à trente-cinq mille âmes à reprendre possession de la ville abandonnée. Cette caravane d'exilés rentra dans ses murs. Les maisons restées debout furent occupées. On laissa les autres continuer de s'écrouler à leur fantaisie.

Mais, si la ville a souffert au milieu de toutes ces révolutions, il en a été bien autrement encore des plaines fertiles qui l'environnaient, et que l'Allemand Guldenstadt vit plantées de ceps de vigne et couvertes de mûriers. Pas un arbre ne reste, auquel puisse s'appuyer un cep de vigne, et dont la feuille nourricière puisse alimenter les vers précieux dont le produit fait à peu près aujourd'hui la seule richesse de Schoumaka.

Nous visitâmes le bazar; il occupe toute une rue. On y vend des tapis et des étoffes de soie d'un goût primitif mais charmant.

J'oubliais de dire que, le matin, en montant de la basse ville dans la haute, nous avions rencontré près d'une

fontaine en ruine dont Moynet faisait le dessin, le commandant de la ville. Il avait appris notre arrivée et venait nous chercher pour nous emmener chez lui.

Nous étions attendus par sa femme et par sa sœur : la femme jeune et jolie, la sœur d'un certain âge, excellente personne, parlant très-bien le français.

N'est-ce pas curieux, à quinze cents lieues de Paris, de loger dans une maison dont les trois tableaux sont Montereau, Jaffa, Fontainebleau, et de déjeuner au milieu d'une famille russe parlant le français?

On nous avait fait bien promettre d'être de retour pour dîner. En effet, à trois heures, fidèles à notre promesse, nous rentrâmes. Au reste, notre commandant, M. Ochichinsky, excellent homme, gai et vigoureux vieillard de soixante ans, était venu partout avec nous.

Pendant notre course au bazar, une invitation nous était arrivée : le plus riche Tatar de Schoumaka, Mahmoud-Beg, nous conviait à un souper persan et à une soirée de bayadères.

Les bayadères de Schoumaka ont conservé une certaine réputation, non-seulement dans le Chirvan, mais encore dans toutes les provinces du Caucase.

Il y avait longtemps qu'on nous parlait de ces belles prêtresses qui desservent deux cultes à la fois. « N'oubliez pas de voir les bayadères à Schoumaka, nous avait dit le prince Dundukof. — N'oubliez pas de voir les bayadères à Schoumaka, nous avait dit Bagration. — N'oubliez pas de voir les bayadères à Schoumaka, » nous avait-on répété à Bakou.

Les bayadères sont un reste de la domination des khans. Elles étaient les danseuses de la cour.

Malheureusement, comme les Parsis, les bayadères sont réduites à trois, deux femmes et *un petit garçon*.

Une quatrième, fort belle, a quitté le pays à la suite d'un événement qui fit grand bruit à Schoumaka. Elle s'appelait Sona.

Dans la nuit du 1er au 2 du mois de mars, des Lesghiens s'introduisirent pour voler chez la belle Sona. C'était une fille qui aimait fort *son art*, de sorte qu'à minuit, au lieu de dormir, l'infatigable danseuse répétait un pas, son pas favori, celui dans lequel elle avait son plus grand succès. Son répétiteur était un cousin à elle, nommé Nadjif-Ismaël-Oglou. Les deux jeunes gens, si occupés qu'ils fussent de chorégraphie, entendirent un mouvement inusité dans la pièce voisine. Nadjif, qui était fort brave, s'y précipita son kandjar à la main; Sona entendit le bruit d'une lutte, un cri auquel il n'y avait pas à se tromper, c'était un de ces cris comme en pousse une âme quand elle sort du corps. Elle s'élança à son tour dans la chambre, trébucha sur le corps de Nadjif, et tomba aux mains de quatre Lesghiens, dont un était grièvement blessé.

Ils la prirent, la dépouillèrent non-seulement de tout ce qu'elle possédait en bijoux et en meubles précieux, mais encore des vêtements qu'elle avait sur elle, ne lui laissant que sa chemise et son caleçon. Puis, garrottée et bâillonnée, ils la couchèrent sur son lit.

Le lendemain, la porte de la bayadère ne s'ouvrit pas.

Les voisins avaient bien entendu du bruit, des cris même, chez la belle Sona; mais les voisins d'une bayadère ne font pas grande attention à ces sortes de détails dans une maison où parfois on danse toute la nuit. Ce-

pendant, vers onze heures du matin, cette porte qui s'obstinait à rester fermée les inquiéta. Ils prévinrent la police; la porte fut enfoncée. On trouva dans la première pièce Nadjif poignardé de trois coups de kandjar, et, dans la seconde, Sona garrottée et bâillonnée sur son lit.

Comme Nadjif avait la main droite coupée, on avait immédiatement reconnu que le coup avait été fait par des Lesghiens, leur habitude étant, non pas de couper les têtes, comme les Tchetchens et les Tcherkesses, — ce qui est quelquefois, presque toujours même, fort embarrassant, — mais seulement les mains, qui se mettent plus facilement dans les poches.

Nous reviendrons sur cette habitude qui se perpétue chez les Lesghiens et chez presque toutes les peuplades du versant méridional du Caucase, ces peuplades, comme les Touschines, fussent-elles alliées des Russes, fussent-elles même chrétiennes.

Sona acheva de renseigner la police sur l'événement. On cria par la fenêtre : « Aux Lesghiens ! aux Lesghiens! » A l'instant même, la milice tatare fut sur pied. La milice tatare et les Lesghiens, c'est l'histoire de ce chien et de ce chat que je vous ai racontée, qui représentaient Turcs et Russes, et que, dans ses loisirs, un officier du Caucase avait dressés à s'entre-déchirer. Les Tatars sautèrent à cheval, prirent leurs fusils, leurs schaskas, leurs kandjars, et se mirent, comme des limiers affamés, à la chasse de leurs ennemis mortels, qu'ils découvrirent dans une caverne de la montagne Dagh-Kesan, à une verste de la ville.

Un d'eux, celui qui avait été grièvement blessé par

Nadjif, n'avait même pas pu gagner la caverne : c'était celui-là qui les avait mis sur la trace des autres. Les brigands se défendirent vigoureusement, firent une sortie, repoussèrent les assaillants; mais, vivement pressés par eux à leur tour, ils furent obligés de se réfugier dans une autre caverne, celle de Kise-Kala, située à trois verstes de la ville.

Là commença un siége en règle.

Il dura six heures; dix ou douze miliciens furent tués ou blessés; mais, enfin, les Lesghiens ayant épuisé leurs munitions, un combat à l'arme blanche suivit un dernier assaut, et les assassins furent pris.

Tous les objets furent retrouvés sur eux ou dans la première caverne.

Mais la célébrité que cet événement jeta sur la belle Sona nuisit à sa position. Elle avait dans la ville plusieurs répétiteurs; chacun croyait seul lui donner des leçons. Son cousin, tué chez elle à cette heure avancée de la nuit, ne laissait aucun doute sur le partage d'une faveur qui avait coûté si cher au pauvre Nadjif.

La belle Sona, perdue de réputation, fut forcée de s'exiler. Un beau matin, sa porte tarda de nouveau à s'ouvrir comme la première fois; la police vint et la poussa devant elle. Cette fois, la maison était vide; nul ne sut ce que Sona était devenue.

Mais, comme la troupe se composait de trois femmes, que le nombre trois est, surtout en matière de danse persane, cabalistique et sacré, on remplaça la belle Sona par un petit garçon que l'on habilla en fille. La troupe des bayadères se retrouva au complet, et, chose bizarre, cette transformation, au lieu de nuire à l'entre-

prise chorégraphique, la raviva et lui donna plus de piquant.

Ce sont de drôles de corps que les Tatars !

La soirée était pour huit heures. On nous fit promettre, chez M. Ochichinsky, qu'à quelque heure que cette soirée finît, nous reviendrions passer la nuit à la forteresse, où nous attendait un bal, non pas à la persane, mais à la française. Madame Ochichinsky, comme directrice honoraire d'un institut de jeunes filles, avait donné congé à tout son pensionnat en honneur de nous, et, pour que mon souvenir se gravât encore mieux dans tous ces charmants petits cerveaux de quinze ans, leur donnait un bal le soir.

Vous voyez que l'on me reconnaissait tous les priviléges dont jouissent les grands personnages, même celui d'être fêtés par des congés aux pensionnats !

Nous arrivâmes chez Mahmoud-Beg. Il était propriétaire de la plus charmante maison persane que j'aie jamais vue de Derbend à Tiflis, et j'en ai vu quelques-unes, sans compter même, dans cette dernière ville, celle de M. Archakouni, le fermier des morses, des veaux marins et des esturgeons de la Caspienne, lequel a déjà dépensé deux millions de roubles pour sa maison, qui n'est pas encore achevée.

Nous entrâmes dans un salon tout oriental, dont la plume serait impuissante à rendre l'ornementation sobre et riche à la fois. Tout le monde était couché sur des coussins de satin à fleurs d'or enfermés dans des chemises de tulle, ce qui donnait aux couleurs les plus vives une douceur et un flou infinis; au fond, tout le long d'une immense fenêtre de la plus fine décou-

pure, étaient assis nos trois danseuses et nos cinq musiciens.

On comprend que, pour accompagner une danse si locale, il faut une musique particulière.

L'une des deux femmes était d'une beauté médiocre; l'autre avait dû être extrêmement belle, mais il y avait déjà longtemps. Sa beauté était cette beauté opulente et plantureuse des fleurs d'automne; elle me rappela beaucoup mademoiselle Georges à l'époque où je la connus, c'est-à-dire en 1826 ou 1827.

On pouvait même pousser plus loin la comparaison : elle avait été trouvée belle par un empereur; seulement, sur ce point, la supériorité est à mademoiselle Georges, qui a été trouvée belle par deux empereurs et plusieurs rois.

Il est vrai que mademoiselle Georges a beaucoup voyagé, et que la belle Nyssa, au contraire, est toujours restée à Schoumaky.

Chez l'une, ce fut la montagne qui alla trouver les prophètes; chez l'autre, ce fut le prophète qui vint trouver la montagne.

Nyssa était peinte comme toutes les femmes d'Orient : ses sourcils se touchaient comme une sombre et splendide arcade double sous laquelle étincelaient des yeux magnifiques. Un nez bien fait, et dans des proportions d'une extrême finesse, divisait son visage, et reposait, avec un parfait équilibre, sur une bouche petite, aux lèvres sensuelles, rouges comme du corail, et couvrant des dents petites et blanches comme des perles.

Une forêt de cheveux noirs, luxuriante, sinon vierge, sortait avec furie de sa petite calotte de velours.

Des centaines de pièces de monnaie tatare, après avoir circulé comme un pactole autour du petit bonnet, retombaient en cascade le long de la chevelure, inondant d'une véritable pluie d'or les épaules et le sein de la moderne Danaé.

Sa veste était de velours rouge, brodée d'or; ses longs voiles, de gaze; sa robe, de satin blanc à palmes.

On ne voyait pas ses pieds.

La seconde bayadère, inférieure en beauté et en importance, était inférieure aussi en toilette.

Je fus prévenu à temps, de sorte que je ne remarquai point celle du petit garçon; ce que j'aurais bien pu faire sans cela, attendu qu'il avait l'air d'une fort jolie fille.

La musique donna le signal.

La musique se composait d'un tambour posé sur des pieds de fer, et qui ressemble à un œuf gigantesque coupé par la moitié; d'un tambour de basque assez semblable au nôtre; d'une flûte ressemblant à la *tibia* antique; d'une petite mandoline à cordes de cuivre dont on joue avec une plume; enfin, d'une *tchianouzy* reposant sur un pied de fer, dont le manche tourne dans la main gauche du musicien; ce qui fait que ce sont les cordes qui vont chercher l'archet, et non l'archet qui va chercher les cordes.

Tout cela fait un bruit enragé, peu mélodieux, mais cependant assez original.

Ce fut le petit garçon qui se leva le premier, et qui, avec des castagnettes de cuivre aux mains, commença le ballet.

Il eut près des Tatars et des Persans, c'est-à-dire près

de la majorité de l'assemblée, un fort grand succès.

Puis vint la seconde bayadère.

Puis vint Nyssa.

La danse orientale est la même partout. Je l'ai vue à Alger, à Constantine, à Tunis, à Tripoli, à Schoumaka. C'est toujours un piétinement plus ou moins rapide, un mouvement de reins plus ou moins accentué, deux qualités qui, chez la belle Nyssa, me parurent portées à la perfection.

J'eus l'indiscrétion de demander la danse de l'*abeille ;* mais on me répondit que cette danse ne se dansait qu'en petit comité.

Je retirai ma proposition, qui, du reste, ne parut pas le moins du monde avoir choqué Nyssa.

Le ballet fut interrompu par le souper. Le plat le plus original était un pilau au poulet et aux grenades, avec du sucre et de la graisse.

Le malheur de toutes les cuisines, excepté de la cuisine française, c'est d'avoir l'air d'une cuisine de hasard. La cuisine française est seule raisonnée, savante, chimique.

La cuisine a ses lois générales comme l'harmonie, Les peuples barbares seuls ne connaissent et ne pratiquent pas nos lois musicales.

La plus sauvage de toutes les musiques est, je crois, la musique kalmouke. Mais la plus terrible de toutes les cuisines est la cuisine russe, parce que, avec les apparences d'une cuisine civilisée, elle a le fond barbare.

Non-seulement elle ne prévient pas, mais elle dissimule, mais elle défigure. On croit mordre dans de la chair, on mort dans du poisson ; on croit mordre dans

du poisson, on mord dans du gruau ou dans de la crème.

Le savant Gretch a fait une grammaire pour la langue russe, qui, jusqu'à Gretch, s'était passée de grammaire.

Je voudrais qu'un gastronome de la force de Gretch fît un dictionnaire de cuisine russe.

Après le souper, où le vin de toutes les espèces fut prodigué, mais où le maître de la maison et quelques rigides observateurs de la loi de Mahomet ne burent que de l'eau, le ballet recommença.

Mais, je dois le dire, il ne sortit pas des règles de la plus stricte convenance. J'ai vu à Paris des bals de notaires plus mouvementés, quand on sortait du souper et que sonnaient trois heures du matin, que ne l'était à Schoumaka notre bal de bayadères.

Il est vrai qu'à Paris tout le monde boit du vin, même les houris.

Nous revînmes à minuit chez le commandant ; nous trouvâmes le bal en train, mais languissant; à part deux cavaliers imberbes, ces demoiselles dansaient entre elles.

Nous ramenions cinq ou six cavaliers, et, entre autres, un beau prince géorgien, frère du gouverneur absent.

Les Géorgiens sont non-seulement les plus beaux hommes de la terre, je crois, mais encore leur costume est ravissant.

Il se compose :

1° D'un bonnet pointu d'agneau noir, mais dont on fait rentrer la pointe en dedans : il a ainsi la forme du bonnet persan, mais est moitié plus bas ;

2° D'une jupe venant aux genoux, avec de longues manches ouvertes et pendantes qui s'agrafent au poignet ;

3° D'une bechemette de satin brodé d'or, dont les manches pliées sortent des manches ouvertes de la jupe;

4° D'un large pantalon de soie dont le bas entre dans une botte à la poulaine, avec des ornements de velours et d'or assortis au costume.

Notre prince géorgien avait la jupe grenat doublée de taffetas bleu clair; la bechemette de satin blanc passementée d'or; un pantalon de couleur indécise entre la feuille-morte et la gorge-de-pigeon.

Une ceinture à écailles d'or serrait sa taille; un kandjar à fourreau d'argent niellé d'or et à poignée d'ivoire incrusté d'or, pendait à sa ceinture.

Et avec cela, des cheveux, des sourcils et des yeux d'un noir de jais; un teint de femme; des dents d'émail.

Il *nous recommanda* son oncle et son cousin, habitant Nouka, Nous leurs étions, au reste, déjà *recommandés*.

Son oncle était le colonel prince Tarkanof, gouverneur de Nouka, la terreur des Lesghiens.

Son cousin était le prince Jean Tarkanof. Bagration, on se le rappelle, nous avait déjà parlé de tous les deux.

A trois heures du matin, je me glissai du salon dans l'antichambre, et, de l'antichambre, dans la rue.

Une fois là, je me mis à courir, de peur d'être rattrapé, jusqu'à ma maison de la couronne.

Il y avait longtemps qu'il ne m'était arrivé de rentrer d'un bal à trois heures au matin.

Quant à Schoumaka, je présume que c'était la première fois qu'elle voyait un Européen si attardé.

XXVIII

SCHAMYL, SES FEMMES, SES ENFANTS

On présume bien qu'en me sauvant si vite, je ne fuyais pas une maison où j'avais été si bien reçu et des hôtes à qui je garde une profonde reconnaissance; mais, en ma qualité de doyen de la société voyageante, je pensais au lendemain.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, en partant de très-bonne heure, en surmenant les chevaux et en excitant par tous les moyens possibles les hiemchiks, on pouvait arriver à Nouka pendant la nuit.

L'homme propose, Dieu dispose.

A peine étais-je rentré que l'on frappa à ma porte. Je me rappelai les Lesghiens de la belle Sona, pensant qu'il n'y avait qu'eux qui pussent avoir l'idée de me rendre visite à une pareille heure.

Je pris mon poignard, je jetai l'œil sur ma carabine et j'attendis.

Point : c'était notre commandant; il s'était aperçu de ma disparition et s'était mis à ma poursuite.

Il venait m'adjurer, au nom de sa femme et de sa sœur, de ne point partir le lendemain sans avoir déjeuné avec eux. J'objectai mon désir d'arriver à Nouka dans la même soirée; mais il me répliqua par une victorieuse réponse : il voulait me faire déjeuner avec un officier qui avait été prisonnier des montagnards et qui pouvait me

donner sur Schamyl, qu'il avait vu, des détails précis et incontestables.

Cela rentrait dans les séductions auxquelles il est impossible de ne pas céder.

Puis après celle-là en venait une autre; Mahmoud-Beg, à qui j'avais parlé de ma passion pour la chasse au faucon, avait prévenu tout bas notre gouverneur qu'il me prêtait pour le lendemain ses deux meilleurs fauconniers et ses deux meilleurs faucons. A vingt verstes de Schoumaka, nous trouverions le canton le plus giboyeux, en faisans et en lièvres, de tout le district. Là, nous nous arrêterions et nous chasserions deux heures.

Notre digne et excellent commandant ne savait quelle chose inventer pour nous garder un jour de plus.

Cependant un scrupule me retenait.

J'objectai à ce plan, qui me souriait fort, je l'avoue, la hâte que Moynet avait d'arriver à Tiflis; mais le commandant me répondit que la chose était déjà arrangée avec Moynet.

Dès lors, je n'avais plus d'objection à faire. Il fut convenu que l'on déjeunerait à neuf heures, que l'on partirait à onze, et que l'on chasserait d'une heure à trois heures.

Ce jour-là, on se contenterait d'aller coucher à Tormenchaïa.

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous etions chez le commandant. Nous y trouvâmes notre officier russe; c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, parlant parfaitement français.

Pris du côté de Kouba, il avait été emmené dans la montagne et conduit chez Schamyl. On avait d'abord

demandé douze mille roubles pour sa rançon, puis enfin on en avait abaissé le prix jusqu'à sept mille.

La famille et les amis de l'officier avaient fait trois mille cinq cents roubles, et le comte Woronzof, alors gouverneur du Caucase, avait ajouté le reste.

Pendant les cinq mois qu'avait duré sa captivité, l'officier russe avait vu Schamyl à peu près deux fois par semaine.

Voici ce qu'il nous en dit :

Schamyl peut avoir aujourd'hui de cinquante-six à cinquante-huit ans. Comme tous les musulmans, qui ne tiennent pas de registres de l'état civil et qui ne calculent leur âge qu'approximativement et à l'aide des grands événements de leur vie, Schamyl lui-même ignore son âge.

Il paraît avoir quarante ans à peine.

C'est un homme d'une taille élevée, d'une physionomie douce, calme, imposante, et dont le caractère principal est la mélancolie. Cependant on comprend que les muscles de ce visage, en se roidissant, peuvent atteindre à l'expression de la plus vigoureuse énergie. Son teint est pâle et fait ressortir des sourcils bien marqués et des yeux d'un gris presque noir, qu'à la mode des Orientaux ou du lion qui repose, il tient à demi fermés; sa barbe est rousse, lissée avec soin, et laisse entrevoir, sous des lèvres vermeilles, des dents bien rangées, petites, blanches et pointues comme celles du chacal; sa main, dont il semble avoir un grand soin, est petite et blanche; sa marche lente et grave. Au premier aspect, on devine l'homme supérieur, on sent le chef fait pour commander.

Son costume ordinaire est une tcherkesse de drap

lesghien verte ou blanche. Il porte sur sa tête un papak de poil de mouton blanc comme la neige. Sur ce papak est enroulé un turban de mousseline blanche dont le bout retombe par derrière. Le haut du papak est en drap rouge avec un gland noir. Il porte à ses jambes des *serre-pieds;* nous sommes obligé de nous servir de ce mot russe, celui de guêtre rendant très-imparfaitement notre pensée; le reste de sa chaussure est en maroquin rouge ou jaune. Lorsqu'il fait par trop froid, il passe sur ce costume une pelisse de drap cramoisi, doublée de mouton noir.

Les vendredis, jours où il se rend solennellement à la mosquée, il revêt une longue robe blanche ou verte; le reste de son costume demeure le même.

Il monte à cheval avec une rare élégance et passe à travers les chemins les plus difficiles avec une insouciance à donner le vertige aux plus résolus. Si l'on est en guerre, il est armé du kandjar, de la schaska, de deux pistolets chargés et armés, d'un fusil chargé et armé.

Deux de ses murides marchent à ses côtés, portant chacun deux pistolets et un fusil chargés et armés; si l'un de ces deux hommes est tué, un autre le remplace.

Schamyl est d'une extrême pureté de mœurs, et ne tolère autour de lui aucune faiblesse. On cite ce fait qui vient à l'appui de ce que nous disons :

Une femme tatare, veuve sans enfants, et, par conséquent, libre de sa personne, vivait avec un Lesghien qui avait promis de l'épouser. Elle devint enceinte; Schamyl le sut, s'assura du fait et leur fit couper la tête à tous deux.

J'ai vu chez le prince Bariatinski, gouverneur du Caucase, la hache qui avait servi à cette exécution et qui a été prise dans la dernière campagne.

La sobriété de Schamyl dépasse toute croyance. Du pain fait de farine de froment, du lait, des fruits, du riz, du miel et du thé, forment toute sa nourriture. Il est extrêmement rare qu'il mange de la viande.

Schamyl a trois femmes. Il en avait une quatrième, mère de son fils aîné, Djemal-Eddin; mais, l'enfant ayant été pris par les Russes au siége d'Akoulgo, en 1839, la mère mourut de chagrin.

Elle se nommait Patimate.

Elle lui a laissé deux autres fils : Hadji-Mohammed, qui peut avoir aujourd'hui vingt-trois ou vingt-quatre ans; Mohammed-Chabé, âgé de quinze ans; et deux filles : la première, Napizette, âgée de quatorze ans; l'autre nommée Patimate, comme sa mère, et âgée de douze ans.

Tout cela avait vieilli de quatre ou cinq ans depuis que notre officier avait été à Veden.

Les trois autres femmes de Schamyl — il vient de renvoyer la dernière pour cause de stérilité — sont : Zaïdée, Chouanète et Aminette.

Zaïdée est la fille d'un vieux Tatar qui, dit-on, a élevé Schamyl, et pour lequel, en tout cas, il a une grande affection. Ce vieux Tatar se nomme Djemal-Eddin; c'était le nom que Schamyl avait donné à son fils bien-aimé.

Zaïdée a vingt-neuf ans. Depuis que Patimate est morte, c'est la première femme de Schamyl, ce qui lui donne la suprématie sur les autres. Tous les enfants et

serviteurs de l'imam lui obéissent comme à l'imam lui-même. C'est elle qui tient les clefs et fait les distributions de vivres et de vêtements.

Schamyl a d'elle une petite fille dont le visage est d'une beauté parfaite, âgée de douze ans, et dont l'intelligence est très-développée; mais ses jambes sont tournées en dedans et entièrement difformes; elle se nomme Navajate.

L'amour de l'imam pour tous ses enfants est extrême; mais, peut-être à cause de l'infirmité de celle-ci, il a pour Navajate une tendresse miséricordieuse plus grande que pour tous les autres. Quoiqu'elle coure comme un garçon et bondisse avec une extraordinaire agilité sur ses jambes torses, il la porte d'ordinaire dans ses bras. Un jour, Navajate mettra le feu à l'aoul. Son plus grand plaisir est de voler un tison enflammé au foyer ou au four et de courir sur le balcon le tison à la main. Lorsque Zaïdée la gronde :

— Laisse-la faire, dit Schamyl, Dieu est avec ceux qu'il frappe; lorsque ceux qu'il frappe sont innocents, il n'arrive rien.

Chouanète, la seconde femme de Schamyl, a trente-six ans; elle est plutôt petite que grande, très-jolie, mais commune de formes; elle a une bouche charmante, des cheveux d'une grande finesse, une peau blanche, mais la main grosse et le pied large. Elle est fille d'un riche Arménien de Masdok. Il y a vingt ans, Schamyl s'empara de la ville, enleva Chouanète avec toute sa famille et la conduisit avec père, mère, frères et sœurs à Dargo, alors sa résidence. Depuis, Dargo a été pris et brûlé par le général comte Woronzof, et Schamyl s'est retiré à Ve-

den. Le marchand arménien offrait pour lui et sa famille une rançon de cent mille roubles. Schamyl aimait Chouanète, qui alors s'appelait Anna. Il refusa le demi-million, mais offrit, en épousant la jeune fille, de rendre la liberté à toute la famille. Anna, de son côté, n'avait aucune répugnance pour l'imam, elle consentit au marché. Elle avait seize ans.

Toute la famille fut mise en liberté. Anna étudia le Koran pendant deux ans, abjura la religion arménienne et devint la femme de Schamyl, qui lui donna le nom de Chouanète.

Depuis, ayant perdu son père et sa mère, elle a fait réclamer sa part d'héritage pour la donner à Schamyl.

Chouanète est l'ange gardien des prisonniers et surtout des prisonnières que fait Schamyl. Lors de la captivité de la princesse Tchavtchavadzé et de la princesse Orbeliani, ces deux illustres prisonnières trouvèrent en elle une protectrice à laquelle elles durent tous les adoucissements qu'il fut au pouvoir de Chouanète d'apporter à leur position.

La troisième femme de Schamyl est ou plutôt était Aminette; elle est âgée de vingt-cinq ans, et est restée stérile; c'est le crime de la pauvre créature. Plus jolie et surtout plus jeune que les deux autres, elle fut l'objet de leur jalousie et surtout de celle de Zaïdée, qui lui reprochait sans cesse sa stérilité, qu'elle attribuait, dans sa malice, à un défaut d'amour pour l'imam. Elle a le visage d'un ovale parfait, la bouche grande, mais meublée de véritables perles, des fossettes aux joues et au menton, et une de ces mêmes fossettes, qu'un poëte du XVIIIe siècle n'eût pas manqué de comparer à des nids

d'amour, donne une expression de malice plus grande encore à son nez retroussé.

Elle est d'origine tatare; elle a été prise à l'âge de cinq ans, et sa mère, qui n'avait pu la racheter, a demandé à venir partager la captivité de son enfant, faveur qui lui a été accordée.

Le harem de l'imam renferme, de plus, une vieille femme nommée Bacco; c'est la grand'mère de son fils Djemal-Eddin, que Schamyl a perdu aujourd'hui pour la deuxième fois, et la mère de Patimate. Elle a son appartement particulier, sa viande, son riz, sa farine, et mange seule, tandis que les autres femmes mangent en commun.

Les trois femmes de Schamyl, non-seulement n'ont entre elles aucune distinction, mais encore ne se distinguent en rien des femmes des naïbs. Elles ont seules le droit d'entrer chez lui lorsqu'il est en prière ou en conseil avec ses murides. Ceux-ci viennent de toutes les parties du Caucase conférer avec Schamyl, et ils restent ses hôtes tout le temps qu'il leur convient, mais il ne mange pas avec eux.

Il va sans dire que l'hôte, quel qu'il soit, n'a jamais l'indiscrétion de franchir l'enceinte des femmes.

L'amour des trois femmes de Schamyl pour leur maître — ce mot, dans tout l'Orient, convient mieux que celui de mari — est extrême, quoiqu'il se manifeste selon les différents caractères. Zaïdée est jalouse comme une Européenne; elle n'a jamais pu s'habituer au partage; elle déteste ses deux compagnes, et les rendrait malheureuses si l'amour, ou plutôt si la justice de l'imam n'était là pour veiller sur elles.

Quant à Chouanète, son amour est véritablement de l'amour, et va jusqu'au dévouement dans ses plus larges limites : lorsque Schamyl passe, son œil s'enflamme; lorsqu'il parle, son cœur semble suspendu à ses lèvres; lorsqu'elle prononce son nom, son visage rayonne.

La grande différence d'âge qu'il y avait entre Schamyl et Aminette, trente-cinq ans, faisait que celle-ci l'aimait plutôt comme un père que comme un mari : c'était sur elle surtout, à cause de sa jeunesse et de sa beauté, que s'exerçait la jalousie de Zaïdée. Comme elle n'avait pas d'enfant, celle-ci la menaçait sans cesse de la faire répudier. Aminette riait de cette menace, qui cependant s'est accomplie depuis; le sévère imam, quoique son cœur en souffrît, a craint qu'on ne regardât son amour pour une femme stérile comme du libertinage; il y a quelques mois qu'il l'a éloignée de lui.

Schamyl suit avec régularité le précepte de Mahomet, qui ordonne à tout bon musulman de visiter sa femme au moins une fois la semaine. Le matin de la soirée destinée à cette visite, il fait dire à celle qu'il veut visiter :

— Zaïdée, Chouanète ou Aminette, j'irai chez toi ce soir.

Louis XIV, moins indiscret, se contentait de planter une épingle sur la pelote de velours brodée d'or posée à cet effet sur la table de nuit.

Le lendemain de la nuit où il a visité une de ses femmes, Schamyl passe la journée et la nuit en prière.

Aminette, prise à cinq ans, comme nous l'avons dit, a été élevée avec les enfants de Schamyl; séparée, à l'âge de huit ans, de Djemal-Eddin, l'amitié qu'elle avait

pour lui s'est reportée sur Hadji-Mohammed, dont l'âge, d'ailleurs, se rapprochait du sien.

Hadji-Mohammed a épousé depuis deux ans une femme charmante et qu'il adore; c'est la fille de Daniel-Beg, dont nous retrouverons le neveu à Nouka. Cette bonne naissance se fait remarquer dans les manières, dans la démarche et jusque dans la voix de Karnuate; elle est Lesghienne, et porte toujours un costume riche et élégant, élégance et richesse qui lui valent de grands reproches de la part de Schamyl, qui, moitié riant, moitié grondant, chaque fois qu'elle le vient voir, brûle quelques-uns de ses plus beaux ajustements.

Lorsque Hadji-Mohammed vient à Veden, il loge et couche dans la chambre de son père, et Karnuate, de son côté, loge tantôt chez Zaïdée, tantôt chez Chouanète; pendant tont ce temps, Schamyl ne rend aucune visite à ses femmes, ni Hadji-Mohammed à la sienne; c'est un sacrifice de pudeur paternelle et de respect filial que chacun fait à l'autre.

Hadji-Mohammed passe pour le plus beau et le plus habile cavalier de tout le Caucase. Peut-être égale-t-il Schamyl lui-même, dont, sous ce rapport, la réputation est incontestée.

En effet, et je l'ai dit, rien, assure-t-on, n'est beau comme Schamyl lorsqu'il part pour une de ses expéditions. L'aoul est entouré de trois enceintes, chacune d'elles formant une ligne de défense qui n'est ouverte que par une porte sous laquelle il est impossible à un cavalier de passer la tête haute.

Schamyl traverse ces trois enceintes au galop, se courbant sur le cou de son cheval chaque fois qu'il doit fran-

chir une de ces portes; mais, aussitôt la porte franchie, il se redresse pour se courber à chaque obstacle et se redresser de nouveau lorsque l'obstacle n'existe plus.

En un instant il se trouve ainsi hors de Veden.

Lorsque Hadji-Mohammed fait une de ces visites à son père, on convoque, pour lui faire honneur, tous les cavaliers de Veden. Le rendez-vous est d'habitude dans la plaine la plus rapprochée de l'aoul. Là, tout ce que la fantaisie de l'Orient invente d'exercices élégants, difficiles, impossibles, est exécuté avec une adresse et une agilité qui feraient l'admiration et exciteraient l'envie des plus habiles écuyers de nos cirques, par les cavaliers tcherkesses, tchetchens et lesghiens.

Ces fêtes durent deux ou trois jours; un beau fusil, un cheval renommé ou une riche selle, sont d'ordinaire le prix gagné par celui qui a fait les exercices les plus difficiles.

Tous les prix seraient pour Hadji-Mohammed s'il ne les abandonnait généreusement à ses compagnons, sur lesquels il a la conscience de sa supériorité.

Malgré la pénurie de l'argent et la rareté des munitions, la poudre et les balles ne sont jamais épargnées dans ces sortes de fêtes.

Il est vrai que, depuis quelque temps, Schamyl a établi une fabrique de poudre dans la montagne.

Lorsqu'une des jeunes filles attachées aux femmes de l'imam se marie, c'est fête non-seulement au harem, mais dans tout l'aoul. Toutes les femmes de la maison reçoivent, en cette circonstance, des boucles d'oreille, des chapelets, des bracelets de corail ou d'ambre, et un habillement complet.

Quant aux cérémonies du mariage, voici ce que racontait notre prisonnier, qui avait assisté à une ou deux de ces fêtes :

On habille la mariée d'un pantalon, d'une chemise et d'un voile neufs; on la chausse de bottines de maroquin rouge; par-dessus ces bottines, on lui met des sandales à hauts talons.

Puis un repas se donne.

Seulement, au lieu d'y prendre part, la mariée est assise, cachée derrière un épais tapis. Elle doit être à jeun, et, pour elle comme pour son mari, ce jeûne doit durer trois jours.

Le repas se sert à terre, sur un tapis. Il se compose de schislik, — c'est le seul plat de viande qui y paraisse, — d'un pilau aux raisins, de miel, de pâte, d'eau miellée et d'eau claire.

Le pain est de froment, souvent pétri avec du lait.

Nous avons dit ailleurs ce que c'est que le schislik et comment s'apprête ce plat, le meilleur que j'aie rencontré dans tout mon voyage, le seul qui vaille la peine d'être ajouté aux plats déjà connus en France.

Pour les chasseurs surtout, le schislik sera une précieuse importation.

Revenons à la noce tatare.

Tout le monde mange avec des doigts aux ongles rougis par le henné, dont on retrouve la coutume dans l'Orient du Nord comme dans l'Orient du Midi.

Quelques femmes, cependant, avec une adresse merveilleuse, mangent le riz à l'aide de petits bâtons pareils à ceux dont se servent les Chinois.

Le repas commence vers six heures du soir.

A dix heures, les femmes se lèvent.

Les compagnes de la mariée s'avancent pour recevoir les présents du mari.

C'est une cruche pour aller à la fontaine, une tasse de cuivre pour puiser de l'eau, une espèce de tapis de laine d'agneau qui sert en même temps de matelas, une cuve pour faire la lessive, un petit coffre construit dans les montagnes : ce coffre est peint en rouge avec des fleurs grossièrement dessinées; s'il vient de Makarief, il est fait de tôle vernie, jaune, blanche, couverte avec des cercles en fer-blanc qui, tant qu'ils sont neufs ou bien entretenus, simulent des cercles d'argent.

A ces objets sont ajoutés d'habitude un second voile, un miroir, deux ou trois tasses en faïence, un foulard, des soies à coudre et à broder.

La mariée monte à cheval, des femmes portent des lanternes, éclairent la marche, et elle est conduite dans sa nouvelle famille et dans sa future demeure; sur le seuil, son mari l'attend et la reçoit.

Mais la mariée a grand soin de ne pas quitter la maison paternelle sans avoir reçu sa dot, qui lui appartient en toute propriété.

Cette dot, pour une jeune fille, est de vingt-cinq roubles; pour une veuve en premières noces, de douze roubles; et pour une veuve en secondes noces, de six.

Il va sans dire qu'il n'y a rien d'absolu, que les prix varient selon la richesse et la réputation de beauté; on marchande, surtout lorsqu'il s'agit d'une veuve.

Schamyl adore les enfants, et, pendant tout le temps que dura la captivité de la princesse Tchavtchavadzé et

de la princesse Orbeliani, il se fit tous les matins apporter les petits princes et les petites princesses.

Il passait alors une heure à jouer avec eux et ne les renvoyait jamais sans leur faire quelque présent.

Les enfants, de leur côté, s'étaient habitués à Schamyl et pleuraient en se séparant de lui.

Maintenant, reste Djemal-Eddin, dont notre officier ne put rien nous dire. Djemal-Eddin étant à cette époque prisonnier des Russes, il ne le vit point.

Mais nous, soyez tranquilles, nous le verrons lorsque nous raconterons l'enlèvement et la captivité des princesses géorgiennes.

XXIX

ROUTE DE SCHOUMAKA A NOUKA

A midi précis, comme la chose avait été arrêtée la veille, nous prenions congé de notre excellent commandant et de sa famille.

Il nous avait donné une escorte de douze hommes commandée par le plus brave des essaouls, Nourmat-Mat.

Nourmat-Mat devait nous accompagner jusqu'à Nouka. Les Lesghiens étaient en campagne. On parlait de bestiaux volés, de gens de la plaine emmenés dans la montagne. Nourmat-Mat répondait de nous corps pour corps.

Notre sortie de Schoumaka avait, grâce aux deux fau-

conniers qui nous précédaient l'oiseau au poing, un petit air moyen âge qui eût fait plaisir à tout ce qui reste encore en France de l'école historique de 1830.

De Schoumaka à Axous, — la nouvelle Schoumaka, — il y a une apparence de chaussée : la route n'est donc pas absolument mauvaise; en outre, aux deux côtés du chemin commencent à reparaître les *derjiderevo*, c'est-à-dire ces fameux buissons épineux auxquels résistent les seuls draps lesghiens.

Depuis Bakou, nous n'avions pas vu un arbre.

Sur la route de Schoumaka, nous revoyions non-seulement des arbres, mais encore des feuilles.

La température était tiède, le ciel pur, l'horizon d'un bleu charmant. Nous fîmes en une heure et demie les vingt verstes qui nous séparaient du rendez-vous de chasse.

Ce rendez-vous, nous le reconnûmes de loin. Deux Tatars nous attendaient avec deux chevaux de main et trois chiens en laisse.

C'était pour suivre la chasse du faucon.

Nous mîmes pied à terre. Mais, comme, tout le long de la route, j'avais vu folâtrer des lièvres, je me jetai à pied dans les *derjiderevo* pour commencer ma chasse par le poil, me faisant suivre par mon Tatar et mon cheval.

Moynet en fit autant.

Nous n'avions pas fait cent pas, que nous avions tué chacun notre lièvre.

En outre, j'avais fait lever un vol de faisans dont j'avais suivi la remise.

Je montai à cheval et appelai nos fauconniers.

Ils accoururent avec leurs chiens.

Je leur montrai l'endroit où les faisans s'étaient abattus. Nous lâchâmes les chiens et nous nous acheminâmes vers la remise.

Arrivés au point que j'avais indiqué, nous nous trouvâmes au beau milieu de la bande de faisans, qui partirent tout autour de nous. Nos deux fauconniers lâchèrent leurs deux faucons.

Je suivis l'un, Moynet suivit l'autre.

Au bout de deux cents pas, le faisan que je suivais était dans les serres de mon faucon.

J'arrivai à temps pour le lui prendre tout vivant. C'était un coq magnifique, n'ayant qu'une légère blessure à la tête.

Notre fauconnier tira d'un sac de cuir un petit morceau de viande saignante, et le donna à son faucon comme indemnité.

L'animal était évidemment volé par l'homme; mais il n'en parut pas moins parfaitement satisfait et prêt à recommencer la chasse aux mêmes conditions.

Nous retournâmes vers notre escorte. Moynet avait été aussi heureux que moi, et il revenait avec un beau coq encore vivant, mais plus endommagé que le mien.

On lui tordit immédiatement le cou et on le mit dans la caisse de la voiture avec les deux lièvres morts.

Puis, ayant trouvé un point culminant qui dominait tout le paysage, nous nous y établîmes comme deux statues équestres et envoyâmes nos deux fauconniers en quête.

Ils partirent avec leurs faucons sur le poing et leur meutes fouillant les buissons.

Un faisan isolé partit : un des fauconniers lança son oiseau dessus, mais le faisan lui échappa.

Un autre faisan se leva : le second faucon se lança dessus.

Le faisan venait droit à nous, quand, tout à coup, le faucon, qui n'avait plus que trois ou quatre coups d'aile à donner pour l'atteindre, s'abattit au milieu des broussailles comme si une balle venait de lui casser les deux ailes.

Je levai les yeux pour chercher la cause de cette faiblesse subite. Un grand aiglo passait à cent mètres au-dessus de ma tête. Mon faucon l'avait aperçu, et, se regardant sans doute comme un braconnier en face d'un si puissant seigneur, il s'était laissé tomber au milieu des buissons.

L'aigle continua sa route sans s'inquiéter de lui.

Je courus à la place où s'était abattu le faucon, et j'eus quelque peine à le retrouver; il s'était glissé sous une touffe d'herbe, où il tremblait de tous ses membres.

Je le pris, le tirai de sa cachette bien malgré lui; mais il avait les pattes tellement crispées, qu'il ne put se tenir ni sur mon poing, ni sur mon épaule. Je fus obligé de le coucher sur mon bras replié.

Il regardait de tous côtés avec terreur.

Mais l'aigle était déjà loin et le ciel vide.

Le fauconnier arriva; il prit l'oiseau de mes mains et le rassura; mais ce ne fut qu'une demi-heure après que le faucon se décida à reprendre son vol sur un faisan qu'il manqua.

Malgré cet incident inattendu, mais qui, à cause de l'observation morale qu'il me permettait de faire, m'était

plutôt agréable que déplaisant, au bout de deux heures nous eûmes nos trois faisans.

La journée s'avançait; nous avions encore une trentaine de verstes à faire pour arriver à Tormenchaïa, où nous devions coucher; de plus, une énorme montagne à grimper, à redescendre, et qu'il était important de redescendre de jour; nous mîmes donc fin à la chasse. Nous donnâmes quelques roubles à nos fauconniers, et [redacted]nes congé d'eux en emportant le produit de la journée, qui nous assurait des vivres pour le reste de notre route.

Notre escorte s'était renouvelée, mais Nourmat-Mat nous restait. Il prit le commandement de nos douze Cosaques, en envoya deux en avant, en laissa deux en arrière, et, avec les huit autres, galopa autour de notre tarentasse.

C'était la précaution que l'on prenait, en général, lorsque la route n'était pas tout à fait sûre.

Nous visitâmes donc notre arsenal, diminué de la carabine à balle explosible donnée à Bagration, et du revolver donné au prince Khazar-Outzmief. Nous changeâmes les charges de plomb en balles, et nous partîmes.

Arrivée au bas de la montée, la tarentasse fut forcée d'aller au pas. Nous en profitâmes pour rechanger nos balles en plomb, et, accompagnés de deux Cosaques, nous nous lançâmes aux deux côtés du chemin.

Un faisan et un touraccio abattus furent le résultat de cette excursion.

Un coup de feu tiré d'un endroit inaccessible et une balle qui vint [redacted]tiller entre nos jambes furent une in-

vitation de regagner notre tarentasse et de nous tenir sur nos gardes.

Cependant rien ne parut, et, au bout d'une heure, à à peu près, nous atteignîmes le sommet de la montagne.

Cette montagne semblait coupée à pic; seulement, comme il arrive à certains endroits du mont Cenis, la route, comme un immense serpent, commença de se tordre sur le versant rapide, et nous descendîmes en côtoyant.

Le chemin était effrayant, quoique large partout à donner passage à deux voitures, mais l'horizon était magnifique.

Il en résultait que l'horizon distrayait du chemin.

Nous descendions entre deux chaînes du Caucase :

Celle de droite à la base boisée, au centre nu et aride, au sommet neigeux;

Celle de gauche plus basse, azurée à sa base, dorée à son sommet.

Une immense vallée, ou plutôt une plaine entre les deux.

C'était splendide.

Mais, en regardant verticalement au-dessous de nous et en mesurant la distance qui nous séparait de cette plaine, je ne pouvais m'empêcher de sentir, à chaque tournant du chemin, un frisson passer par mes veines. Quant à notre hiemchik, on eût véritablement dit qu'il avait le diable au corps; du moment qu'il avait commencé à descendre, il avait, avec la louable habitude de ses pareils, stimulé encore par le coup de feu qu'il avait entendu, mis son attelage au galop, si bien que les Cosaques qui faisaient notre arrière-garde avaient été

distancés, que ceux qui nous accompagnaient étaient restés en arrière, et que ceux de notre avant-garde avaient été rejoints et dépassés.

Nous avions beau lui crier, par l'organe de Kalino, de calmer ses bêtes, il ne nous répondait même pas, et, au contraire, redoublait de coups pour les maintenir à la même allure, et les presser même, s'il était possible. Avec tout cela conduisant comme Néron, conservant son milieu de route avec une régularité mathématique, et, chose plus rassurante encore, devant nécessairement, perché qu'il était sur le siége, se tuer dix fois s'il nous tuait une.

Cette descente enragée, et que nous eussions dû accomplir en deux heures, fut accomplie en cinquante minutes; nous nous rapprochions de la plaine avec une vélocité qui n'avait d'égale que notre satisfaction. Enfin, nous nous trouvâmes à peu près de plain-pied avec le fond de la vallée, ayant devant nous, au lieu du serpent dont nous venions de suivre tous les détours, une longue ligne droite qui aboutissait aux premières maisons d'Axous.

Tout à coup, au moment où nous nous croyions complétement tirés d'affaire, notre hiemchik se mit à crier à Kalino, assis près de lui sur le siége :

— Prenez les rênes et conduisez; je perds la tête, je perds la tête!

Nous ne comprenions rien à ce que disait notre hiemchik; seulement, nous voyions s'accomplir une pantomine des plus inquiétantes.

Nos chevaux, au lieu d'enfiler par un angle obtus la ligne droite qui se présentait devant eux, continuaient leur course en diagonale, ce qui les conduisait droit à

un fossé dans lequel on descendait par une pente inclinée comme un toit.

Kalino saisit les rênes des mains de l'hiemchik, mais il était trop tard.

Puis, de son côté, il avait quelque peu perdu la tête.

Ce qui se passa fut rapide comme l'éclair.

L'hiemchik disparut le premier ; il glissa ou plutôt s'abîma et disparut entre les chevaux.

Kalino, au contraire, fut lancé en l'air.

La tarentasse avait rencontré un rocher.

Ce rocher jeta Moynet hors de la voiture, mais douillettement, coquettement, sur une jolie couche d'herbe détrempée par un petit ruisseau.

Quant à moi, j'eus la chance de m'accrocher des deux mains à une branche d'arbre, de sorte que je fus tiré de la tarentasse comme une lame est tirée de son fourreau.

La branche plia sous mon poids; je me trouvai à un pied de terre.

Je me laissai tomber, et tout fut dit.

Moynet était déjà debout.

Mais il n'en était pas ainsi des deux autres.

L'hiemchik était resté sous les pieds des chevaux. Il avait la tête et la main ensanglantées.

Kalino était allé tomber dans la terre labourée et ne s'était pas fait grand mal.

Seulement, il était préoccupé d'une chose :

C'était lui qui était porteur de ma montre, bijou assez précieux confectionné par Rudolfi.

Il était, à toute réquisition, chargé de nous dire l'heure.

Par coquetterie, il avait, au lieu de l'assurer au bouton de son gilet, accroché le bout de chaîne de ma montre à sa redingote.

Or, dans le saut auriolique qu'il venait d'accomplir, une branche vigoureuse et flexible en même temps avait, de son côté, accroché la chaîne, avait tiré la montre du gousset et l'avait fait sauter, le diable sait où.

Il restait au bouton la chaîne brisée; mais, de la montre, il n'en était plus question. Kalino m'exposa son embarras.

— Portons secours à notre postillon d'abord, lui dis-je; nous nous occuperons de la montre après.

Kalino ne comprenait pas qu'un hiemchik pût passer avant une montre; pour lui, tout au contraire : la montre d'abord, l'homme après. Mais j'insistai. D'ailleurs, Moynet était déjà aux rênes des chevaux, qu'il dételait.

Mais les chevaux, au Caucase, sont attelés d'une façon toute particulière; ce qui est une courroie chez nous est une corde là-bas; ce qui est une boucle est un nœud. Je tirai mon kandjar et coupai les traits.

Au même moment, les Cosaques arrivèrent. Ils nous avaient vus de loin exécuter nos cabrioles, et, ne sachant pas à quels exercices nous nous livrions, ils accouraient à notre secours. Ils furent les bienvenus; nous avions grand besoin d'eux.

Enfin, on parvint, ne pouvant pas tirer l'homme de dessous les chevaux, à tirer les chevaux de dessus l'homme. Celui-ci était blessé à la tête et à la main.

L'eau d'une source et nos mouchoirs de poche confectionnèrent un appareil suffisant, les blessures n'étant pas autrement dangereuses.

Pendant que je pansais l'hiemchik, Kalino cherchait la montre.

Quand l'hiemchik fut pansé, il me prit l'envie de savoir de quelle mouche il avait été piqué. Je l'interrogeai, en faisant remonter l'interrogatoire au moment où il avait mis ses chevaux au galop et avait cessé de nous répondre.

Alors, il nous avoua qu'à partir de ce moment-là la tête lui avait tourné; instinctivement il avait maintenu ses chevaux au milieu de la route, ou, mieux encore, ses chevaux s'y étaient maintenus eux-mêmes. Le bon Dieu avait voulu que tout allât bien jusqu'au bas de la montagne, mais, arrivé là, il avait senti que la force et la volonté lui échappaient tout à la fois; c'est alors qu'il avait crié à Kalino : « Prenez les rênes; je perds la tête! »

L'explication était nette, il ne nous restait plus qu'à remercier Dieu du miracle qu'il avait fait en notre faveur.

Dieu se contenta d'un seul, ce qui, du reste, était bien assez, et ne nous fit pas, au grand désespoir de Kalino, retrouver notre montre.

Une fois nos douze Cosaques réunis autour de la tarentasse, elle ne fut pas longtemps à être remise sur pied; elle avait admirablement supporté le choc, et était prête à faire un second saut du double de hauteur.

On y rattela les chevaux; ils la traînèrent sur le milieu de la route. Nous remontâmes à l'intérieur; l'hiemchik et Kalino reprirent leur place sur le siége, mais en changeant de place l'un avec l'autre, de manière que Kalino pût conduire. On abandonna la montre où la branche l'avait envoyée, et l'on se remit en route.

Un quart d'heure après, nous étions à Axous, la nouvelle Schoumaka.

Axous, qui a eu autrefois trente-cinq ou quarante mille âmes, en a aujourd'hui trois ou quatre mille à peine, et ne vaut pas la peine que l'on s'y arrête; aussi ne fîmes-nous que relayer et continuâmes-nous notre chemin.

A huit heures du soir, nous arrivions à la station de Tormenchaïa, où ce que nous vîmes de plus remarquable, dans la chambre de l'officier du poste, fut une tapisserie faisant le fond de son lit, et représentant la Rébecca de Coignet enlevée par le templier Bois-Guilbert.

A sept heures du matin, nous étions en route.

A mesure que nous avancions, la végétation reparaissait. Un soleil doux et charmant nous enveloppait de ses caresses; nous faisions enfin une route des plus pittoresques par une belle journée d'été.

Et cela, au mois de novembre.

A onze heures, nous arrivions à la station de poste.

Maintenant, qu'allions-nous faire? Allions-nous coucher là et traverser le lendemain Nouka sans nous arrêter?

Allions-nous aller coucher à Nouka et stationner un jour chez le prince Tarkanof?

J'obtins que l'on coucherait à Nouka, quitte à en partir le lendemain sans voir le prince Tarkanof, ou après l'avoir vu.

Je donnai donc l'ordre aux hiemchiks de continuer leur chemin, malgré l'heure avancée, et de nous conduire à la maison de la couronne de Nouka.

La tarentasse repartit au galop, et, au bout d'un quart

d'heure, après avoir traversé des rivières, coupé des ruisseaux, vu fuir à notre droite et à notre gauche des arbres, des maisons, des moulins, des fabriques, nous nous engageâmes entre une double haie et nous arrêtâmes en face d'une bâtisse aux fenêtres mornes et éteintes, à la porte fermée.

Cela ne nous promettait pas une bien succulente hospitalité.

XXX

LA MAISON DE LA COURONNE

Notre hiemchik entra dans une grande maison en face de celle qu'il venait de nous annoncer devoir être notre logement, pour prévenir que des voyageurs étaient arrivés et demandaient la clef.

J'avais défendu que l'on dît mon nom, craignant qu'il ne fît révolution chez le prince et que celui-ci ne se levât malgré l'heure indue, ce qui n'eût pas manqué d'arriver.

L'hiemchik revint avec un nouker du prince; — celui-là ne dormait pas, mais bien plutôt avait l'air de veiller comme veille une sentinelle. — Il avait l'ornement complet : schaska et poignard au côté gauche, pistolet au côté droit.

Il vit nos armes et nous demanda si elles étaient chargées et à quoi elles étaient chargées; nous lui répondîmes que deux fusils étaient chargés à gros plomb et trois à balles.

Cette réponse — sans que je me rendisse compte de la satisfaction qu'il paraissait en éprouver — sembla lui faire un sensible plaisir.

— *Caracho! caracho!* dit-il à deux ou trois reprises.

Ce qui signifiait : « Très-bien, très-bien. »

Je m'inclinai en signe d'adhésion, n'ayant aucun motif pour contrarier ce brave homme, qui, au moment même où mon estomac se rappelait à mon souvenir, me demandait si j'avais besoin de quelque chose.

Trois voix, au lieu d'une, répondirent affirmativement.

Le nouker sortit pour aller à la recherche d'un souper quelconque.

Pendant ce temps, nous visitâmes notre nouveau domicile. — Il se composait de cinq ou six chambres; mais dans aucune il n'y avait d'autres meubles que trois planches sur deux tréteaux.

En revanche, force niches dans les murailles. C'était la première fois que je remarquais cet ornement architectural, dont Dandré m'avait signalé l'existence, en me racontant l'histoire de ce médecin qui, au retour de l'hôpital, faisait visite à ces niches, et, à chacune d'elles, prenait un verre de punch. — Par malheur, aucune des nôtres n'était ornée de cet appendice.

Nous nous assîmes tous les trois sur un de nos lits, à défaut de siéges, et attendîmes, nous promettant bien de faire atteler le lendemain dès le matin, et de ne faire notre visite au prince que pour repartir de chez lui à l'instant même.

Le domestique, ou plutôt le nouker — il y a une grande différence entre ces deux qualifications — rentra

avec un plat de poisson fumé, un plat de viande, du vin et du vodka.

Nous mangeâmes en grelottant, tandis que l'on fourrait dans nos poêles des troncs d'arbre qui refusaient de s'allumer, sous le prétexte assez concluant qu'ils avaient été coupés dans la journée ; mais, comme dans toutes les circonstances où l'homme met de l'entêtement, la chose obstacle finit par céder.

Pendant ce temps, le samovar bouillait, et, de son côté, contribuait de son mieux par sa vapeur au chauffage de l'appartement.

En somme, ces appartements vides et inanimés s'animaient et se peuplaient. Le bien-être qui, après la faim, la fatigue et le froid, suit toujours l'alimentation, le repos et la chaleur, succédait au malaise primitif. Le thé, cette liqueur brûlante que l'on boit à flots en Russie et qui semble destinée à infiltrer son calorique dans les membres engourdis des peuples du Nord et n'être venue de l'Orient à travers les déserts que dans ce but, concourait efficacement à notre amélioration physique et morale, et nous commençâmes à faire entendre ces *ah! ah!* ces *eh! eh!* et toute cette suite d'exclamations qui n'est que la preuve extérieure que l'homme commence à rentrer dans cette tranquille et joyeuse possession de lui-même qui se termine et se manifeste par ces quatre mots, dits sur une joyeuse intonation :

— Ah ! cela va mieux !

Cela alla tout à fait bien lorsque nous rentrâmes dans nos chambres et que nous trouvâmes des tapis de feutre sur nos lits et des bougies dans les niches de nos murailles, en même temps qu'à travers l'épaisse cloison de

nos poêles se répandait une douce et caressante chaleu dans l'appartement tout entier.

Alors, nous nous rappelâmes qu'en venant, et autant que la chose avait été possible, à travers l'obscurité, nous avions distingué des maisons perdues dans d'immenses jardins, des rues bordées d'arbres superbes, des eaux courantes à travers tout cèla, avec le bruit joyeux et indépendant des cascades naturelles.

— Ce doit être, au bout du compte, un beau pays que Nouka, me hasardai-je à dire.

— Oui, l'été, répondit Moynet.

J'étais habitué à la réponse. C'était l'objection de son caractère frileux, — je désire appliquer, pour mieux faire comprendre ma pensée, à une chose toute morale cette épithète toute physique, — c'était l'objection de son caractère frileux à tous les éloges que je faisais des localités que nous parcourions.

Il est vrai qu'il parlait en paysagiste et qu'il y avait autant de regret de ne pas voir de feuilles que de malaise de sentir le froid, dans cette plainte incessante poussée par lui depuis son arrivée à Saint-Pétersbourg, et qui était excusée, si toutefois elle avait besoin d'excuse, par trois ou quatre attaques de fièvre.

Tout ce que peut donner de soins l'hospitalité à une visite aussi inattendue et aussi nocturne que la nôtre nous étant prodigué, le nouker entra dans notre chambre et nous demanda si nous avions tout ce qu'il nous fallait.

— Parfaitement, répondis-je, nous sommes ici comme dans le palais de Mahmoud-Beg.

— Il ne nous manque qu'une bayadère! dit en riant Moynet.

Le nouker demanda l'explication des paroles du Français; Kalino les lui traduisit en russe.

— *Céit-chass*, répondit le nouker.

Et il sortit.

Nous ne fîmes aucune attention à ce mot duosyllabique, qui, en russe, et par extension, au Caucase, est devenu comme un écho de chaque demande.

Le nouker sorti, chacun s'installa.

Moynet et Kalino prirent la plus grande chambre, et je m'installai dans la plus petite.

La lune venait de se lever, et je voyais ses rayons effleurer mes fenêtres, effarouchés qu'ils semblaient être par ma lumière intérieure. Un grand balcon régnait tout autour de la maison. Je sortis pour tâcher de prendre sur le lendemain un à-compte de paysage.

A mon grand étonnement, la première chose qui me frappa dans le paysage fut une sentinelle se promenant sous mes fenêtres.

Ce ne pouvait être pour nos bagages : nos bagages étaient rentrés.

Ce ne pouvait être mon *tchin* — on se rappelle que mon padarojné me donnait le rang de général — nul, à Nouka, n'avait vu mon padarojné.

Étais-je arrêté et prisonnier sans m'en douter? Cette supposition était la moins probable de toutes.

Or, comme c'était ma seule inquiétude, et qu'elle n'était pas probable, je rentrai, je me couchai, j'éteignis ma bougie et je m'endormis du sommeil de l'homme qui n'a à se reprocher que quelques articles sur l'empereur Paul, et qui ne se les reproche pas.

Je dormais depuis dix minutes ou un quart d'heure

peut-être, lorsque j'entendis ma porte s'ouvrir : c'est un bruit qui, si léger qu'il soit, m'éveille immédiatement.

Je tournai les yeux du côté d'où venait le bruit, et je vis notre nouker servant de conducteur à une femme enveloppée d'un grand voile tatar, et dont les yeux, a travers l'ouverture du voile et à la lueur de la bougie, brillaient comme deux diamants noirs.

— Bayadère, me dit-il.

J'avoue que je ne compris pas le moins du monde.

— Bayadère, répéta-t-il, bayadère.

Je me rappelai alors la réponse de Moynet à cette phrase prononcée par moi : « Nous sommes ici comme dans le palais de Mahmoud-Beg ! »

— *Il ne nous manque qu'une bayadère.*

Phrase à laquelle le nouker avait répliqué :

— *Céi-tchass.*

Le brave homme avait pris la réclamation au sérieux; il nous amenait, avec plus de rapidité certes que ne nous le promettait le *céi-tchass* traditionnel, le seul objet qui nous manquât pour nous croire dans le palais de Mahmoud-Beg ou dans le paradis de Mahomet.

Ce n'était point moi qui avais demandé la bayadère. Je n'avais donc aucun droit sur elle.

Je remerciai le nouker, et, du plus creux de mes poumons, je criai :

— Qui veut une bayadère?

— Moi, répondit la voix de Kalino.

— Alors, ouvrez votre porte et tendez vos bras.

La porte en face de la mienne s'ouvrit, et ma porte se referma.

Les bras de Kalino s'ouvrirent-ils comme s'était ou-

verte la porte? C'est probable. Quant à moi, je me retournai de nouveau vers la muraille et m'endormis pour la seconde fois, trouvant que saint Antoine avait gagné la canonisation à bon marché.

Il est vrai que, s'il faut en croire Callot, les bayadères qui le tentaient étaient beaucoup moins voilées que la mienne.

Vers une heure du matin, je fus réveillé par le chant du coq.

Rien d'extraordinaire à cela, si ce n'est que ce chant retentissait si près de mon oreille, que j'aurais pu croire que le chanteur était perché dans la niche à laquelle s'appuyait le chevet de mon lit.

Je crus que mon nouker, qui avait eu l'idée de faire entrer une bayadère dans ma chambre, n'avait pas eu celle d'en faire sortir un coq, lequel, vu la solitude du domicile, s'en était probablement rendu principal locataire, et je regardai tout autour de moi, avec l'intention de faire, de gré ou de force, déloger ce voisin incommode, qui n'avait pas les mêmes raisons de s'attacher à moi qu'à saint Pierre.

Autant que j'en pus juger à la clarté de la lune, la chambre était parfaitement vide.

S'il y avait eu dans ma chambre des armoires au lieu d'y avoir des niches, j'aurais cru que l'un ou l'autre de mes compagnons m'avait fait la charge d'enfermer un coq dans une de ces armoires; mais, cette fois, la supposition était encore plus improbable que celle de mon arrestation, elle était impossible.

En ce moment, le chant retentit de nouveau et fut répété de cent pas en cent pas sur une étendue in-

commensurable, jusqu'à ce qu'il se perdit dans l'éloignement.

Le chant était extérieur, mais aussi rapproché que possible de ma fenêtre.

Était-ce mon factionnaire qui donnait ainsi une preuve de la rigidité avec laquelle il remplissait les fonctions de gardien, et ce cri, qui semblait s'être perdu dans les profondeurs de l'infini, était-il la réponse de ses compagnons, qui, en hommes de la nature qu'ils étaient, ayant remarqué que le coq était le symbole de la vigilance, signalaient la leur par le chant du coq?

Chacune de mes suppositions sortait de plus en plus du cercle du possible. Je nageais en plein fantastique.

Il y a certains moments, certaines dispositions d'esprit où rien ne nous apparaît sous son véritable aspect. J'étais dans une disposition pareille; j'étais dans un de ces moments-là.

Cette fois, je résolus d'approfondir la question. Je sautai à bas de mon lit tout habillé, — façon de dormir qui, du moins, a l'avantage de ne pas ôter à vos mouvements leur spontanéité, — et je sortis sur mon balcon.

Mon factionnaire était appuyé contre un arbre, enveloppé dans sa bourka et son papak enfoncé jusqu'au menton, et ne paraissait aucunement disposé à imiter le chant du coq.

D'ailleurs, ce chant s'était fait entendre à la hauteur de mon chevet.

Je levai les yeux sur un arbre appuyé à la maison, et tout le mystère me fut révélé.

Mon chanteur, qui avait une magnifique voix de basse,

dormait ou plutôt veillait, perché sur cet arbre avec tout son harem.

Les poulaillers n'ont pas encore été inventés à Nouka. Chaque coq choisit un arbre dans la forêt dont l'ombre couvre les maisons, s'y perche, lui et ses poules, y passe la nuit et n'en redescend que le matin.

Peut-être ont-ils lu la fable de La Fontaine *le Renard et les Raisins*, et ils ont pris la place des raisins pour être trop verts à leur tour.

Les habitants de Nouka sont habitués à ce chant qui m'avait éveillé, comme les habitants du faubourg Saint-Denis et de la rue Saint-Martin sont habitués au bruit des voitures, et ils n'y pensent plus.

Je me recouchai, résolu à faire comme eux.

Je ne saurais dire que, grâce à ma résolution, je n'entendis plus le chant du coq, mais je l'entendis, du moins, sans qu'il me réveillât.

Au jour, j'ouvris les yeux

En un instant je fus sur pied. Quant à l'eau, il y en a dans les cascades. Mais, à partir de Moscou, c'est bien le liquide auquel les chambres à coucher sont le plus antipathiques.

L'absence d'eau et la lutte que j'ai, chaque jour, été obligé d'entamer, de poursuivre et de mener à bout pour m'en procurer, a certes été, de Moscou à Poti, quelques maisons exceptées, ma plus grande fatigue et mon plus constant désespoir.

Je reviendrai plus d'une fois là-dessus, car je ne saurais assez prémunir mes lecteurs, si jamais il leur prenait l'envie de faire un voyage pareil au mien, à l'endroit de certains besoins de notre civilisation absolument in-

connus en Russie, excepté dans les grandes villes, et même inconnus dans certaines grandes villes.

En Espagne, j'avais un dictionnaire espagnol. J'y cherchai et j'y trouvai le mot *broche*, que j'avais cherché et n'avais pas trouvé dans les cuisines. Il est vrai que, dans les cuisines, je cherchais la chose et pas le mot.

Je n'avais pas de dictionnaire russe. Mais j'invite ceux qui ont le bonheur d'en posséder un à y chercher le mot *cuvette*.

S'ils l'y trouvent, que cela ne les empêche pas, en cas de voyage, d'enrichir leur nécessaire d'une cuvette.

J'en ai trouvé une cependant chez le prince Toumaine; la cuvette et le pot étaient en argent. On les avait tirés du nécessaire où ils étaient enfermés, et on les avait mis avec grand soin sur ma table. Seulement, il n'y avait pas d'eau dans le pot. Le soir, en me couchant, j'en demandai, mais on fit semblant de ne pas me comprendre. Le lendemain au matin, j'insistai; un Kalmouk prit le pot et se décida à l'aller emplir au Volga. Dix minutes après, j'eus un plein pot d'eau que j'économisai de mon mieux, afin de ne pas donner la peine à ce brave homme de faire deux ou trois voyages de quatre ou cinq cents pas chacun.

Tenez-vous donc ceci pour dit : c'est qu'en Russie, j'excepte toujours Saint-Pétersbourg et Moscou, il n'y a guère d'eau que dans les rivières; encore certaines d'entre elles, comme la Kouma, ne jouissent-elles de ce privilége qu'à la fonte des neiges.

Ce qui ne les empêche pas de se faire porter sur les cartes comme de vraies rivières.

Et notez bien que j'en dirai presque autant du fa-

meux Volga, avec ses trois mille six cents verstes de parcours, avec ses trois, quatre, cinq verstes de largeur, avec ses soixante et douze embouchures : c'est un faux fleuve qu'il faut sonder à chaque instant, sur lequel on n'ose pas se hasarder la nuit, de peur de s'ensabler, et qui, par aucune de ses soixante et douze bouches, ne peut porter un navire de six cents tonneaux d'Astrakan à la mer Caspienne.

Il en est des fleuves russes comme de la civilisation russe : de l'étendue, pas de profondeur.

On a dit que l'empire turc n'était qu'une façade.

La Russie n'est qu'une surface.

Peut-être les Russes, confondant le sol avec les habitants, diront-ils que je suis un ingrat de parler ainsi d'un pays qui m'a si admirablement reçu. Je répondrai à ceci, que ce sont les hommes qui m'ont bien reçu et non le pays. Je suis l'obligé des Russes, mais non de la Russie.

Établissons la différence en faveur d'hommes qui sentent si bien la vérité de ce que nous disons ici, qu'ils vont faire leur éducation à l'étranger et qu'ils parlent une langue étrangère, comme si la leur était insuffisante aux besoins d'une éducation poussée jusqu'à la rhétorique, et d'une civilisation poussée jusqu'au confort et à la propreté.

Il en aurait coûté bien peu au gouvernement, qui a ordonné à toutes les stations de poste d'avoir deux canapés de bois, une table, deux tabourets et une horloge, d'ordonner en même temps qu'elles auraient un pot, une cuvette, et de l'eau dans cette cuvette.

Cinq ou six ans après, il aurait introduit les essuie-

mains : il ne faut pas demander trop de choses à la fois.

Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que je n'eus qu'un signe à faire à notre nouker — à son poste à six heures du matin comme il y était à onze du soir — pour qu'il allât me chercher de l'eau dans une aiguière de cuivre d'une forme charmante, mais contenant à peine quatre ou cinq verres.

La manière de se servir de cette aiguière est de tendre les mains; le domestique vous verse de l'eau sur les mains et on les frotte sous ce robinet improvisé.

Si vous avez un mouchoir, vous essuyez vos mains avec votre mouchoir; si vous n'en avez pas, vous les laissez sécher naturellement.

Vous me demanderez comment, avec ce système, on fait pour le visage?

Voici comment font les gens du peuple :

Ils prennent de l'eau dans leur bouche, la crachent dans leurs mains, et, avec leurs mains, se frottent le visage, renouvelant l'éjaculation toutes les fois que les mains passent devant la bouche et tant qu'il reste de l'eau dans la bouche.

Quant à s'essuyer, ils n'y songent pas, c'est l'affaire du grand air; voilà comment font les gens du peuple.

Mais comment font les gens comme il faut?

Les gens comme il faut sont des personnes pleines de pudeur, qui s'enferment et se cachent pour faire leur toilette. Je ne saurais vous dire comment ils font.

Mais les étrangers?

Les étrangers attendent qu'il pleuve. Et, quand il pleut, ils ôtent leur chapeau et lèvent le nez en l'air.

Et puis comment aborder une autre question? Mais, ma foi, tant pis! j'ai juré de tout aborder. Foin de cette vaine pudeur de mots, comme dit Montaigne, qui fait que le voyageur qui vous suit, votre voyage à la main, jette à chaque instant le volume de côté, en disant : « Que diable ai-je besoin de savoir sous quelle latitude je suis! J'avais besoin de savoir que, sous cette latitude-là, je ne trouverais ni cuvette, ni... »

Eh bien, voilà que, malgré la citation de Montaigne, je m'arrête tout court, retenu par cette *vaine pudeur de mots* qui ne l'arrête pas, lui, et qui lui permet de raconter comment, après s'être fait tisser un lacet d'or et de soie pour se pendre, après s'être fait creuser une émeraude pour y renfermer du poison, après avoir fait forger un glaive et damasquiner la lame pour se poignarder, après avoir fait paver une cour de marbre et de porphyre pour se précipiter, le tout en cas de victorieuse révolte contre lui, Élagabale, surpris, sans aucun de ses moyens de destruction, dans le water-closet de l'époque, fut forcé de s'y étrangler avec l'éponge dont — c'est Montaigne qui parle et non pas moi — dont les Romains se *torchoyaient* le derrière.

Le mot de Montaigne lâché, je crois pouvoir aborder la question.

Il n'y a pas un de mes lecteurs de France qui n'ait, au chevet de son lit, non-seulement pour y poser sa chandelle, sa bougie ou sa veilleuse au moment où il se couche, mais encore dans un autre but, un petit meuble de forme indéterminée, rond chez les uns, carré chez les autres, ayant l'air d'une table à ouvrage chez ceux-ci, d'une bibliothèque portative chez ceux-là, en noyer, en

acajou, en palissandre, en citronnier, en racine de chêne, capricieux enfin dans son essence comme dans sa forme; vous connaissez le meuble, n'est-ce pas, chers lecteurs ?

Je ne m'adresse pas à vous, belles lectrices; il est convenu que vous n'avez aucun besoin d'un pareil meuble, et que, s'il se trouve dans vos chambres à coucher, c'est comme objet de luxe.

Eh bien, ce meuble n'est qu'un étui, une armoire, un écrin quelquefois, tant l'objet qu'il renferme peut, s'il sort des vieilles manufactures de Sèvres, être ravissant de forme et riche d'ornements.

Ce meuble en contient un autre qu'il dissimule, mais qui contribue à vous donner un sommeil tranquille par la conscience qu'il est là, et qu'on n'a qu'à étendre la main et le prendre.

Hélas! ce meuble manque complétement en Russie, contenant et contenu, et, comme le water-closet manque également, sans doute depuis que Catherine Seconde a eu le malheur d'être frappée d'apoplexie dans le sien, il faut aller, à quelque heure que ce soit et par quelque froid qu'il fasse, faire à l'extérieur une étude astronomico-météorologique.

Mais, disons-le, cela n'est point la faute, il faut leur rendre cette justice, des marchands quincailliers de Moscou. Leurs boutiques ont des piles entières de récipients en cuivre d'une forme tellement douteuse, qu'achetant un samovar avec une dame de mes amies qui habite la Russie depuis quinze ans, je la priai de demander au marchand quels étaient ces vases et à quoi ils pouvaient servir.

Elle adressa la question en langue russe, et se mit à rire en rougissant quelque peu sur la réponse que lui fit le marchand.

Puis, comme elle gardait la réponse pour elle :

— Eh bien, lui demandai-je, qu'est-ce que cette espèce de cafetière ?

— Je ne saurais vous le dire, me répondit-elle ; mais je puis vous donner un conseil, c'est d'en acheter une, ou plutôt un.

— L'objet est donc du genre masculin ?

— On ne peut plus masculin, cher ami.

— Et vous ne pouvez me dire son nom ?

— Je puis vous l'écrire, à condition que vous ne le lirez que quand je ne serai plus là. C'est une condition *sine quâ non*.

— Soit, écrivez.

— Donnez-moi votre crayon et un quart de feuille de votre album.

Je déchirai un quart de feuille dans mon album et le lui présentai avec un crayon.

Elle y écrivit quelques mots et me rendit le papier plié.

Je le plaçai entre deux pages blanches de mon album.

Puis nous fîmes nos emplettes, nous courûmes de magasin en magasin, si bien que j'oubliai ce petit papier, et que, par conséquent, je n'achetai point l'objet en question.

Ce ne fut que deux mois après, à Saratof, qu'en arrivant à la page où j'avais inséré le petit papier plié, je le retrouvai et l'ouvris sans savoir ce qu'il contenait, ayant oublié complétement l'incident du magasin de quincaillerie.

Il contenait cette simple ligne :

« Ce sont des pots de chambre de voyage ; ne pas oublier d'en acheter un.

Hélas ! il était trop tard. A Saratof, on n'en vend plus.

C'est avant de s'embarquer sur le Nil ou de se risquer dans le désert que l'on fait ses provisions au Caire ou à Alexandrie.

Les Russes auront beau dire : il y a loin de leur civilisation à celle du peuple qui, il y a cent ans, ne voulant pas perdre un mot des sermons du père Bourdaloue, qui étaient fort courus et fort longs, inventait, pour aller à l'église, des objets d'une forme différente, c'est vrai, mais d'un usage pareil à celui qu'ils ont inventé pour aller de Moscou à Astrakan.

Je cite cette anecdote pour les étymologistes qui, dans cinq cents ans, mille ans, deux mille ans, chercheront l'étymologie des noms *bourdaloue* et *rambuteau*, appliqués, l'un à un vase, l'autre à une guérite.

Le premier leur sera un guide pour arriver au second.

Nous voilà bien loin de Nouka. Revenons-y ; ce serait fâcheux de le quitter sans que je vous en dise ce que j'ai à vous en dire.

XXXI

LE PRINCE TARKANOF

Le nouker attendait pour nous dire que le prince Tarkanof en était aux regrets de ne pas avoir été réveillé la veille et de nous avoir laissés passer la nuit dans la maison de la couronne. Il voulait qu'à partir de ce moment nos effets fussent portés chez lui et que nous n'eussions pas d'autre maison que la sienne. Il nous attendait pour prendre le thé.

J'ai déjà dit que la maison du prince était en face de la maison de la couronne. Le déménagement n'était donc ni long ni difficile à opérer.

Nous commençâmes, au reste, par déménager nos personnes, laissant aux noukers et aux domestiques le soin du transbordement de nos effets.

L'entrée de la maison du prince était des plus pittoresques : la grande porte placée de biais pour donner plus de facilité à la défense, une petite porte ouverte dans la grande et taillée de façon qu'un seul homme pût passer à la fois par l'étroite ouverture, indiquaient les précautions prises contre un assaut.

Cette grande porte donnait sur une cour immense plantée de platanes gigantesques ; au pied de chacun de ces arbres piaffaient deux ou trois chevaux tout harnachés pour le combat. Une vingtaine d'essaouls allaient et venaient au milieu des chevaux ; ils avaient la bourka

sur l'épaule, le papak pointu sur l'oreille, la schaska et le kandjar au côté gauche, le pistolet au côté droit.

Le chef de ces essaouls, homme de quarante ans, petit de taille, mais vigoureusement bâti, causait avec un enfant de dix à douze ans, vêtu du costume tcherkesse et armé d'un poignard.

L'enfant était d'une charmante figure; on y reconnaissait le type géorgien dans toute sa pureté ; les cheveux noirs et plantés proche des sourcils, comme ceux de l'Antinoüs, les sourcils et les cils noirs, des yeux de velours, un nez droit, des lèvres rouges et sensuelles, des dents magnifiques.

En m'apercevant, il vint droit à moi.

— N'est-ce pas, me dit-il en excellent français, que vous êtes M. Alexandre Dumas ?

— Oui, répondis-je. Et vous, n'est-ce pas que vous êtes le prince Ivan Tarkanof ?

Je l'avais reconnu au portrait que m'en avait fait Bagration.

Il se retourna vers le chef d'essaouls, et lui parla vivement en géorgien.

— Puis-je vous demander ce que vous dites à cet officier, prince ?

— Certainement : je lui dis que je vous avais bien reconnu au portrait que l'on m'avait fait de vous. Ce matin, quand on nous a annoncé qu'il y avait des voyageurs à la maison de la couronne, j'ai dit à mon père : « Bien sûr, c'est M. Alexandre Dumas. » Nous étions prévenus de votre arrivée; seulement, comme vous tardiez beaucoup, nous craignions que vous n'eussiez pris la route d'Élisabethpol.

Puis, se tournant vers la maison :

— Papa, papa, cria-t-il à un homme de cinquante ans, vigoureusement bâti et portant le petit uniforme de colonel russe, papa, c'est M. Alexandre Dumas!

L'officier fit un signe de tête et prit le chemin de l'escalier du balcon qui débouchait dans la cour.

— Voulez-vous me permettre d'embrasser un jeune hôte qui me reçoit si cordialement? demandai-je à l'enfant.

— Je crois bien! me dit-il.

Et il me sauta au cou.

— Je n'ai encore rien lu de vous, me dit-il, parce que je suis un paresseux; mais, maintenant que je vous connais, je vais lire tout ce que vous avez fait.

Pendant ce temps, son père était sorti de la maison dans la cour et s'approchait de nous.

Ivan alla au-devant de lui en sautant, et frappant ses mains l'une dans l'autre en signe de joie.

— Eh bien, quand je te le disais, papa, que c'était M. Alexandre Dumas! C'est lui; il va passer huit jours avec nous.

L'enfant me traduisit ces derniers mots. Je souris.

— Nous partons ce soir, mon prince, lui dis-je, ou demain matin au plus tard.

— Ah! ce soir, si c'est possible, dit Moynet.

— D'abord, nous ne vous laisserons pas partir ce soir, parce que nous n'avons pas envie que vous soyez égorgés par les Lesghiens. Quant à demain, c'est ce que nous verrons.

Je saluai le père du jeune homme. Il m'adressa ses compliments en russe.

— Mon père ne parle pas français, me dit l'enfant,

mais je vous servirai d'interprète. Mon père vous dit que vous êtes le bienvenu sous notre toit, et je réponds pour vous que vous acceptez l'hospitalité qu'il vous offre. Démétrius dit que vous avez de très-beaux fusils. J'aime beaucoup les fusils. Vous me montrerez les vôtres, n'est-ce pas?

— Avec le plus grand plaisir, mon prince.

— Allons, montons; le thé vous attend.

Il dit en géorgien deux mots à son père, qui nous indiqua le chemin en s'efforçant de nous faire passer devant lui.

Nous arrivâmes à l'escalier. A droite et à gauche de l'escalier s'étendait une galerie ouverte.

— Voici la chambre de ces messieurs, dit l'enfant; la vôtre est là-haut. On mettra vos bagages dans une troisième, afin qu'ils ne vous gênent pas. Passez donc; mon père ne passera jamais devant vous.

Je passai, montai l'escalier et me trouvai sur le balcon. L'enfant courut devant nous pour nous ouvrir la porte d'un salon.

— Maintenant, dit-il en nous saluant, vous êtes chez vous.

Et tout cela était dit avec la tournure que j'essaye de conserver aux phrases et avec un gallicisme incroyable dans un enfant né à quinze cents lieues de Paris, en Perse, dans un coin du Chirvan, et qui n'avait jamais quitté son pays natal.

J'étais émerveillé, et, en effet, c'était miraculeux.

Nous nous assîmes à une table où bouillait un samovar.

Tout en prenant notre verre de thé, — je crois avoir

déjà dit qu'en Russie, et, par conséquent, dans tous les pays qui dépendent de la Russie, le thé se prend dans des verres; les femmes seules ont droit à des tasses, — tout en prenant notre verre de thé, j'adressai quelques remercîments et quelques questions de politesse au prince. L'enfant traduisait mes paroles au fur et à mesute qu'elles sortaient de ma bouche, avec une facilité admirable et comme s'il eût fait le métier d'interprète toute sa vie.

Tout à coup, le souvenir de mon factionnaire me revint à l'esprit.

— A propos, dis-je au prince Ivan, est-ce de peur que nous ne nous sauvions que l'on a mis cette nuit une sentinelle à notre porte?

— Non, dit en riant le jeune homme, — je n'ose plus l'appeler un enfant; — non, c'était pour votre sûreté.

— Comment! pour notre sûreté? Notre sûreté était-elle menacée?

— Oui et non. On nous a prévenus que les Lesghiens devaient faire une entreprise sur la fabrique de soie de Nouka, et l'on a ajouté...

— Qui cela? demandai-je en interrompant le jeune prince.

— Nos espions. Nous avons des espions chez eux, comme ils en ont chez nous.

— Et qu'a-t-on ajouté? demandai-je.

— Qu'ils ne seraient pas fâchés de m'enlever. Mon père leur a fait beaucoup de mal : il leur a coupé de sa main une trentaîne de têtes. A la vingt-deuxième, l'empereur Nicolas lui a envoyé une bague. — Papa, montre donc ta bague à M. Dumas.

Ces derniers mots furent dits en géorgien. Le colonel se leva en souriant et sortit. Il semblait heureux, lui, le vieux lion, d'obéir à cette jeune voix et à cette bouche fraîche.

— Comment ! ils veulent vous enlever, ces brigands-là, mon cher prince ?

— Il paraît que oui, répondit l'enfant.

— Et couper cette jolie tête-là en façon de représailles ?

Je pris l'enfant par le cou et l'embrassai de tout cœur, frissonnant à l'idée que je venais d'émettre.

— Oh ! me couper la tête ! ils ne seraient pas si bêtes. Ils aimeraient mieux une bonne rançon, et ils savent que, s'ils me prenaient, mon père m'aime tant, qu'il vendrait, pour me racheter, jusqu'au dernier bouton de son uniforme. D'ailleurs, les Lesghiens ne coupent pas les têtes : ce sont les Tchetchens.

— Et que coupent-ils donc ? Car, enfin, il est impossible qu'ils ne coupent pas quelque chose.

— Ils coupent la main droite.

— Ah ! très-bien. Et qu'en font-ils, des mains qu'ils coupent.

— Ils les clouent à leurs portes. Celui qui en a le plus est le plus considéré dans son aoul.

— Et il est nommé maire ?

— Qu'appelez-vous maire ?

— Bailli.

— Oui, justement.

Le colonel rentra, tenant sa bague.

C'était une réunion de quatre très-beaux diamants, avec le chiffre de l'empereur au milieu.

— Quand j'aurai coupé trois têtes, dit le jeune prince

du même ton dont il aurait dit : « Quand j'aurai cueilli trois noisettes, » mon père a promis de me la donner.

— Attendez que vous en ayez coupé vingt-deux, mon cher prince, et écrivez alors à l'empereur Alexandre : il vous enverra une bague pareille à celle que l'empereur Nicolas a envoyée à votre père, et cela fera qu'il y en aura deux dans la famille.

— Oh ! qui sait, dit l'enfant avec la même insouciance qu'il avait dit les autres paroles, qui sait si j'aurai les mêmes occasions ? Ça devient de jour en jour moins rude, et beaucoup de villages font leur soumission. Je m'en tiendrai donc à mes trois têtes. Je suis bien sûr de tuer trois Lesghiens dans ma vie. Qui est-ce qui n'a pas tué trois Lesghiens ?

— Moi, par exemple, mon prince.

— Oh ! vous n'êtes pas du pays, cela ne vous regarde pas. Tenez, celui avec qui je causais quand vous êtes entré dans la cour, il en est à son onzième, et il compte bien, si les espions ne nous ont pas menti, compléter sa douzaine d'ici à trois ou quatre jours. Il a la croix de Saint-Georges, comme mon père. Moi aussi, j'aurai un jour la croix de Saint-Georges !

Et les yeux de l'enfant jetèrent une flamme.

A l'âge de ce petit prince, menacé à chaque instant d'être enlevé par des bandits, et qui parlait de couper des têtes comme de la chose la plus naturelle du monde, nos enfants à nous jouent avec des polichinelles et se sauvent entre les jambes de leur mère quand on leur annonce Croquemitaine.

Il est vrai qu'à ces enfants-là on attache un kandjar au côté à l'âge où l'on coupe aux nôtres les morceaux

sur leur assiette pour ne pas les laisser toucher à un couteau.

J'ai vu le fils du prince Mellikof avec un papak blanc plus gros que lui, un costume tcherkesse irréprochable, des cartouches avec leur poudre et leurs balles sur la poitrine, et au côté un kandjar qui coupait comme un rasoir.

Il n'avait pas encore deux ans, et il tirait son kandjar pour montrer la lame, qui portait le cachet du fameux Mourtazale, dont il disait fièrement le nom.

Une mère française se serait évanouie en voyant une pareille arme aux mains d'un marmot qui disait à peine papa et maman.

La princesse Mellikof souriait et lui disait la première :

— Montre ton poignard, Yorghi.

Aussi, vous le voyez, à dix ans, ces enfants-là sont des hommes.

Je revins sur les Lesghiens. Ce détail des mains coupées était nouveau pour moi.

Le prince me dit qu'il y avait, à Nouka, une douzaine de personnes à qui manquait la main droite, comme aux trois kalenders borgnes des *Mille et une Nuits* manquait l'œil droit.

Pour un Lesghien, la main gauche ne compte pas, à moins qu'il n'ait la mauvaise chance de rencontrer un ennemi manchot de la main droite.

Les Lesghiens firent une descente à Childa, et attaquèrent la maison du chef du district Dodaëf. Celui-ci avait pour secrétaire un Arménien nommé Soukiazof-Effrem. Au milieu du combat, et espérant se sauver

par cette ruse, il tomba comme s'il était mort. Un Lesghien, au milieu de l'obscurité, se heurta à son corps, et le reconnaissant pour ennemi, lui coupa la main gauche. L'Arménien eut, je ne dirai pas le courage, mais la force de ne pas pousser un cri. Par malheur, une fois dehors, le Lesghien s'aperçut de son erreur : la main qu'il venait de couper était plutôt une honte qu'un triomphe.

Il rentra et coupa l'autre main du malheureux secrétaire.

Soukiazof-Effrem survécut à cette double amputation. Il est aujourd'hui maître de police à Telavi.

Comme le jeune prince achevait de me raconter cette histoire, un grand homme, maigre et pâle, entra. Le prince Tarkanof l'accueillit avec affabilité, comme on accueille un familier de la maison.

Je fis de la tête un signe interrogateur à Ivan, qui comprit parfaitement ma demande.

— C'est Mirza-Ali, me dit-il, un Tatar interprète de mon père. Vous aimez les histoires, n'est-ce pas ?

— Surtout quand c'est vous qui les racontez, cher prince.

— Eh bien, demandez-lui pourquoi il tremble.

En effet, j'avais remarqué, lorsque Mirza-Ali avait donné la main au prince, que cette main tremblait visiblement.

— Parle-t-il français ? demandai-je à Ivan.

— Non.

— Comment voulez-vous donc que je lui fasse cette question ?

— Alors, je vais la lui faire pour vous.

— Et la réponse ?

— Je vous la traduirai.

— A cette condition-là, j'accepte.

— Bon ! prenez votre crayon et votre album.

— C'est donc tout un roman ?

— Non pas, c'est une histoire. — N'est-ce pas, Mirza-Ali?

Le Tatar se retourna, et, regardant l'enfant avec un sourire triste, il lui adressa à son tour quelques paroles qui avaient évidemment pour but de lui demander le sens de celles qu'il venait de prononcer dans une langue étrangère.

L'enfant lui expliqua mon désir ou plutôt le désir qu'il m'avait suggéré, de savoir pourquoi Mirza-Ali tremblait.

Le Tatar obéit sans question, sans périphrase, sans préambule.

Voici pourquoi Mirza-Ali tremblait.

Le général Rosen bloquait Guimry, la patrie de Schamyl; — nous avons raconté le blocus et le siége de cette ville au commencement de notre récit. — Le baron Rosen avait trente-six mille hommes; Kasi-Moullah en avait quatre cents. Le blocus dura trois semaines; l'assaut, douze heures. Kasi-Moullah et ses quatre cents hommes furent tués. Schamyl seul se sauva miraculeusement. Nous avons dit que de là date son influence sur les montagnards.

Mais on n'en était pas encore à la prise de Guimry; on n'en était qu'au blocus. Kasi-Moullah, qui était d'un caractère jovial, fit demander au général Rosen s'il lui permettrait de passer pour aller faire à la Mecque un pèlerinage qu'il avait voué.

Le général Rosen répondit qu'il ne pouvait prendre

sur lui de donner aucune autorisation de ce genre, mais qu'il pouvait en référer au prince Paskevitch, lieutenant de l'empereur au Caucase.

Le lendemain, nouveau message de Kasi-Moullah.

Il demandait, cette fois, si, dans le cas où il obtiendrait la permission de faire ce pèlerinage, il pourrait le faire avec une escorte.

Le surlendemain, troisième message.

Cette fois, il demandait, si, dans le cas où cette escorte s'élèverait à cinquante mille hommes, elle serait nourrie et logée aux frais du gouvernement russe.

Le général Rosen, sans trop comprendre le but ni la finesse de la plaisanterie, commença de s'apercevoir que Kasi-Moullah plaisantait. Il lui envoya alors son interprète Mirza-Ali pour savoir définitivement de lui ce qu'il désirait.

Mirza-Ali est musulman de la secte sunnite.

Mirza-Ali fut introduit devant Kasi-Moullah et lui exposa la demande du général Rosen.

Sans lui répondre, Kasi-Moullah fit venir deux exécuteurs, les fit placer, une hache à la main, l'une à droite, l'autre à gauche de Mirza-Ali, ouvrit le Koran et lui fit lire le chapitre de la loi où il est dit que tout musulman qui portera les armes contre un musulman sera puni de mort.

C'était tellement le cas de Mirza-Ali, servant le général chrétien Rosen contre le prophète Kasi-Moullah, qu'il n'y avait point à s'y tromper.

Aussi commença-t-il de trembler et de défendre sa tête par les meilleures raisons qu'il put trouver.

Il était, disait-il, un pauvre Tatar qui n'était pas

maître de servir qui il voulait, mais qui devait servir celui entre les mains duquel le sort l'avait placé.

Il était tombé aux mains des Russes, et, de force, il servait les Russes.

Kasi-Moullah ne répondait rien; mais, sans doute, toutes ces raisons lui paraissaient médiocres, car il fronçait de plus en plus le sourcil, et plus il fronçait le sourcil, plus le tremblement de Mirza-Ali augmentait.

Mirza-Ali redoubla d'éloquence.

Son plaidoyer dura un quart d'heure.

Au bout d'un quart d'heure, Kasi-Moullah trouva la punition suffisante et annonça au pauvre interprète que, pour cette fois, il lui pardonnait, mais qu'il eût garde de jamais se présenter devant lui.

Mirza-Ali en fut quitte pour la peur; seulement, la peur avait été telle, que le tremblement dont il avait été pris à ce terrible froncement de sourcil du Jupiter caucasien lui est resté jusqu'aujourd'hui et lui restera probablement jusqu'à sa mort.

Aussi est-ce un bonheur pour Ivan de lui faire raconter son histoire, et n'avait-il pas laissé échapper une aussi bonne occasion que celle qui se présentait de renouveler les transes et de redoubler le tremblement du pauvre Mirza-Ali.

Le thé était pris; il y avait deux histoires racontées. Je devais une récompense à mon excellent interprète : je lui offris non-seulement de lui faire voir mes fusils, mais encore de les lui faire essayer dans la cour.

Alors, il redevint enfant, bondit de joie, frappa des mains, et descendit le premier, et tout courant, l'escalier.

Des six fusils que j'avais emportés, il m'en restait quatre, les deux autres étant partis en cadeaux ou en échange.

Deux étaient de simples fusils à deux coups : l'un de Zaoué, de Marseille, et l'autre de Perrin-Lepage.

Les deux autres étaient d'excellentes armes de Devisme.

L'un de ces derniers, dont je me sers depuis plus de vingt ans, est un des premiers fusils du système Lefaucheux que Devisme ait faits.

L'autre est une carabine pareille à celle qui fut donnée à Gérard, le tueur de lions, par *le Journal des Chasseurs*.

La portée de la carabine est prodigieuse ; sa justesse, admirable.

Mais carabines et fusils à deux coups ordinaires, mon jeune prince connaissait tout cela. Ce qu'il ne connaissait pas et ce qui poussa son étonnement jusqu'à l'admiration, c'est le fusil qui se chargeait par la culasse.

Avec une admirable intelligence, il comprit à l'instant même le mécanisme de la bascule et la fabrication de la cartouche.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est qu'il écoutait la démonstration, appuyé à un grand cerf privé qui semblait, de son côté, y prendre intérêt, tandis qu'un énorme bélier noir, couché à quatre pas de là, moins curieux que le cerf, paraissait ne prêter qu'une attention secondaire à notre conversation, se contentant de lever de temps en temps la tête et de nous regarder dédaigneusement.

De peur qu'il n'arrivât quelque accident au jeune prince,

je voulus faire avant lui l'expérience du fusil à bascule.

Je fis dresser une planche, ou plutôt une poutre, à l'extrémité de la cour opposée à celle où nous étions. J'introduisis les deux cartouches à balle dans les deux canons, je refermai la bascule, et, tout en me promettant de regarder du coin de l'œil le bond qu'allaient faire le cerf et le mouton noir, je lâchai mes deux coups.

A mon grand étonnement, ni le cerf ni le bélier ne bougèrent. Tous deux étaient dès longtemps habitués aux coups de fusil, et, en prenant un peu de peine à compléter leur éducation guerrière, ils eussent, comme ces lièvres que l'on montre aux foires, battu le tambour et tiré de coups de pistolet.

Pendant que j'admirais le courage des deux animaux, Ivan poussait des cris de joie; il avait couru à la poutre : une des balles l'avait écornée, l'autre avait porté au beau milieu.

— Oh! à mon tour, à mon tour! cria-t-il.

C'était trop juste.

Cette fois, je lui donnai les cartouches et le laissai charger le fusil lui-même.

Il y arriva non-seulement sans erreur, mais sans hésitation. Il lui suffisait de m'avoir vu faire une fois pour m'imiter en tout point.

Mais, le fusil chargé, il chercha un point d'appui. Je cherchai à le dissuader de tirer de cette façon : il n'y voulut pas consentir. Les Orientaux tirent bien, mais presque toujours, ils ne tirent bien qu'à cette condition.

Il trouva un tonneau, — on trouvait de tout dans cette cour, — et s'appuya dessus.

Malgré cet appui, les deux coups passèrent l'un à gauche, l'autre à droite de la planche, l'effleurant presque, mais ne la touchant pas.

Il rougit de dépit.

— Puis-je tirer encore? me demanda-t-il.

— Je crois bien! tant que vous voudrez : cartouches et fusil sont à votre disposition. Seulement, laissez-moi vous mettre un point de mire à la cible; vous ne l'avez manquée que parce que rien ne fixait votre œil.

— Bon! vous dites cela pour me consoler.

— Non, je dis cela parce que c'est la vérité.

— Comment l'avez-vous touchée, vous, alors, sans point d'appui?

— Parce que je m'en suis fait un.

— Lequel?

— Un clou que vous voyez à peine, mais que je vois, moi.

— Je le vois aussi.

— Eh bien, à ce clou, je vais attacher un morceau de papier, et, cette fois, je vous réponds que vous mettrez une balle au moins dans la planche.

Il secoua la tête en tireur qu'une première expérience manquée a rendu défiant.

Pendant le temps qu'il tirait du canon les vieilles cartouches et en mettait de nouvelles, j'allai placer contre la poutre un morceau de papier rond de la dimension de la paume de la main.

Puis je m'écartai d'une dizaine de pas en lui disant :

— Tirez!

Il s'agenouilla de nouveau, s'appuya une seconde fois à son tonneau, visa longtemps et fit feu.

La balle porta en pleine poutre, en droite ligne, à six pouces au-dessous du papier.

— Bravo! lui criai-je; mais vous avez donné, en tirant, une légère secousse à la détente, cela a fait baisser le coup.

— C'est vrai, dit-il; j'y ferai attention cette fois-ci.

Il lâcha son second coup. La balle porta franchement dans le papier.

— Eh bien, quand je vous le disais! m'écriai-je.

— Est-ce que l'ai touché? demanda-t-il tout tremblant d'espoir.

— En plein! Venez voir.

Il jeta le fusil et accourut.

Je n'oublierai jamais cette belle figure, enfantine jusque-là, prenant tout à coup l'expression de la virilité sous le rayonnement de l'orgueil.

Il se retourna vers le prince, qui, du balcon, avait suivi cette scène jusque dans ses moindres détails.

— Eh bien, père, lui cria-t-il, tu peux me laisser aller en expédition avec toi, maintenant que je sais tirer un coup de fusil.

— Et, d'ici à trois ou quatre mois, mon cher prince, lui dis-je, vous recevrez de Paris, pour le jour où vous ferez vos premières armes, un fusil pareil au mien.

L'enfant me tendit la main.

— C'est vrai, ce que vous me dites là?

Je vous en donne ma parole.

— Je vous aimais déjà avant de vous connaître, me dit-il, mais je vous aime encore bien davantage, depuis que je vous connais.

Et il me sauta au cou.

Pauvre cher enfant ! certainement que tu l'auras, ton fusil, et puisse-t-il te porter bonheur !

XXXII

NOUKA — LES RUES — LES LESGHIENS LE BAZAR — LES ORFÉVRES — LES SELLIERS LE PALAIS DES KHANS

Après le déjeuner, je demandai au jeune prince s'il voulait bien me faire voir la ville, et surtout me conduire au bazar.

Il demanda d'un regard la permission à son père, qui la lui accorda d'un signe de tête.

Il y avait une admirable sympathie entre ces deux nobles créatures. Elles tenaient, on sentait cela, l'une à l'autre par le cœur.

Seulement, le père donna un ordre à Nicolas, — Nicolas était l'essaoul particulier du jeune prince, — et quatre noukers, Nicolas non compris, resserrèrent leur ceinture, rajustèrent leur kandjar, enfoncèrent leur papak et s'apprêtèrent à nous accompagner.

Le petit prince, outre son kandjar, prit un pistolet, regarda s'il était bien amorcé, et le passa à sa ceinture.

Les douze ou quinze essaouls (1), toujours sous la conduite de leur chef Badridze, échangèrent quelques

(1) Je devrais dire *essouli;* mais je francise les noms, pour éviter la confusion.

paroles entre eux, et Badridze dit au prince Tarkanof que son fils pouvait sortir sans danger.

Depuis deux nuits, il veillait avec ses hommes dans les bois qui environnent Nouka, et il n'avait rien vu.

D'ailleurs, il n'était pas probable que ce serait en plein jour que les Lesghiens tenteraient une entreprise quelconque sur une ville de douze à quatorze mille âmes.

Nous sortîmes. Nicolas marchait le premier, à dix pas de nous; nous venions ensuite, le prince, Moynet, Kalino et moi; enfin, la marche était fermée par les quatre noukers.

Nous étions dans toutes les conditions d'une armée qui ne saurait être surprise, ayant son avant-garde et son arrière-garde.

La sécurité que nous inspirait cette disposition stratégique nous permit d'examiner la ville tout à notre aise.

Cette ville était un charmant village de deux ou trois heures de tour.

Hormis, au centre de la ville, dans les rues marchandes, chaque maison avait son enclos, ses arbres magnifiques, sa source.

Beaucoup de ces sources s'élançaient en bouillonnant hors des haies et traversaient le chemin.

Le prince habitait, relativement au reste de la ville, une maison de campagne. De là venaient les grandes précautions qu'il était obligé de prendre.

Nous fîmes à peu près une verste avant d'arriver à la rue principale. Cette rue principale servait de lit à une petite rivière qui couvrait de deux pouces d'eau un sol de gravier.

On marchait dans cette rue de trois façons :

En gagnant une espèce de trottoir pratiqué de chaque côté, mais semblant n'être à l'usage que des chèvres et des acrobates;

En sautillant de pierre en pierre, comme font les hochequeues;

Ou en marchant bravement au milieu de l'eau.

C'était ce dernier parti que prenait le commun des martyrs.

Les délicats avaient le choix entre les deux autres.

Ce passage traversé, le ruisseau s'encaissait entre deux rives assez élevées. La rive gauche était bordée de maisons dont quelques-unes trempaient leur pied dans l'eau ; la rive droite formait un boulevard élevé, garni de boutiques. Les deux rives étaient couvertes d'arbres qui, en se joignant, formaient berceau au-dessus de l'eau bouillonnante. D'une rive à l'autre, on passait sur des ponts composés de planches juxtaposées, ou de troncs d'arbres abattus dont le pied portait sur un bord et la tête sur l'autre : on n'avait abattu que les branches gênant la circulation, et les autres branches, grâce à un reste de racines persistant à vivre et à s'enfoncer dans la terre, continuaient à se couvrir de feuilles, tout horizontal qu'était le tronc qui les alimentait.

Au fond, des montagnes escarpées, abruptes, pittoresques, faisaient un de ces lointains assortis au paysage, comme la nature seule en ose inventer.

Je n'ai jamais rien vu de plus charmant que cette vue, qui, dans des proportions plus grandioses, rappelait un peu celle de Kislar.

Enfin, on arrivait au vrai bazar en tournant brusque-

ment à gauche par une pente, ou plutôt par un escalier brut que jamais voiture n'avait franchi.

Là se tenait une foule compacte de passants, de curieux, d'acheteurs et de vendeurs.

Outre les marchands en boutique bordant les deux côtés de la rue dans ces échoppes si misérables et cependant si pittoresques de l'Orient, il y avait, si l'on peut se servir de cette expression, les marchands marrons faisant leur commerce en parcourant les groupes, chacun vendant une chose, jamais deux : les uns des sabres, des poignards ou des pistolets et des fusils de Kouba; les autres, des tapis de Schoumaka; les autres, des soies écrues et encore en écheveau, venant de la montagne. Au milieu de tous ces marchands fantaisistes circulaient les Lesghiens avec de grandes carcines pleines de pièces de drap fabriquées par leurs femmes. Ces draps, de couleur blanche, chamois ou jaunâtre, sont les plus estimés du Caucase, inusables qu'ils sont, et résistant aux épines, qu'ils arrachent de leur tige plutôt que de se laisser entamer. Chaque pièce de ce drap, dans laquelle il y a de quoi faire une tcherkesse et un pantalon pour un homme d'une taille ordinaire, se vend de six à douze roubles, c'est-à-dire de vingt-huit à quarante-huit francs, selon sa qualité. Les uns comme les autres sont imperméables, et, malgré leur souplesse, ils semblent plutôt un tricot qu'un tissu. L'eau glisse dessus sans les traverser jamais.

J'achetai deux pièces de ces draps. Peut-être nos négociants de Louviers et d'Elbeuf auraient-ils quelque chose à gagner en les étudiant.

En opposition à ces marchands vagabonds, qui solli-

citent humblement la pratique, les marchands en échoppe, quelque chose qu'ils vendent, se tiennent gravement assis et attendent le client sans faire les moindres frais pour l'attirer ou le retenir. Aucun de ces dédaigneux commerçants ne semble avoir envie de vendre. « Voilà ma marchandise : prenez-la, payez-la et emportez-la si elle vous convient; sinon, passez. Je puis parfaitement vivre sans vous, et, si j'ouvre boutique sur rue, c'est pour avoir un cadre avec de l'air et du soleil, et fumer tranquillement ma pipe, en regardant circuler les passants. »

Ils ne disent pas précisément cela; mais c'est écrit mot pour mot sur leur visage.

Là, on fait de tout; là, on vend de tout. Les trois bazars les plus beaux que j'aie vus, et je n'excepte pas celui de Tiflis, que je leur trouve inférieur de beaucoup, sont ceux de Derbend, de Bakou et de Nouka.

Quand je dis : là, on fait de tout; là, on vend de tout, entendons-nous bien : on fait de tout et l'on vend de tout dans la mesure des besoins d'une ville persane, russe d'hier et qui ne sera jamais européenne.

Là, on fait et l'on vend des tapis, des armes, des selles, des cartouches, des coussins, des couvertures de table, des papaks, des tcherkesses, des chaussures de toutes les façons, depuis la sandale montagnarde jusqu'à la botte à la poulaine de la Géorgie. Là, on fait et l'on vend des bagues, des bracelets, des colliers à un, deux et trois rangs de pièces de monnaie tatare, des coiffures qu'envieraient nos bohémiennes de théâtre, et avec lesquelles on ferait faire des bassesses à la belle Nyssa elle-même; des épingles, des corsages d'où pendent des fruits d'or

ou d'argent, emblèmes des fruits plus précieux encore qu'ils sont destinés à renfermer.

Et tout cela reluit, miroite, grouille, se querelle, se bat, tire les couteaux, frappe du fouet, crie, menace, injurie, s'envoie des salamalecs, se salue en croisant les mains sur la poitrine, s'embrasse, et vit entre la dispute et la mort, entre le bout du canon d'un pistolet et la pointe d'un kandjar.

Nous entendîmes des cris, nous regardâmes : trois ou quatre Lesghiens soumis, de ceux qui viennent vendre leurs draps, avaient arrêté un cavalier par la bride. Que voulaient-ils de lui? Je n'en sais rien. Que leur avait-il fait? Je l'ignore. Lui menaçait, eux criaient. Il prit son fouet et frappa à la tête un homme qui tomba; en même temps, son cheval s'abattit et il disparut dans le tourbillon. Mais, en ce moment, un nouker qui le suivait arriva et se mêla de la partie : à chaque coup de poing qu'il donnait, un homme tombait; le cavalier alors se releva, reparut à cheval, frappa à droite et à gauche de son terrible fouet comme d'un fléau; la foule s'ouvrit devant lui, son nouker sauta en croupe, et tous deux s'éloignèrent au galop, laissant derrière eux, sur le carreau, deux ou trois Lesghiens sanglants et à moitié assommés.

— Qu'est-ce que cet homme, et que lui voulaient donc ces Lesghiens? demandai-je au jeune prince.

— Je n'en sais rien, me répondit-il.

— Et vous ne désirez pas le savoir?

— Pour quoi faire? Pareille chose arrive à chaque instant. Les Lesghiens l'ont insulté, il les a battus. C'est à lui maintenant de se bien tenir. Une fois loin

de la ville, gare au poignard et aux coups de fusil

— Et, dans la ville, ils ne se servent pas de leurs armes ?

— Oh ! non, ils savent bien que celui qui, à Nouka, donnerait un coup de couteau ou tirerait un coup de pistolet, mon père le ferait fusiller.

— Mais si un homme en assomme un autre d'un coup de fouet ?

— Oh ! le fouet, c'est autre chose. Le fouet n'est pas une arme défendue. Tant mieux pour celui à qui la nature a donné de bons bras : il s'en sert, il n'y a rien à dire... Tenez, voilà de jolies selles; je vous conseille, si vous êtes pour en acheter, d'en acheter ici : vous les trouverez à meilleur marché que partout ailleurs.

J'achetai deux selles brodées pour vingt-quatre roubles. On ne les aurait pas en France pour deux cents francs, ou plutôt on ne les aurait en France à aucun prix.

Nous fûmes rejoints en ce moment par un bel officier portant le costume tcherkesse. Il présenta ses compliments au jeune prince.

Le prince se retourna de mon côté et me le présenta à son tour.

— Mohammed-Khan, me dit-il.

Ce n'était pas me dire grand'chose. Je saluai. Le jeune officier avait la croix de Saint-Georges et de magnifiques armes.

La croix de Saint-Georges est toujours une grande recommandation personnelle pour celui qui la porte. Elle ne se donne qu'à la suite d'une action d'éclat et dans un conseil de chevaliers.

— Vous me direz ce que c'est que Mohammed-Khan, n'est-ce pas, mon prince? dis-je à Ivan.

— Oui, tout à l'heure.

Il adressa quelques mots à Mohammed-Khan; je compris qu'il lui parlait de mes armes; puis il revint à moi, et Mohammed-Khan marcha derrière lui.

— Il a été question de mes fusils, n'est-ce pas, mon prince?

— Oui; il connaît de nom l'armurier qui les a faits. Il a la réputation de notre kérim. Vous permettrez qu'il les voie, n'est-ce pas?

— Avec grand plaisir.

— Maintenant, voici ce que c'est que Mohammed-Khan : d'abord, c'est le petit-fils du dernier khan de Nouka. Si la ville et les provinces n'étaient pas aux Russes, elles seraient à lui. On lui a fait une pension, et on lui a donné, ou plutôt il a gagné le grade de major. C'est le neveu du fameux Daniel-Beg.

— Comment! du naïb bien-aimé de Schamyl, le beau-père de Hadji-Mohammed?

— Justement.

— Comment l'oncle sert-il Schamyl, et le neveu les Russes?

— Il y a eu un malentendu dans tout cela : Daniel-Beg a été au service russe comme khan d'Elissou; le général Schwartz, commandant à cette époque la ligne lesghienne, le traita, à ce qu'il paraît, un peu légèrement. Daniel-Beg se plaignit tout haut, menaça peut-être. — Vous comprenez, on ne sait jamais à quoi s'en tenir positivement sur toutes ces choses-là. — Daniel-Beg avait un secrétaire arménien; le secrétaire armé-

nien écrivit au général Schwartz que son maître voulait passer à Schamyl. La lettre, au lieu d'être portée à son adresse, fut remise à Daniel-Beg : il tua son secrétaire d'un coup de poignard, monta à cheval et passa effectivement à Schamyl. C'était en 1845. S'il faut l'en croire, il avait été poussé à bout; il avait été à Tiflis et avait demandé un congé pour aller à Saint-Pétersbourg, voulant parler à l'empereur lui-même. Mais on lui avait refusé le congé qu'il demandait, et on lui avait donné une escorte, non pas pour lui faire honneur, mais pour le surveiller. En 1852, il essaya de se rallier et vint à Garnei-Magalli. Là, par l'entremise du baron Wrangel, il fit demander au prince Voronzof à rentrer au service russe. Il y mettait pour seule condition de rester à Magalli. Il eût été trop près de Schamyl et eût pu entretenir des relations avec lui. On lui offrit de lui rendre son grade, mais à la condition qu'il habiterait Tiflis ou le Karabak. Il refusa et retourna près de Schamyl. Depuis ce temps, il est à la tête de toutes ses expéditions et nous fait le plus grand mal.

— Est-il arrivé que l'oncle et le neveu se soient rencontrés dans un combat?

— Cela est arrivé deux fois.

— Et, dans ce cas-là, que font-ils?

— Ils se saluent, et vont chacun de son côté.

Je regardai avec un nouvel intérêt ce beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui me rappelait l'Ammalat-Beg de Marlinsky, moins son crime, bien entendu (1).

(1) V. *Sultanetta*, 1 vol. in-18.

Il était né au palais que nous allions visiter et qui n'est au pouvoir des Russes que depuis 1827. Je proposai au jeune prince, de peur de réveiller dans Mohammed-Khan de tristes souvenirs, de remettre ma visite à un autre moment. Il fit part à celui-ci de ma crainte; mais Mohammed-Khan s'inclina en disant :

— J'y suis déjà rentré lors du passage des grands-ducs.

Et nous continuâmes notre chemin.

Le palais des khans est, comme sont d'habitude ces sortes de constructions, bâti sur le point le plus élevé de la ville. Seulement, il est d'architecture moderne et date de 1792.

Il fut élevé par Mohammed-Hassan-Khan. La dynastie à laquelle il appartenait avait commencé en 1710. L'homme remarquable de toute cette dynastie avait été son fondateur, Hadji-Djelabi-Khan. De 1735 à 1740, il livra plusieurs batailles à Nadir-Schah, et le vainquit dans toutes les rencontres. Il soumit tout le Chirvan, alla mettre le siége devant Tauris, la prit, y laissa un lieutenant et étendit sa domination jusqu'à Tiflis.

Quand les deux frères géorgiens, Alexandre et Georges, se disputaient, en 1798, la couronne de leur père Héraclée, qui n'était pas mort, Alexandre, proscrit, se sauva à Nouka, et, reçu par Mohammed-Hassan-Khan, fut caché dans la forteresse, où, tout musulman qu'il était, Hassan-Khan lui permit de se faire dire la messe par un prêtre grec. Cette tolérance fit croire aux Tatars que leur khan voulait se faire chrétien. Ils se révoltèrent contre lui, et Alexandre fut obligé de s'enfuir en Perse. En 1825, il revint. Ce fut Hassan-Khan, neveu de Mohammed-Khan, qui le reçut à son retour, fidèle aux tra-

ditions de la famille. Il le reconnut comme roi de Géorgie, quoique la Géorgie appartînt aux Russes depuis vingt-deux ans; mais, en 1826, les victoires des Russes sur les Perses forcèrent le khan et son protégé de s'enfuir à Érivan, encore ville persane à cette époque.

Alexandre y mourut en 1826. En 1828, les Russes occupèrent Nouka et ne l'ont point abandonné depuis.

Le château est une ravissante construction que le pinceau seul peut reproduire avec ses inextricables entassements et ses interminables arabesques. L'intérieur a été remis à neuf sur les dessins anciens, pour le passage des grands-ducs, qui y ont logé. Seulement, la restauration n'a pas monté l'escalier; elle s'est arrêtée au rez-de-chaussée. Tout se fait ainsi en Russie : jamais un travail ne s'étend au delà de la nécessité du moment, de la nécessité absolue; puis, le besoin passé, on laisse d'elle-même — au lieu de l'entretenir, de la poursuivre, de la compléter — retomber la chose dans l'état où elle était auparavant.

La Russie est un élément : elle envahit, mais pour détruire. Il y a dans ses conquérants modernes un reste de la barbarie des Scythes, des Huns et des Tatars : on ne comprend pas à la fois, avec la civilisation et l'intelligence modernes, ce besoin d'envahissement et cette insouciance d'amélioration.

Un jour, la Russie prendra Constantinople, c'est fatalement écrit; — la race blonde a toujours été la race conquérante : les conquêtes des races brunes n'ont jamais été que des réactions de peu de durée; — alors, la Russie se brisera, non pas, comme l'empire romain, en deux parties, mais en quatre morceaux. Elle aura son

empire du Nord avec sa capitale sur la Baltique, et qui restera le véritable empire russe; elle aura son empire d'Occident, qui sera la Pologne avec Varsovie pour capitale; son empire du Midi, c'est-à-dire Tiflis et le Caucase; enfin, son empire d'Orient, qui comprendra les deux Sibéries.

Si l'on pouvait pousser plus loin les prévisions, on dirait :

L'empereur régnant, au moment où arrivera ce grand cataclysme, conservera Saint-Pétersbourg et Moscou, c'est-à-dire le vrai trône de Russie;

Un chef, soutenu par la France et populaire à Varsovie, sera élu roi de Pologne;

Un lieutenant infidèle fera révolter son armée, et, profitant de son influence militaire, se couronnera roi de Tiflis;

Enfin quelque proscrit, homme de génie, établira une république fédérative entre Koursk et Tobolsk.

Il est impossible qu'un empire qui couvre aujourd'hui la septième partie du globe reste dans la même main : trop dure, la main sera brisée; trop faible, elle sera ouverte, et, dans l'un ou l'autre cas, forcée de lâcher ce qu'elle tiendra.

Voyez, sur une petite échelle, le roi Guillaume forcé de laisser glisser la Belgique entre ses doigts. Et cependant il avait pour devise : ***Je maintiendrai.***

En attendant, Dieu garde des Vandales le charmant petit palais des khans de Nouka!

Nous revînmes par le bazar. Il n'y a pas deux chemins pour aller au palais ou pour en revenir. Il y a une rue, il faut la prendre ou faire le tour de la ville.

Mohammed-Khan nous accompagna jusque chez le prince Tarkanof; ce qu'Ivan lui avait dit de mes armes lui trottait évidemment par l'esprit. En arrivant, ce fut la première chose qu'il demanda.

On apporta les fusils, qui furent de nouveau l'objet d'un long et curieux examen. Pour donner une idée au jeune prince de notre manière de tirer au vol, si supérieure à la leur de ne tirer qu'à coup posé, je pris mon fusil, je jetai en l'air un kopek et le touchai de cinq ou six grains de plomb.

Ivan crut que c'était un coup de hasard et me pria de recommencer.

Cette fois, je pris deux kopeks, et je les jetai tous deux ensemble en l'air et je les touchai de mes deux coups.

Le pauvre enfant n'en revenait pas. Il était tout près de croire que mon fusil était enchanté, comme la lame d'Astolfe, et que la réussite dépendait de l'arme bien plus encore que du tireur.

Il ne cessait de me répéter :

— Et j'aurai un fusil comme celui-là ? j'aurai un fusil pareil au vôtre?

— Oui, mon cher prince, lui répondis-je en riant, soyez tranquille.

Cela enhardit Mohammed-Khan. Il prit le jeune prince à part et lui dit quelques mots tout bas.

Ivan revint à moi.

— Mohammed-Khan, me dit-il, voudrait bien avoir une paire de revolvers, mais de Devisme. Il demande comment il doit faire pour se les procurer.

— C'est bien simple, mon cher prince : Mohammed-

Khan n'a qu'à me dire qu'il les désire, et je les lui enverrai.

Ma réponse fut transmise à l'instant même.

Mohammed-Khan s'approcha en s'excusant de l'embarras qu'il me donnait; puis il me demanda combien pouvait coûter une paire de revolvers de Devisme.

Je lui dis que je le priais de ne point s'inquiéter de cela, que j'en faisais mon affaire; qu'il recevrait les revolvers, et qu'à la première occasion qu'il aurait, en échange d'une arme de France, il m'enverrait une arme du Caucase. Il s'inclina en signe d'adhésion, et, détachant sa schaska et tirant son pistolet, il me les présenta tous deux, s'excusant de ne pas y joindre son poignard, qui venait d'une personnne à laquelle il avait promis de ne pas s'en défaire.

L'échange était si avantageux, que j'hésitais à l'accepter; mais Ivan me dit que je blesserais Mohammed-Khan en le refusant.

Je m'inclinai donc à mon tour, et pris la schaska et le pistolet.

L'un et l'autre sont des modèles de goût et d'élégance.

Au reste, la schaska était connue, et, comme je la portai à partir de ce moment-là jusqu'à Tiflis, elle fit partout, sur le chemin, retourner les officiers tatars que je rencontrai.

Quand le sabre a une telle réputation, cela fait bien augurer de celle du maître.

Durandal était connue, mais parce qu'elle était l'épée de Roland.

XXXIII

LES OUDIOUKS — COMBAT DE BÉLIERS — DANSE ET LUTTE TATARES — LE MESSAGER DE BADRIDZE

Le matin en déjeunant, on avait parlé des Oudiouks.

Qu'est-ce que les Oudiouks? me demanderez-vous. — Je voudrais bien le savoir, je vous le dirais. En attendant, je vais vous raconter le peu que j'en sais.

Les Oudiouks sont une des tribus du Caucase, mais si peu importante, numériquement parlant, que je doute qu'elle soit portée sur le calendrier, au tableau des différentes races.

Et cependant leur race n'est pas la moins curieuse de toutes.

Ils viennent on ne sait d'où, parlent une langue que personne ne comprend et qui n'a d'analogie avec aucune langue.

Eux-mêmes nagent et se perdent dans l'obscurité qui les environne.

Ils se nomment *Oudi* au singulier, *Oudiouks* au pluriel.

Moïse Khoressatzi, dans son *Histoire de Géorgie,* parle des Oudiouks, mais il ignore leur origine et ne sait à quelle race rattacher leur famille.

Un historien arménien, Tchamtchiantz, les cite dans son *Histoire de l'Arménie,* édition de Venise.

Enfin, l'année dernière, un membre de l'Académie des sciences russe fut envoyé de Saint-Pétersbourg au Cau-

case pour réunir tout ce qu'il pourrait de chansons ou de monuments de la langue oudine. Il y perdit, non pas son latin, mais son russe, et revint à Saint-Pétersbourg sans avoir rien fait qui vaille.

Les Oudiouks sont au nombre de trois mille, à peu près; ils ne se rappellent pas avoir jamais été ni beaucoup plus, ni beaucoup moins.

Ils habitent deux villages, l'un nommé Wastachine, à quarante verstes de Nouka; il se compose de cent vingt maisons géorgiennes, de cent arméniennes et de soixante-neuf tatares.

Le second est à trente verstes de Wastachine, dans la direction de Schoumaka; il y a trois cents maisons arméniennes.

Nous désignons leurs maisons selont le rit religieux qu'ils professent. Les Oudiouks, n'ayant point de religion à eux, adoptent, les uns la religion grecque, les autres le mahométisme.

J'avais désiré voir un Oudi. Le prince Tarkanof s'était aussitôt mis en quête et m'avait trouvé mon homme.

Un Oudi m'attendait.

C'était un petit homme brun, aux yeux vifs, à la barbe noire, d'une trentaine d'années, à peu près. Il exerçait la fonction de maître d'école à Nouka.

Je lui demandai quelle était l'idée communément reçue parmi les Oudiouks sur eux-mêmes. Il me répondit que l'opinion générale était qu'ils descendaient d'un des petits-fils de Noé, resté en Arménie après le déluge, et que la langue qu'ils parlaient, inconnue des modernes à cause de son ancienneté même, était probablement celle des patriarches.

Il s'appelait Sorghi-Bejanof.

Je lui demandai de me dire, en langue oudine, quelques-uns de ces mots primitifs qui, presque toujours, ont des racines dans les langues antérieures ou voisines, et je commençai par le mot *Dieu*.

Dieu — j'écris, non selon l'orthographe, mais selon la prononciation oudine, — se dit *Bikhadzkung*, — pain *schoum*, — eau, *xké*, — terre, *khoul*.

Ils n'ont pas de mot pour *ciel*, et se servent du mot tatar *gauk*.

Étoile se dit *khaboum*, — soleil *bég*, — lune *khds*.

Deux autres mots, qui ont causé les premières guerres de l'Inde, et qui se disent, en hindou, *lingam* pour le masculin, *jouni* pour le féminin, se disent en langue oudine, au masculin, *khol*, au féminin, *khnout*.

Homme se dit *adamar*, femme, *tchebouck*.

Maintenant, j'ai fait ma tâche d'ignorant; j'ai cueilli la noix, c'est à mon savant ami de Saulcy de l'éplucher.

Je tins mon Oudi jusqu'au dîner, mais sans en pouvoir tirer autre chose que ce que j'ai dit.

Après le dîner, qui avait été interrompu deux ou trois fois par des conférences que le prince avait eues avec des hommes qui arrivaient à cheval, nous voulûmes retourner faire encore un tour au bazar; mais le prince nous pria, si nous y allions, de ne pas emmener son fils.

— Au reste, nous dit-il, je préfère que vous remettiez, pour mille raisons que je ne puis vous dire, cette promenade à demain matin. Je vous ai préparé une soirée toute tatare.

Nous nous doutâmes que ces messagers qui avaient dérangé le prince étaient venus lui donner quelques

nouvelles des Lesghiens, et nous n'insistâmes point.

A la fin du dîner, Badridze arriva à son tour; il paraissait fort joyeux et se frottait les mains. Il prit le prince à part; tous deux passèrent dans une chambre voisine; le prince rentra seul.

Badridze était sorti par une porte de cette chambre donnant sur le balcon.

Nous nous levâmes de table et allâmes prendre le café sur la terrasse. Un homme se tenait dans la cour avec un magnifique bélier roux, autour duquel tournait avec un air de défi le bélier noir du prince.

La soirée tatare, en effet, devait commencer par un combat de béliers.

Puis, trahissant le secret de son père, Ivan nous annonça que le combat devait être suivi d'une danse tatare et d'une lutte, laquelle serait suivie d'un bal à l'intérieur, bal auquel étaient invitées les principales dames de la ville, qui danseraient la lesghinka.

En effet, les invités commençaient à arriver, les plus voisins à pied, les autres en voiture; cinq ou six hommes vinrent à cheval : ils demeuraient à cent pas du prince; mais les Orientaux ne vont à pied que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Tous les arrivants et les arrivantes venaient, après les salutations d'usage, se placer sur le balcon qui commençait à prendre l'aspect d'une galerie de théâtre.

Quelques-unes des femmes étaient fort belles. C'étaient des Géorgiennes et des Arméniennes.

Vers six heures du soir, tout le monde à peu près fut réuni.

Alors entrèrent quarante hommes de la milice. C'était

la garde qui, tous les soirs, entourait la maison du prince Tarkanof et veillait dans sa cour et à sa porte.

On posa les sentinelles; les autres se groupèrent autour de l'homme au bélier.

Le signal fut donné; on fit place pour laisser la lice libre aux combattants. Nicolas, le domestique du jeune prince, ou plutôt son nouker, qui ne le quitte jamais, qui couche à sa porte pendant la nuit, et qui, du matin au soir, ne le perd pas de vue, prit le bélier noir par une corne et l'écarta de dix pas à peu près du bélier roux.

De son côté, le maître du bélier roux flatta, caressa, embrassa sa bête et la conduisit en face du bélier noir.

Là, on anima les deux combattants par des cris.

Ils n'avaient pas besoin de ces encouragements : à peine furent-ils libres, qu'ils s'élancèrent l'un sur l'autre comme deux chevaliers à qui les juges du camp viennent d'ouvrir la barrière.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice et se heurtèrent du front; le coup retentit violent et sourd, rappelant celui que devait porter la machine antique qui portait aussi le nom de bélier.

Les deux combattants plièrent leurs jarrets de derrière, mais sans reculer d'un pas.

Puis, d'eux-mêmes, ils revinrent à leur première place, gardée par leurs maîtres, le bélier noir la tête haute, le bélier roux en secouant les oreilles.

Le cercle d'en bas, qui se formait de miliciens, de tous les serviteurs de la maison et des passants qui avaient voulu entrer pour assister au spectacle, commença de railler l'homme au bélier roux : ce secoue-

ment d'oreilles avait paru de mauvais augure aux assistants.

La cour, vue d'où nous étions, c'est-à-dire d'un point dominant, présentait un spectacle des plus pittoresques. Au nombre des passants qui étaient entrés se trouvait un chamelier avec trois chameaux; les chameaux, se croyant arrivés sans doute au caravansérail, s'étaient couchés, allongeant le cou, et leur conducteur, monté sur la charge de l'un d'eux, s'était fait une des meilleures places pour ce spectacle gratis.

D'autres, qui passaient à cheval, étaient entrés avec leurs chevaux, et, après avoir salué le prince, étaient restés en selle, et se penchaient sur le cou de leur monture pour mieux voir.

Des femmes tatares, dans leurs grands voiles à carreaux, des femmes arméniennes, dans leurs longues draperies blanches, se tenaient debout, silencieuses comme des statues.

Une trentaine de miliciens, avec leurs costumes pittoresques, leurs armes éclatantes aux derniers rayons du jour, leurs poses naïvement artistiques, formaient un cordon au-devant duquel s'étaient glissés quelques enfants, et qu'entr'ouvrait çà et là une tête de femme plus curieuse que les autres.

Il pouvait y avoir en tout une centaine de spectateurs.

C'était, comme on le voit, plus qu'il n'en fallait pour encourager le vainqueur et huer le vaincu.

Quand je dis le vaincu, j'anticipe : le bélier roux était loin d'être vaincu. Il avait secoué les oreilles, voilà tout; et il faut avouer que, si bélier que l'on soit, on secouerait les oreilles pour moins que cela.

Il était si peu vaincu, que son maître avait toutes les peines du monde à le retenir : on eût dit qu'il comprenait que l'on commençait à douter de lui.

Un second choc eut lieu, plus retentissant que le premier. Le bélier roux plia sur ses jarrets, se releva et recula d'un pas. Décidément, il y avait supériorité de la part du bélier noir.

Au troisième choc, cette supériorité se décida : le bélier roux secoua non-seulement les oreilles, mais la tête.

Le bélier noir, sans laisser à son adversaire le temps de se remettre, s'élança sur lui avec une furie dont on n'a aucune idée, le frappant à la croupe, dans les flancs, au front, chaque fois qu'il se retournait, et, à chaque coup de tête, le culbutant.

Le pauvre vaincu, en perdant sa confiance, semblait avoir perdu son équilibre.

Il fuyait de tous les côtés, et parvint à faire une trouée dans le cercle ; le bélier noir le suivit. Le parterre tout entier suivit le bélier noir avec des acclamations.

Alors, noyée dans les premières vagues de l'obscurité toute cette foule ondula dans la cour, suivant le combat, ou plutôt la déroute partout où elle l'entraînait. Enfin, le bélier roux se réfugia sous une voiture : non-seulement il s'avouait vaincu, mais il demandait grâce.

En ce moment, on entendit dans la rue les premiers sons du tambour tatar et de la zourna géorgienne. Il se fit tout à coup un grand silence : chacun voulait s'assurer qu'il ne se trompait pas.

Puis, quand on eut reconnu l'air, que l'on fut bien convaincu que la musique allait se rapprochant, chacun se

précipita vers la porte de la rue, et en un instant la cour fut vide.

Mais elle fut bientôt plus pleine qu'auparavant. A la porte apparurent deux porteurs de torches. Ils précédaient quatre musiciens que suivaient deux autres porteurs de torches.

Après ceux-ci venaient trois danseurs.

Puis la foule, non-seulement la foule qui avait assisté au combat des deux béliers, mais encore celle qui s'était agglomérée à la suite des danseurs au fur et à mesure qu'ils avaient traversé la ville, s'approchant de la maison du prince.

Les danseurs vinrent droit au balcon et saluèrent le prince. La foule cria hourra et fit cercle; les quatre porteurs de torches se placèrent de manière à éclairer de leur mieux le ballet.

Deux des danseurs portaient des espèces de massues courtes mais pesantes; le troisième tenait un arc tendu presque en demi-cercle, et dont la corde était garnie d'anneaux de fer qui, par leurs froissements, accompagnaient les musiciens.

Deux des musiciens jouaient de la zourna, les deux autres d'une espèce de tambour.

Quand je dis : deux des musiciens jouaient de la zourna, je me trompe; tous deux en jouaient, c'est vrai, mais en jouaient alternativement. Cette espèce de musette fatigue effroyablement le musicien qui souffle dedans; il n'y a qu'une poitrine géorgienne qui ne se lasse jamais de souffler dans son instrument national.

Nous avions affaire à des poitrines tatares, et, quoique d'une certaine solidité, elles étaient forcées de se relayer.

Les premiers sons de la musique, les premiers pas de la danse furent tout à coup interrompus par une effroyable fusillade qui semblait venir d'un demi-verste à peine. Les danseurs restèrent la jambe en l'air, le souffle manqua aux joueurs de zourna, les tambourins s'arrêtèrent, les miliciens sortirent des rangs et coururent à leurs armes, les essaouls sautèrent sur leurs chevaux tout sellés, les spectateurs du parterre comme ceux de la galerie se regardèrent en s'interrogeant des yeux.

— Ce n'est rien, mes enfants, ce n'est rien! cria le prince; c'est Badridze qui s'amuse à faire faire l'exercice à feu à ses miliciens. Allons, les danses, allons!

— Ce sont les Lesghiens? demandai-je au jeune prince.

— C'est probable, dit-il; mais Badridze est là; il ne faut donc pas y faire attention.

Puis, à son tour, il cria quelques mots d'encouragement aux danseurs et aux musiciens.

Les musiciens se remirent à souffler dans leurs zournas et à battre sur leurs tambours, et les danseurs à danser.

Puis, insensiblement, chacun reprit sa place, et, quoique, en réponse à la première décharge, on entendit quelques coups de fusil isolés, personne n'y fit plus ou ne parut plus y faire attention.

En effet, cette danse était vraiment bizarre et méritait bien que l'on s'occupât d'elle. Deux des danseurs, ceux qui portaient les massues, s'étaient placés aux deux extrémités d'un cercle dont le troisième danseur, l'homme à l'arc, formait le centre. Ils faisaient, avec une agilité et une adresse qui ne peuvent se comparer qu'à celles du joueur de bâton des Champs-Élysées, tourner ces

massues autour de leur tête, les passant d'une main à l'autre sous leurs bras, entre leurs jambes, tandis que le troisième danseur opérait dans son arc toute sorte d'évolutions, en faisant sonner les anneaux, et renforçait la musique, déjà passablement sauvage, d'un plus sauvage accompagnement.

Les deux joueurs de zourna se relayaient, faisant entendre ces sons criards et irritants qui mettent les Géorgiens hors d'eux-mêmes, et qui sont pour eux ce que la cornemuse est pour les Highlanders. Cette musique semblait doubler les forces des danseurs et les porter au delà de la mesure humaine. Cet exercice, que le plus vigoureux d'entre nous n'eût pu exécuter pendant deux ou trois minutes, dura plus d'un quart d'heure, et cela, soit habitude, soit adresse, sans que les danseurs parussent éprouver la moindre fatigue.

Enfin, les musiciens s'arrêtèrent, et les danseurs aussi.

Comme toute la chorégraphie orientale, la danse des massues est fort simple; elle consiste en des pas en avant et en arrière, exécutés, non point d'après des figures arrêtées d'avance, mais au caprice du danseur. Jamais, comme chez nous, l'acteur ne cherche à s'enlever de terre, et les bras jouent, en général, dans cet exercice un plus grand rôle que les jambes.

Après la danse devait venir la lutte. Deux de nos chorégraphes dépouillèrent leurs vêtements supérieurs, ne gardant que leurs larges pantalons, saluèrent le prince, frottèrent leurs mains de poussière, et prirent l'attitude de bêtes fauves qui vont s'élancer l'une sur l'autre.

La lutte, au reste, spectacle tout primitif, est le moins

varié des spectacles. Qui a vu Mathevet et Rabasson, *l'homme qui n'a jamais été tombé*, a vu les lutteurs tatars et peut se figurer avoir vu Alcidamas et Milon de Crotone.

Ce spectacle eût donc été assez insignifiant, pour nous surtout, si un incident tout local ne fût venu lui donner une couleur splendidement terrible.

Au moment où la lutte était le plus acharnée sous le balcon, où le cercle était le plus pressé et le plus attentif autour des lutteurs, on vit s'avancer, des profondeurs obscures de la cour, un homme portant un objet informe au bout d'un bâton.

Cet homme s'approcha curieusement du cercle.

A mesure qu'il approchait, à la lumière mouvante des torches qui jetaient sur toute la cour des lueurs avivées par chaque bouffée d'air, on pouvait distinguer le contour d'une tête, et, comme on ne voyait pas le bâton, cette tête sans corps semblait s'avancer toute seule pour prendre, elle aussi, sa part de spectacle.

L'homme entra dans le cercle, et, oubliant le trophée qu'il portait, se pencha en avant.

On put alors tout voir parfaitement.

L'homme était couvert de sang, et portait au bout d'un bâton une tête fraîchement coupée, aux yeux ouverts et à la bouche tordue.

Son crâne rasé indiquait une tête de Lesghien; une large blessure couvrait ce crâne.

Moynet, sans rien dire, me poussait du coude et me montrait la tête.

— Je vois pardieu bien! lui dis-je.

Et, à mon tour, je poussai le bras du jeune prince.

— Qu'est-ce donc que celà ? lui demandai-je.

— Ah ! dit-il, c'est Badridze qui nous envoie sa carte de visite par son nouker Halim.

Pendant ces quelques mots, tout le monde avait vu la tête. Les femmes avaient fait un pas en arrière, les hommes un pas en avant.

— Holà, Halim ! cria le prince Tarkanof en tatar, que nous apportes-tu là, mon fils ?

Halim leva la tête et entra dans le cercle.

— C'est la tête du chef de ces bandits de Lesghiens que vous envoie Badridze, dit-il ; il vous fait ses excuses de ne pas être venu lui-même, mais il sera ici dans un instant : il faisait chaud là-bas, et il est allé changer de chemise.

— Quand je vous disais qu'il ne tarderait pas à compléter sa douzaine ! me dit le jeune prince.

— Comme c'est moi qui l'ai coupée sur l'homme mort, continua Halim, Badridzé me l'a donnée. C'est donc à moi, mon prince, que vous devez les dix roubles.

— C'est bien, c'est bien, dit le prince, tu me feras bien crédit jusqu'au soir. Mets ta tête quelque part où les chiens ne la mangent pas ; il faut qu'elle soit exposée demain sur le marché de Nouka.

— C'est bien, mon prince, dit Halim.

Et il disparut dans l'escalier qui conduisait au balcon.

Un instant après, nous le vîmes sortir les mains libres ; il avait mis sa tête en sûreté.

Badridze lui-même arriva bientôt dans une toilette irréprochable.

Des Lesghiens étaient tombés dans l'embuscade qu'il leur avait tendue ; il avait commandé à ses hommes de

faire feu sur eux, et, à l'exécution de ce commandement, trois Lesghiens étaient tombés; c'était cette fusillade que nous avions entendue.

Les Lesghiens avaient riposté; mais Badridze s'était élancé sur leur chef, et un combat corps à corps s'était engagé, combat dans lequel, d'un coup de kandjar, Badridze avait ouvert le crâne de son adversaire.

En voyant leur coup manqué et leur chef frappé à mort, les Lesghiens avaient pris la fuite.

Rien n'empêchait donc la fête de continuer, et ces dames de danser la lesghinka.

C'est ce qui eut lieu; seulement, vers onze heures, advint un incident.

Nous vîmes Halim, qui paraissait fort inquiet, aller deçà et delà.

Il cherchait évidemment quelque chose qu'il semblait fort regretter d'avoir perdu.

— Que cherche donc Halim? demandai-je au jeune prince.

Il interrogea le nouker, puis revint en riant.

— Il ne sait pas où il a mis sa tête, dit-il; il croit qu'on la lui a volée.

Puis, se retournant vers le nouker :

— Cherche, Halim! cherche! lui dit-il comme il eût dit à son chien.

Et Halim sortit pour chercher en effet.

A force de chercher, il trouva.

Il avait mis sa tête dans l'antichambre, sur un banc, dans un coin obscur.

Les invités au bal avaient, sans voir cette tête, jeté manteaux et pelisses sur le banc.

La tête avait été ensevelie sous les pelisses et les manteaux.

Chacun, en partant, avait enlevé ou manteau ou pelisse.

Enfin, sous la dernière pelisse, Halim avait retrouvé sa tête.

— Vous êtes-vous bien amusé? me demanda Ivan en me reconduisant à ma chambre.

— Incroyablement, mon prince, lui répondis-je.

Le lendemain, la tête du chef lesghien fut exposée dans la rue du Bazar, avec une inscription contenant son nom et les circonstances dans lesquelles il avait trouvé la mort.

XXXIV

LE DÉPART

Nouka, nous l'avons dit, est une délicieuse ville, ou plutôt, à notre point de vue, un ravissant village; c'est le centre d'une villégiature qui fait monter, du mois d'avril au mois d'octobre, sa population de douze mille à soixante mille âmes.

Et, en effet, c'est à qui viendra chercher un abri sous ses frais ombrages, s'asseoir près de ses charmants ruisseaux.

Le principal commerce de Nouka est celui de la soie. Elle a une fabrique, non pas de tissage, mais de dévidage; elle vend, par an, pour six millions de soie écrue.

Une partie de ces beaux arbres qui ombragent ses maisons sont des mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les milliards de vers dont les cocons font la richesse du pays.

Il y a tantôt quinze mois que deux ou trois marchands italiens sont venus, après cette épidémie qui avait détruit les trois quarts des vers du midi du Piémont et du Milanais, pour acheter de la semence à Nouka; mais, à Nouka, on refusa de leur en vendre : c'était alimenter une concurrence.

Ils furent obligés de recourir aux Lesghiens.

Un jeune décorateur du théâtre de Tiflis, nommé Ferrati, qui parle à peu près tous les dialectes du Caucase, se risqua dans l'aventureuse excursion; il s'habilla en montagnard, et partit avec deux cent mille francs en or et en argent.

Les Lesghiens insoumis ne connaissent que l'or et l'argent, et ne font aucun cas des roubles en papier.

Il réussit dans sa négociation, et les Italiens quittèrent le Caucase en emportant assez de semence pour réparer, et au-delà, les pertes que l'on avait faites en Europe.

On comprend que, parmi les Lesghiens soumis, qui viennent vendre à Nouka leurs draps, leurs vers à soie et leurs moutons, se glissent facilement des Lesghiens insoumis. Entre eux, les hommes de la plaine et ceux de la montagne se reconnaissent facilement, mais ils ne se dénoncent pas.

Les Lesghiens insoumis viennent pour brigander, piller, couper des mains, aviser quelquefois au moyen de faire sur la ville, ou plutôt contre la ville, des expé-

ditions dans le genre de celle dont nous venions d'être témoin.

Cette tête exposée sur la place de Nouka, c'était la cinquième de l'année.

Par malheur, les Lesghiens sont musulmans, conséquemment fatalistes. Que voulez-vous que fasse sur des fatalistes une tête coupée ?

— C'était écrit ! disent-ils.

Et voilà tout.

Le lendemain, lorsque nous fîmes notre promenade au bazar, à peine faisait-on attention à cette tête.

C'est ce mélange éternel, dans les rues de Nouka, de Lesghiens insoumis aux Lesghiens soumis, qui fait craindre sans cesse au prince Tarkanof pour la sûreté de son fils.

En effet, une rixe, comme celle que nous avions vue la veille, peut être simulée : au milieu de la bousculade inévitable qu'elle amène, un homme vigoureux peut prendre l'enfant par son collet, le jeter en travers sur son cheval et partir au galop avec lui.

L'enfant vaut cent mille roubles, et des bandits comme les Lesghiens risquent bien des choses pour cent mille roubles.

Au nombre des échoppiers des rues de Nouka, j'ai oublié les marchands de schislik, qui correspondent à peu près à nos marchands de pommes de terre frites.

On a beau en faire chez soi — je parle des pommes de terre frites — avec le plus grand soin possible, elles ne vaudront jamais celles que l'on achetait sur le pont Neuf.

Il en est de même du schislik de Nouka. Il sentait si

merveilleusement bon, ce maudit schislik, que je ne pus résister à la tentation, et que je demandai au prince la permission de prendre un à-compte sur son déjeuner.

Voyageurs qui passez par Nouka, mangez du schislik en plein vent; on mange mal, généralement, au Caucase; je vous offre une occasion de manger bien, ne la négligez pas.

Oh! si j'avais, à l'heure où j'écris ces lignes, à Poti, dans une mauvaise chambré de l'arrière-boutique d'un boucher-épicier, un plat de ce bon schislik de Nouka, quelle fête je lui ferais! Par malheur, je ne l'ai pas.

Il était décidé que nous ne partirions qu'à une heure de l'après-midi. Nous ne comptions faire qu'une station, deux au plus, et aller coucher le lendemain à Tzarsko-Kalotzy, notre dernière station avant Tiflis; nous avions donc du temps devant nous.

Aussi fîmes-nous une visite prolongée au bazar. Un pressentiment nous disait que nous ne verrions rien de si beau que Nouka.

Et puis quels hôtes que ce prince et son fils, que cet homme et cet enfant que l'on rencontre par hasard, près desquels on reste vingt-quatre heures et que l'on aimera toute la vie!

J'avais voulu acheter au bazar un tapis de table; mais Ivan m'en avait empêché.

— Mon père compte vous en donner un très-beau, m'avait-il dit.

Je savais donc qu'un très-beau tapis m'attendait à mon retour du bazar.

En effet, je trouvai étendu sur mon lit un tapis magnifique et, près du tapis, un fusil tatar de la plus grande

beauté; c'était le remercîment d'un simple présent promis à son fils.

Ou plutôt, c'était le tempérament géorgien qui se faisait jour. Le peuple géorgien aime à donner, comme les autres peuples aiment à recevoir.

— Quelle est votre opinion sur les Géorgiens? demandais-je au baron Finot, notre consul à Tiflis, et qui habite au milieu d'eux depuis trois ans.

— Pas un défaut, toutes les qualités, me répondit-il.

Quel éloge dans la bouche d'un Français, naturellement frondeur et exclusif, comme nous sommes tous!

Un Russe qui se connaît en courage, Schérémétef, me disait :

— C'est au combat qu'il faut les voir! Quand ils entendent leur maudite zourna, qui n'est pas bonne à faire danser des poupées, ce ne sont plus des hommes, ce sont des titans prêts à escalader le ciel.

— C'est à table qu'il faut les voir! me disait un digne Allemand qui se rappelait avec orgueil avoir bu, dans la taverne d'Heidelberg, ses douze choppes de bière pendant que midi sonnait : ils vous avalent leurs quinze, dix-huit, vingt bouteilles de vin sans qu'il y paraisse.

Et Finot disait vrai, et le Russe disait vrai, et l'Allemand disait vrai.

J'avais débuté par Bagration, et j'avais cru que le prospectus m'avait gâté; non, le prospectus n'était aucunement exagéré.

A Tiflis, je marchandais un poignard à la boutique d'un armurier. Un prince Eristof passe avec ses quatre noukers. Je ne le connaissais pas, il ne m'avait jamais vu.

On lui dit qui je suis.

Alors, s'approchant de moi, et, s'adressant à mon jeune interprète russe :

— Dites à M. Dumas de ne pas acheter à ces gens-là; ils le voleront et lui donneront de mauvaise marchandise.

Je remerciai le prince Eristof de son conseil, et je continuai mon chemin en jetant un regard sur le poignard qu'il portait à sa ceinture.

En rentrant chez moi, j'y trouvai la carte et le poignard du prince Eristof. Le poignard valait quatre-vingts roubles; la carte n'a pas de prix.

Et remarquez bien qu'à un Géorgien qui offre, c'est tout le contraire des Espagnols, il n'y a pas moyen de refuser : le refus serait une insulte.

Dans tous les cas, je n'avais garde de refuser le tapis et le fusil du prince Tarkanof; c'étaient de trop belles choses offertes de trop bon cœur.

Nous déjeunâmes. Hélas! le temps marchait. Il était midi; nous devions partir à une heure. Le prince ne savait que nous promettre et que nous offrir pour nous faire rester. Il n'y avait pas moyen : les délices de Saint-Pétersbourg et de Moscou avaient été pour nous ce qu'avaient été celles de Capoue pour Annibal, elles nous avaient perdus.

J'étais maintenant, comme le Juif errant, condamné à une locomotion perpétuelle; une voix nous criait incessamment :

— Marche! marche! marche!

Le prince avait réuni à ce déjeuner d'adieu toutes les personnes que nous avions vues depuis notre arrivée à Nouka : un jeune médecin charmant, dont j'ai eu l'in-

gratitude d'oublier le nom, et un officier que je voyais pour la première fois, et qui venait me supplier de lui commander un fusil de chasse chez Devisme.

S'il y avait un nom de la popularité duquel je dusse être jaloux au Caucase, ce serait celui-là. Je m'en garde bien ; j'aime trop Devisme, et je le trouve trop artiste pour ne pas reconnaître que jamais popularité ne fut mieux méritée.

Je pris la commande de l'officier.

Si je reviens au Caucase, comme je l'espère bien, avec un petit bâtiment à moi, je fais un chargement de fusils Devisme, et je reviens en France millionnaire.

On se leva de table ; la tarentasse et la télègue étaient attelées.

En outre, on avait mis les chevaux à la voiture du prince.

Contre toutes ses habitudes, Ivan renonçait à monter à cheval et consentait à aller en voiture, et cela, pour être avec moi quelques instants de plus. Ce charmant enfant m'avait pris dans une grande amitié que je lui rendais bien.

Tous les essaouls et tous les noukers étaient sur pied. Badridze, avec quinze miliciens, devait nous faire escorte jusqu'à la prochaine station.

Je montai dans la calèche avec le prince et son fils ; Moynet, Kalino et le jeune médecin montèrent dans la tarentasse ; tous les autres montèrent à cheval.

La caravane se mit en route. La calèche, plus légère, marchait en tête, et gagna vite du chemin sur les autres voitures, lourdement chargées.

Nous arrivâmes à la partie de la ville de Nouka qui

se nomme Kintak, et qui se trouvait sur notre chemin.

C'était là qu'avait eu lieu, la veille, la rencontre avec les Lesghiens.

A certaines places, il y avait du sang comme dans un abattoir.

Badridze nous y raconta le combat dans tous ses détails. — Ces détails, on les connaît.

Depuis quelque temps, je regardais avec inquiétude derrière moi : je ne voyais pas venir la tarentasse.

J'en fis l'observation à Ivan, lequel dit un mot à Nicolas.

Nicolas partit au triple galop, et, cinq minutes après, revint nous dire qu'une roue de la tarentasse s'étant brisée, ces messieurs étaient restés en chemin.

En même temps, nous vîmes poindre Moynet et Kalino à cheval.

L'accident était vrai; par bonheur, il n'y avait eu de mal que pour la voiture.

On demandait vingt-quatre heures pour raccommoder la roue.

Ivan était au comble de la joie : nous allions rester vingt-quatre heures de plus à Nouka.

En revanche, j'étais fort contrarié et Moynet était au désespoir.

Le prince Tarkanof s'en aperçut; il donna tout bas un ordre à Nicolas, qui partit au galop.

Puis, comme tout le monde était réuni, on tira de la calèche des bouteilles et des verres.

Les bouteilles contenaient du vin de Champagne, bien entendu. — Au Caucase comme en Russie, c'est avec le

vin de Champagne que l'on souhaite le bon voyage et que l'on célèbre le bon retour.

Ce qui se consomme de vin de Champagne, vrai ou faux, en Russie est incalculable; s'il était vrai, toute la France, devenue Champagne et convertie en vignoble, n'y suffirait pas.

On but, on causa, on vida une trentaine de bouteilles de vin de Champagne, à trois roubles la bouteille; une demi-heure se passa.

Au bout d'une demi-heure, nous vîmes apparaître la tarentasse, elle arrivait triomphalement au galop.

Un miracle s'était-il opéré?

Non, le prince avait tout simplement donné l'ordre de détacher une roue de sa tarentasse et de la mettre à la nôtre.

Il prenait notre roue cassée, troc pour troc. — Décidément, les princes géorgiens ne sont pas nés pour les affaires.

Le moment terrible était arrivé. Je tendis les deux mains au petit prince : il fondit en larmes.

Son père le regardait avec une espèce de jalousie.

— Il n'en fait pas autant pour moi, quand je pars, dit-il.

— Je le crois bien, répondit l'enfant; toi, je suis sûr de te revoir; tu ne me quitteras jamais, toi! mais M. Dumas!...

Les larmes lui coupèrent la parole.

Je le pris dans mes bras et le serrai contre mon cœur, comme j'eusse fait de mon propre fils.

Oh! si fait, je te reverrai, pauvre enfant! si fait, je t'embrasserai encore sur mon cœur. Autant que l'homme,

cette plume au vent, peut promettre une chose, je te le promets.

Puis nous nous embrassâmes avec le prince, nous nous embrassâmes avec Badridze, nous nous embrassâmes avec Ivan, nous montâmes dans la tarentasse et nous partîmes.

Dans tout ce magnifique voyage de Russie, je n'eus le cœur serré que deux fois, au moment de deux départs.

Que mon cher petit prince Ivan prenne pour lui une de ces deux fois; qui a de la mémoire prenne l'autre.

Nous nous fîmes longtemps des signes, tant que nous pûmes nous voir.

Puis le chemin fit un détour, et adieu!

J'emportais un peu en passant quelque chose à tout le monde.

J'emportais un fusil et un tapis au prince Tarkanof; j'emportais une schaska et un pistolet à Mohammed-Khan; j'emportais des fontes et une couverture de lit au prince Ivan.

Enfin, j'emportais le pantalon de Badridze et la ceinture du jeune médecin.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier fait : il est curieux.

On dit chez nous d'un prodigue :

« Il donnerait jusqu'à sa culotte! »

Mais c'est une métaphore (1).

(1) Jamais prodigue, chez nous, n'a donné sa culotte. Saint Martin, qui était Français, je crois, a été canonisé pour avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre; ce qui n'est pas un grand mérite, à la façon dont les peintres le représentent vêtu sous son manteau.

Cette métaphore française venait de se convertir en réalité géorgienne.

J'ai dit que j'avais acheté à Nouka deux pièces de drap lesghien.

Ces pièces de drap, une fois arrivées en France, étaient destinées à être converties en pantalons géorgiens.

Je n'avais pas besoin de m'inquiéter de la tcherkesse et de la bechemette, Bagration m'avait promis de me les envoyer à Tiflis.

Mais nous n'avions pas parlé de pantalon.

Comment faire faire, à Paris, un pantalon géorgien sans modèle ?

Cette idée me préoccupait.

Badridze avait un pantalon géorgien sous sa tcherkesse.

— Priez donc Badridze, dis-je au prince Ivan, de me laisser regarder son pantalon : j'en veux faire faire un pareil, de retour en France, et, pour cela, j'ai besoin d'étudier le sien en détail.

Le prince transmit ma demande à Badridze.

Badridze, à l'instant même, desserra la ceinture de son pantalon, se haussa sur la jambe droite et tira la jambe gauche de son pantalon, puis se haussa sur la jambe gauche, mit sa jambe droite à l'air, et définitivement, après avoir tiré la partie supérieure de dessus la selle, il me le présenta.

J'avais suivi la manœuvre des yeux avec un étonnement croissant.

— Mais que fait-il donc ? demandai-je au jeune prince.

— Il vous l'offre.

— Quoi ? que m'offre-t-il ?

— Son pantalon.

— Il m'offre son pantalon ?

— Oui ; n'avez-vous pas désiré le voir ?

— Le voir, mais non pas l'avoir.

— Prenez, puisqu'il vous l'offre.

— Mais non, mais non, mon cher prince ; je n'irai pas prendre le pantalon de ce brave Badridze.

— Vous savez que vous le désobligerez beaucoup en le refusant.

— Mais, enfin, je ne puis pas prendre son pantalon, c'est impossible.

Badridze, qui avait resserré sa tcherkesse et qui s'était raffermi sur sa selle, intervint dans la discussion et prononça quelques paroles.

— Que dit-il ? demandai-je.

— Il dit que c'est un pantalon neuf que sa femme lui a fait faire et qu'il a mis ce matin pour la première fois ; seulement, il regrette que la ceinture soit vieille.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! dit le jeune médecin, j'en ai justement une neuve que j'ai achetée hier au bazar.

— Prenez, prenez, me dit le prince ; vous voyez bien que vous lui faites de la peine.

Et, en effet, la figure de Badridze se décomposait.

— Mais, sacrebleu ! m'écriai-je, il ne peut cependant pas rentrer à Nouka sans pantalon.

— Bon ! me dit le prince, avec ses bottes et sa tcherkesse ! qui s'en apercevra ?

J'hésitais.

— Est-ce parce que je l'ai mis, que M. Dumas refuse

mon pantalon? dit Badridze d'un air profondément peiné. Dites-lui que, chez nous, c'est un honneur de boire dans un verre où un ami a bu.

— Eh bien, soit, dis-je à Badridze, je boirai dans ton verre.

Et je pris son pantalon, orné de la ceinture du jeune médecin.

Voilà comment je partais avec le pantalon de Badridze.

Seulement, lorsque je voulus le mettre, il était de six pouces trop exigu.

Il court la poste en ce moment sur la route de Moscou, avec Kalino.

C'est Kalino qui boit à ma place dans le verre de Badridze.

A propos, il va sans dire que Badridze, n'ayant plus de pantalon, céda le commandement de notre escorte à un officier inférieur.

XXXV

LE CHATEAU DE LA REINE TAMARA

A mesure que l'on s'éloigne de Nouka, le panorama se développe et se présente dans toute sa majesté.

Nouka, à peine visible au milieu des arbres qui l'enveloppent et la couvrent, s'enfonce dans un angle formé par la chaîne du Caucase, à laquelle elle s'appuie.

Ces montagnes étaient robustes et magnifiques de forme, splendides de couleur sous la neige qui couvrait leur sommet.

Nous longions la plus belle vallée du Caucase, et deux fois nous avions été obligés de traverser à gué la rivière qui l'arrose, l'Alazan.

Jusqu'au jour où les Lesghiens firent une descente à Tsinondale, et firent prisonnières les princesses Tchavtchavadzé et Orbeliani, les Lesghiens n'avaient jamais osé traverser la rivière.

Nous raconterons en temps et lieu cette terrible surprise, où deux princesses de sang royal furent traînées à la queue des chevaux de misérables bandits, comme ces captives antiques dont parle Homère et que chante Euripide.

Nous avions à notre gauche la Kakétie, ce jardin du Caucase, ce vignoble de la Géorgie, où l'on récolte un vin qui rivalise avec celui de Kislar, et qui rivaliserait avec celui de France si les habitants savaient le faire et surtout le conserver.

On le met dans des peaux de bouc ou de buffle qui, au bout d'un certain temps, lui donnent un goût que l'on dit apprécié des amateurs, mais que je trouve détestable.

Celui qui ne se met pas dans des peaux de bouc ou de buffle se met dans d'immenses jarres que l'on enterre, comme les Arabes font du blé, dans des espèces de silos. On garde mémoire d'un dragon russe sous les pieds duquel le terrain se défonça, et qui, étant tombé dans une de ces jarres, s'y noya, comme Clarence dans son tonneau de Malvoisie.

Nous avions à notre droite une chaîne de montagnes âpres et rudes, aux sommets couverts de neige, aux flancs inaccessibles, dans les plis desquelles se cachent les Lesghiens insoumis.

C'est là qu'il faut les aller chercher.

On n'a pas idée, même en Algérie, même dans l'Atlas, de ce que c'est, comme fatigue et comme danger, qu'une expédition au Caucase.

J'ai vu le col de Mouzaïa, j'ai vu le passage du Saint-Bernard : ce sont des routes royales relativement aux sentiers militaires de la ligne lesghienne.

Le chemin fait un immense circuit à cause de l'Alazan, qui prend des airs de Méandre, et qu'il faudrait sans cela traverser de verste en verste, de sorte qu'après trois heures de course, nous avions à peine fait deux lieues à vol d'oiseau.

Nous nous arrêtâmes à la station. Nouka se présentait sous un si charmant aspect, que Moynet en fit un dessin qui est en ce moment aux mains du prince Bariatinsky.

Nous nous remîmes en route vers trois heures de l'après-midi, et, à la nuit tombante, nous arrivâmes, après avoir suivi pendant quatre ou cinq heures la charmante vallée de l'Alazan, à la station de Babaratminskaïa.

Deux canapés en bois, une table en bois, et deux tabourets en bois nous attendaient; nous y étions faits depuis longtemps; mais la chose à laquelle nous ne pouvions nous faire, c'était de ne trouver absolument rien à manger.

Par bonheur, nous avions notre buffet garni : deux

faisans et un lièvre rôti, reste ou plutôt commencement de notre chasse de Schoumaka.

Nous partîmes d'aussi grand matin que nous pûmes. Nous voulions, coûte que coûte, arriver le soir même à Tzarki-Kalotzy. J'avais sur mon album trois lignes de la main du général Dundukof-Korsakof pour le comte Toll, commandant le régiment de Pereioslaf.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée à longer les steppes d'Oussadaï, en passant dans un angle de la Kakétie; enfin, vers les sept heures du soir, nous arrivâmes à Tzarki-Kalotzy.

C'est une ville de construction moderne, un camp plutôt qu'une ville. Nous vîmes une grande maison sur une éminence; nous nous arrêtâmes devant la porte et fîmes demander le colonel Toll.

Le domestique auquel Kalino s'adressait alla parler au maître de la maison, et revint en disant :

— C'est ici.

Nous entrâmes. Un officier supérieur aux charmantes manières vint au-devant de nous.

— M. Alexandre Dumas? me demanda-t-il.

Je m'inclinai et lui présentai mon album où étaient les quelques lignes du prince Dundukof-Korsakof.

— Monsieur le comte Toll? lui demandai-je à mon tour lorsqu'il les eut lues.

— Non, me dit-il : le prince Mellikof, qui est trop heureux de vous offrir l'hospitalité pour permettre que vous l'alliez demander à un autre que lui. Vous verrez le comte Toll, mais chez moi; je vais lui faire dire de venir souper avec nous.

Nous trouvions l'escamotage trop galant pour ne pas

nous laisser faire. On descendit nos bagages, que l'on installa dans l'antichambre, et l'on nous conduisit dans d'excellentes chambres chauffées comme si l'on nous eût attendus.

Une demi-heure après, le comte Toll arriva.

Il avait longtemps habité Paris, et parlait très-bien le français, que le prince Mellikof parlait avec une certaine difficulté.

Il y avait au billet du prince Dundukof un post-scriptum : « Faire voir à M. Dumas le château de la reine Tamara. »

La reine Tamara est la popularité géorgienne la plus incontestée. Elle était contemporaine de saint Louis, et, comme lui, mais plus heureusement que lui, elle fit une guerre acharnée aux musulmans.

De même qu'en Normandie tous les vieux châteaux sont des châteaux de Robert le-Diable, en Géorgie tous les vieux châteaux sont des châteaux de la reine Tamara.

Elle a ainsi cent cinquante châteaux peut-être, qui sont aujourd'hui — à quelque roi, à quelque reine, à quelque prince qu'ils aient appartenu — la demeure des aigles et des chacals, Seulement, une chose à remarquer, c'est qu'ils sont tous dans une position pittoresque et dans une situation ravissante.

J'ai cherché partout, j'ai demandé à tout le monde une histoire de la reine Tamara.

Je n'ai rien pu trouver que des traditions vagues, et une pièce de vers de Lermontof.

Mais, des châteaux de la reine Tamara, j'en ai trouvé à chaque verste.

A neuf heures, nous déjeunâmes, et, en sortant de table, nous trouvâmes nos chevaux tout sellés.

La matinée s'était passée à regarder des dessins d'un vieil artiste parlant très-bien français. A quelle nation appartenait-il ? Je l'ignore ; quant à sa religion, c'était bien certainement un *tamariste*.

Il faisait un album sur une grande échelle avec du jaune, du bleu et du vert : ces trois couleurs lui paraissaient suffire à tout, et il semblait avoir pris à tâche de recueillir sous tous leurs aspects les châteaux de la reine Tamara.

Il avait dessiné de sept côtés différents celui que nous allions voir.

Nous montâmes à cheval, et nous fîmes, en vingt minutes, les quatre ou cinq verstes qui nous séparaient des ruines royales.

Tout à coup, au détour d'une montagne, nous vîmes le château se détacher et majestueusement grandir devant nous.

Il était sur un pic isolé, dominant la vallée de l'Alazan. Il avait pour horizon cette magnifique chaîne caucasique que nous avions longée la veille.

Nous dominions sa base, et sa cime nous dominait ; ses déchirures étaient superbes et grandioses ; on sentait que par ses brèches avaient passé non-seulement le temps, mais encore les révolutions.

Moynet en prit une vue de l'endroit même où nous nous étions arrêtés ; c'était peut-être le seul point qui restât vierge du pinceau de notre vieil artiste.

A six verstes du château de la reine Tamara s'élève une autre montagne sur laquelle il existe une autre tradition.

Cette montagne, que nous avions longée au coucher du soleil, nous l'avions remarquée à cause de sa belle forme et parce qu'elle était magnifiquement éclairée.

C'est la montagne d'Élie.

Un lac salé en baigne la base.

Une chapelle très-fréquentée est bâtie dans une vaste grotte creusée au centre de la montagne.

La tradition dit que c'est dans cette grotte que le prophète Élie fut nourri par un corbeau, et que, du sommet de la montagne, il monta au ciel en laissant son manteau à son disciple Élisée.

C'était la première légende biblique que nous rencontrions sur notre chemin. On sentait que nous approchions de l'Arménie.

En rentrant chez le prince, nous trouvâmes son aide de camp, qui nous attendait avec son album. Lui aussi dessinait. Il avait fait partie de la dernière expédition lesghienne et avait pris plusieurs vues fort curieuses.

L'une était celle du Gorouk-Meyer, c'est-à-dire de la montagne que la dernière expédition avait dû gravir pour pénétrer chez les Lesghiens.

Une seconde était un dessin de Bogitte, aoul pris après un siége qui s'était poursuivi de maison en maison. Il fallut démolir chaque maison pour y entrer ; la dernière maison prise, l'aoul était rasé.

Enfin, la troisième était un dessin de l'aoul de Kitturi, en flammes. C'est devant cet aoul, pris le 21 août 1858, que le général Vrevsky avait été blessé de deux balles, l'une à la poitrine, l'autre à la jambe.

Au bout d'une dizaine de jours, il succomba à ces deux blessures.

Le colonel Kanganof prit le commandement de l'expédition, la continua, emporta et rasa Dido.

Les habitants, au nombre de mille, firent leur soumission.

Un quatrième dessin était celui d'une porte lesghienne, avec sa décoration de mains coupées; les mains étaient clouées comme sont clouées aux portes de nos fermes les pattes des loups.

Ces mains se gardent longtemps fraîches et, pour ainsi dire vivantes, grâce à une préparation dans laquelle on les fait bouillir.

Cette porte, qui était celle d'une maison de Dido, était ornée de quinze mains. D'autres, plus pieux, les clouent dans les mosquées. Il y avait peut-être deux cents mains clouées dans la mosquée de Dido.

Au reste, les Touschines, peuplade chrétienne, ennemis mortels des Lesghiens et, en général, de tous les mahométans, et qui rend de grands services dans les expéditions, a les mêmes habitudes, toute chrétienne qu'elle est; autant d'ennemis pris par les Touschines, autant de mains coupées.

Dans la dernière expédition, un chef touschine qui marchait dans les rangs des Russes avec ses trois fils, eut son fils aîné blessé. Il adorait ce jeune homme, mais se fit un point d'honneur de ne donner aucun signe de faiblesse, quoique, en réalité, son cœur fût brisé.

Le père se nomme Chette. Peut-être est-ce une corruption du mot *chaitan*, qui veut dire diable.

Le fils se nommait Grégory.

On indiqua au père la maison où le blessé avait été transporté.

Chette s'y rendit.

Vaincu par la souffrance, le jeune homme se plaignait.

Chette s'approcha du tapis sur lequel il était couché, s'appuya sur son fusil, et, regardant le blessé en fronçant le sourcil :

— Est-ce un homme ou une femme que j'ai engendré ? demanda-t-il.

— C'est un homme, mon père, répondit Grégory.

— Eh bien, alors, dit Chette, si c'est un homme, pourquoi cet homme se plaint-il ?

Le blessé se tut et expira sans pousser un soupir.

Le jeune homme mort, le père prit le cadavre, le dépouilla et le posa sur une table.

Puis il fit, avec la pointe de son kandjar, soixante-quinze crans contre la muraille.

Après quoi, il coupa son fils en soixante-quinze morceaux.

C'était autant de morceaux qu'il avait de parents et d'amis en état de porter les armes.

— Que fais-tu? lui demanda le colonel, qui le voyait se livrer à cette horrible besogne.

— Je venge Grégory, dit-il; dans un mois, j'aurai reçu autant de mains lesghiennes que j'aurai envoyé de morceaux.

Et, en effet, au bout d'un mois, il avait reçu de ses parents et de ses amis soixante-quinze mains auxquelles il en joignait quinze récoltées par lui.

En tout quatre-vingt-dix.

Grégory était vengé.

Jamais dans un combat un Touschine n'ira au secours d'un de ses amis, à moins que celui-ci ne l'appelle, et il

est rare qu'un Touschine appelle du secours, fût-il seul contre trois.

Un Touschine aimait une jeune fille du village de Tharmeth.

Il la demanda en mariage.

— Combien as-tu de mains lesghiennes à m'apporter en dot? lui dit celle-ci.

Le jeune Touschine se retira tout honteux : il n'avait pas encore combattu.

Il va trouver Chette et lui conte son malheur.

— Demande d'abord à celle que tu aimes combien elle veut de mains, lui dit Chette.

— Trois au moins, répondit la jeune fille.

Le Touschine rapporta la réponse à Chette.

— Suis-moi dans la prochaine expédition, lui dit celui-ci.

— Ce sera peut-être bien long, répond le jeune homme.

— Eh bien, alors, suis-moi tout de suite, je suis toujours prêt.

Ils partent, et, quinze jours après, reviennent avec douze mains. Chette en avait coupé sept et l'amoureux cinq.

Il apportait deux mains de plus qu'on ne lui en avait demandé; aussi le mariage se fit-il en grande pompe, et le village tout entier fut-il de la fête.

Au nombre des mains de Chette était une main d'enfant.

Pourquoi cette main d'enfant? Je vais vous le dire.

Chette est le Croquemitaine des Lesghiens; les mères, pour faire taire leurs enfants, disent :

— Je vais appeler Chette.

Et les enfants se taisent.

Un, plus entêté que les autres, ou qui ne croyait pas à Chette, continuait de pleurer.

C'était la nuit.

La mère prit l'enfant et ouvrit la fenêtre.

— Chette! Chette! Chette! cria-t-elle, viens couper la main de ce petit enfant qui ne veut pas se taire.

Et, pour effrayer l'enfant, elle le passait par la fenêtre.

L'enfant poussa un cri.

C'était un cri de douleur et non d'effroi : la mère ne s'y trompa pas.

Elle tira vivement son fils en arrière : il avait la main droite coupée.

Le hasard avait voulu que Chette fût embusqué contre la maison; il avait entendu l'appel imprudent de la mère et l'avait exaucé.

Quelles bêtes féroces que de pareils hommes!

Nous avions encore cent vingt verstes, à peu près, à faire pour arriver à Tiflis. Il ne fallait pas, avec les exécrables chemins qui nous attendaient, compter être à Tiflis avant le lendemain midi ou une heure; encore devions-nous pour cela marcher toute la nuit.

Pendant les deux premières stations, c'est-à-dire à la station de Tcheroskaïa à celle de Tsaignaskaïa, tout alla bien et nous trouvâmes des chevaux.

Mais, après la deuxième station, où la route devenait sûre, nous n'avions pas cru devoir conserver notre escorte. Cela fut cause qu'à la troisième station, c'est-à-dire à Magorskaïa, on nous prit pour des gens de médiocre importance; il en résulta que, malgré notre padarojné, sans se donner même la peine de se retourner,

le smatritel nous répondit qu'il n'y avait pas de chevaux.

Nous connaissions ces réponses-là; mais, comme nous avions à dîner avant de nous remettre en route, ce qui devait nous prendre une bonne heure, nous répondîmes que nous attendrions.

— Attendez, nous dit le maître de poste avec la même insouciance, mais il n'en rentrera pas de la nuit.

Quand les maîtres de poste, en Russie, prennent ces airs-là, c'est comme s'ils vous disaient avec les trente et une lettres de leur alphabet : « Nous sommes des voleurs qui voulons vous rançonner. »

Or, à cette déclaration, il n'y a qu'une manière de répondre, c'est de préparer son fouet.

— Prenez mon fouet, dis-je à Kalino.

— Où est-il ?

— Dans ma malle.

— Pourquoi l'avez-vous mis là ?

— Parce que, vous le savez bien, c'est un fouet charmant qui m'a été donné par le général Lahn et auquel je tiens beaucoup.

— Et que ferai-je avec votre fouet ?

— Ce que font les enchanteurs avec leur baguette : vous nous ferez sortir des chevaux de terre.

— Oh ! je crois qu'aujourd'hui ce sera bien inutile.

— Comment cela ?

— Cet homme n'a pas de chevaux, véritablement.

— C'est ce que nous verrons après dîner; tirez toujours le fouet de la malle.

Pendant que Kalino tirait le fouet, Moynet et moi entrâmes dans la salle des voyageurs.

Elle était encombrée.

A tout le monde on avait fait la même réponse qu'à nous, et tout le monde attendait.

Un prince géorgien et son fils, assis au coin d'une table, mangeaient une poule bouillie et buvaient un verre de vodka.

A notre vue, ils se levèrent, vinrent à nous et nous offrirent une part de leur souper.

Nous acceptâmes, mais à la condition qu'ils prendraient de leur côté leur part du nôtre.

C'était trop juste pour qu'ils nous refusassent.

Nous avions un lièvre en terrine et deux faisans rôtis, que nous avait préparés, sur notre chasse de Schoumaka, le cuisinier du prince Mellikof; de plus, une énorme gourde pleine de vin.

Deux ou trois voyageurs, qui n'avaient pas cru s'arrêter à Magorskaïa, prenaient tristement leur verre de thé : c'était tout ce qu'ils avaient trouvé à la station.

Nous demandâmes à nos deux princes la permission d'inviter ces voyageurs à partager notre repas, et les priâmes de leur transmettre notre invitation.

L'hospitalité est chose si simple au Caucase, que tout le monde s'assit à la même table, tira à qui mieux mieux à notre plat, but à qui mieux mieux à notre gourde.

La terrine, les trois faisans et les six ou huit bouteilles de vin de Kakétie que contenait notre gourde y passèrent : les comestibles jusqu'à la dernière miette, le liquide jusqu'à la dernière goutte.

Après quoi, Kalino, ayant pris sa part du liquide et du solide, et ayant la tête juste au point où la chose était nécessaire, reçut invitation de se munir du fouet et de me suivre.

Le smatritel était dans sa cour, appuyé à l'une des colonnes de bois qui soutiennent l'avant-corps des stations de poste.

Nous nous arrêtâmes près de lui ; il nous regarda par-dessus son épaule.

— Kalino, demandez des chevaux, dis-je.

Kalino demanda des chevaux.

Le maître de poste fit un mouvement d'impatience.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu? répliqua-t-il.

— Quoi ?

— Que je vous ai dit qu'il n'y en avait pas.

— Dites-lui que nous avons parfaitement entendu, Kalino, mais que nous sommes sûrs qu'il ment.

Kalino transmit ma réponse au smatritel, qui ne bougea pas.

— Faut-il frapper? demanda Kalino.

— Non, il faut d'abord s'assurer qu'il ment.

— Et s'il ment ?

— Alors, Kalino, il faudra frapper.

— Et comment s'assurer s'il ment ou s'il ne ment pas?

— Rien de plus simple, Kalino : en visitant les écuries.

— Je vais avec vous, dit Moynet.

Je restai près de notre homme, qui ne bougeait pas.

Cinq minutes après être parti, Kalino revint, furieux et le fouet levé.

— Il y a quatorze chevaux à l'écurie, dit-il; faut-il frapper ?

— Pas encore. Demandez, mon cher Kalino, comment il se fait qu'il y ait quatorze chevaux à l'écurie, quand on nous dit qu'il n'y a pas de chevaux ?

Kalino transmit ma question au smatritel.

— Ce sont des chevaux des autres postes, répondit celui-ci.

— Allez les tâter sous le ventre, Kalino, et, s'ils sont en sueur, c'est vrai; mais, s'ils ne sont pas en sueur, il a menti.

Kalino revint tout courant.

— Il a menti, dit-il : les chevaux sont parfaitement secs.

— Alors, frappez, Kalino !

Kalino frappa. Au troisième coup :

— Combien vous faut-il de chevaux? demanda le maître de poste.

— Six.

— Vous allez les avoir; seulement, ne dites rien aux autres.

Par malheur, il était trop tard : les autres avaient entendu le bruit de la discussion, étaient accourus, et l'on ne pouvait plus leur cacher que, mes six chevaux pris, il en restait encore huit autres.

Les voyageurs s'en emparèrent par rang d'ancienneté. Quant aux miens, comme c'était à moi que l'on était redevable de la découverte, on ne songea pas même à les réclamer, quoique, en réalité, je fusse le dernier venu.

Au bout de cinq minutes, la tarentasse et la télègue étaient attelées; on but un dernier coup à notre bon voyage; le prince géorgien et son fils promirent de me venir voir à Tiflis; nous montâmes dans nos charrettes, et nous partîmes au grand galop.

Nous voyageâmes toute la nuit, à part deux heures

que nous passâmes à la station de Sartichólskaïa; au point du jour, nous la quittâmes. Il nous restait encore trente-cinq verstes à faire avant d'arriver à la capitale de la Géorgie; mais les chemins étaient si affreux, que ce ne fut que vers deux heures seulement que, du haut d'une montagne, notre hiemchik, en nous montrant une vapeur bleuâtre à travers laquelle on distinguait quelques petits points blancs, nous dit :

— Voilà Tiflis.

Autant eût valu nous dire : « Voilà Saturne, » ou « Voilà Mercure. »

Nous avions fini par croire que Tiflis était une planète et que nous n'y arriverions jamais, d'autant plus que rien n'annonçait l'approche d'une ville, et surtout d'une capitale.

Pas une maison, pas un arbre, pas un champ cultivé.

Une terre nue et brûlée, le désert.

Cependant, à mesure que nous approchions, la montagne qui était devant nous se dentelait, et cette dentelure ressemblait aux ruines d'une fortification.

Puis, une seconde preuve que nous entrions dans un pays civilisé se manifestait à nos regards : à notre droite étaient dressées trois potences.

Celle du milieu était vide; les deux autres étaient occupées; — mais occupées par des sacs.

Nous discutâmes longtemps sur ce qui devait être pendu là. Moynet soutenait que ce ne pouvaient être des hommes. Je soutenais que ce ne pouvaient être des sacs.

Notre hiemchik nous mit d'accord : c'étaient des hommes dans des sacs.

Quels étaient ces hommes-là ? Là-dessus, notre hiemchik était aussi ignorant que nous.

Seulement, il était évident que ce n'étaient pas des lauréats du prix Montyon.

Nous continuâmes notre chemin, présumant qu'à Tiflis le mystère s'éclaircirait.

Cependant la ville se découvrait peu à peu. Les deux premières bâtisses qui nous crevèrent les yeux furent, comme en arrivant à Saint-Pétersbourg, deux mauvais bâtiments, des casernes, selon toute probabilité, qui nous firent secouer tristement la tête.

Est-ce que ce Tiflis si longtemps attendu, ce Tiflis promis comme le paradis géorgien, serait une déception?

Un soupir partit et alla rejoindre ceux qui nous étaient déjà échappés en pareille occasion.

Mais, tout à coup, nous jetâmes un cri de joie : à l'angle du chemin, nous venions d'apercevoir, au fond d'un abîme, la bouillonnante Koura; puis, penchée sur cet abîme, étagée aux flancs de la montagne, descendant jusqu'au fond du précipice, la ville effarouchée, avec ses maisons pareilles à une volée d'oiseaux, qui s'est posée où elle a pu et comme elle a pu se poser.

Par où allions-nous descendre dans ce précipice? On ne voyait pas de chemin.

Le chemin se découvrit à son tour, si toutefois cela peut s'appeler un chemin.

A chaque pas, au reste, nous poussions des cris de joie.

— Regardez donc là!... Voyez donc ici cette tour! et et ce pont! et cette forteresse! Et là-bas, et là-bas!...

Là-bas, c'était un magnifique lointain qui venait de se ployer devant nous.

Notre tarentasse roulait comme le tonnerre au milieu des cris de nos hiemchiks;

— *Kabarda! kabarda!* (Prends garde! prends garde!)

Sans doute, il y avait eu fête le matin, car les rues étaient pleines de monde.

En effet, on avait pendu deux hommes.

Nous traversâmes un pont de bois suspendu, je ne sais comment, à soixante pieds au-dessus du fleuve.

Au-dessous de nous, sur un grand banc de sable que contournait la Koura, étaient une centaine de chameaux couchés.

Nous passions du faubourg dans la ville.

Nous étions enfin à Tiflis; et, d'après ce que nous venions d'en voir, Tiflis répondait à l'idée que nous nous en étions faite.

— Où faut-il conduire ces messieurs? demanda l'hiemchik.

— Chez le baron Finot, consul de France, répondis-je.

Et la tarentasse, au milieu d'une foule effroyable, monta aussi vite qu'elle était descendue.

XXXVI

TIFLIS — CEUX QU'ON PEND.

Le baron Finot demeurait dans la ville haute, rue du Roi, au-dessous de l'église Saint-David.

Il dînait chez la princesse Tchavtchavadzé; mais, en partant, comme il nous attendait de jour en jour, il avait donné l'ordre à son domestique de nous conduire au logement qui nous était préparé.

On nous conduisit dans un magnifique palais de la place du Théâtre, où deux chambres et un immense salon étaient mis à notre disposition par M. Ivan Zoubalof, riche Géorgien.

Moynet et Kalino prirent une des chambres, je pris l'autre. Le salon fut destiné à devenir atelier commun.

De la fenêtre de ma chambre, je voyais parfaitement les deux potences et les sacs se balançant à l'extrémité de leurs bras décharnés.

C'étaient bien des pendus, comme j'avais eu la hardiesse de l'avancer, et des pendus tout frais; ils avaient été exécutés le jour même.

Je m'informai, afin de savoir de quel crime ils portaient la punition.

Ils avaient assassiné les deux garçons horlogers de M. Georgeaïef, afin de pouvoir voler dans son magasin les montres pendues aux carreaux et l'argent enfermé dans les tiroirs.

C'étaient des Arméniens : chose extraordinaire! Les Arméniens, avec leur caractère humble et doux, sont souvent voleurs, quelquefois filous, mais bien rarement meurtriers.

Le hasard faisait que, de la même fenêtre, en regardant à gauche, je voyais les deux pendus, et, en regardant à droite, la boutique de M. Georgeaïef.

Voici comment les choses s'étaient passées :

M. Georgeaïef avait deux commis qui, restant pen-

dant la journée au magasin, le soir sortaient pour leurs plaisirs ou leurs affaires.

Ils emportaient d'habitude avec eux la clef du magasin, afin de rentrer à l'heure qu'ils voulaient et d'ouvrir la boutique avant que M. Georgeaïef fût levé.

Ils s'étaient liés avec deux Arméniens nommés, l'un Schubachof, l'autre Ismaël.

Ces deux hommes résolurent de voler M. Georgeaïef.

Leur plan était simple :

Ils emmèneraient souper leurs deux amis, les griseraient, les tueraient, leur prendaient la clef, et, avec la clef, ouvriraient le magasin.

Tout se passa selon la prévision des assassins, moins un détail.

Les deux commis furent emmenés, grisés, tués; seulement, les assassins eurent beau les fouiller, les pauvres commis n'avaient pas la clef.

Alors, ils adoptèrent un autre moyen.

C'était de revêtir les habits des deux morts, de se présenter à la porte de M. Georgeaïef, d'y frapper; la nuit était sombre; la personne qui viendrait leur ouvrir, venant probablement sans lumière, les prendrait pour les deux commis; ils entreraient, et, une fois entrés, ils agiraient selon le premier plan.

Mais, avant tout, il fallait se débarrasser des cadavres.

Ils réveillèrent un pauvre diable de portefaix qui dormait sur sa besace, l'emmenèrent, lui montrèrent les deux cadavres, et lui promirent quatre roubles s'il voulait les enterrer.

Un moucha — c'est le nom des portefaix à Tiflis —

un moucha ne gagne pas quatre roubles tous les jours et surtout toutes les nuits.

Celui-ci chargea les deux cadavres sur son dos, descendit jusqu'à la Koura, traversa le pont d'Alexandre, monta le versant de la colline du faubourg de Tchoukour, et les enterra sur ce que l'on appelle la petite colline Rouge.

Mais c'était la nuit; le moucha y voyait mal ou avait envie de dormir : il les enterra tout de travers, les pieds de l'un d'eux passaient.

Il s'en retourna se coucher à l'endroit où on l'avait pris; la place était bonne, il espérait qu'on l'y reviendrait chercher.

Pendant ce temps, les deux meurtriers s'étaient présentés à la porte de M. Georgeaïef, avaient frappé; mais c'était M. Georgeaïef qui était venu ouvrir lui-même, et qui était venu ouvrir une chandelle à la main.

Il n'y avait point à essayer de tromper l'horloger. Schubachof et Ismaël s'étaient enfuis.

M. Georgeaïef, en ouvrant la porte, avait vu fuir deux hommes.

Il avait cru à une plaisanterie, avait refermé la porte, et s'était recouché de mauvaise humeur, trouvant la plaisanterie des plus médiocres.

Le lendemain, les deux commis n'étaient pas rentrés; c'était la première fois qu'ils manquaient de façon si flagrante à leur devoir; M. Georgeaïef s'inquiéta.

Vers midi, un pâtre, qui faisait pâturer des bœufs sur la montagne, vit, à une place où la terre lui parut fraîchement remuée, un pied qui sortait de terre.

Il tira ce pied; il en vint un second, puis une jambe, puis deux, puis un corps, puis deux corps.

Il descendit tout courant à la ville, et vint faire sa déposition.

On alla relever les cadavres; les cadavres relevés, on reconnut que c'étaient ceux des deux commis de M. Georgeaïef.

On les avait vus sortir le soir avec les deux Arméniens; les soupçons se portèrent donc naturellement sur ceux-ci.

On les arrêta; on arrêta le moucha; on leur fit leur procès à tous trois; on les condamna tous trois à mort : Schubachof et Ismaël comme fauteurs du crime, le moucha comme leur complice.

Le crime avait fait grand bruit, avait inspiré une grande terreur; le prince Bariatinsky, lieutenant de l'empereur au Caucase, pressa l'instruction; elle fut rapide : les preuves étaient accablantes.

Comme *loco tenens* de l'empereur, le prince Bariatinsky a droit de vie et de mort; lui seul est juge, dans certains cas, de l'opportunité d'en référer à l'empereur.

Aucune circonstance extraordinaire ne demandait un sursis; seulement, il lui sembla qu'une commutation de peine devait avoir lieu en faveur du moucha. Il était Persan.

Il lui fit appliquer mille coups de *battogs* et le condamna aux mines de la Sibérie pour huit ans, s'il en revenait.

Il était probable qu'il en reviendrait : un Géorgien, un Arménien, un Persan peuvent supporter mille coups de battogs; un montagnard, quinze cents; un Russe, deux mille.

Nul criminel, de quelque nation qu'il soit, n'a pu sup-

porter les trois mille coups, qui équivalent à la peine de mort. Seulement, il fut arrêté que, jusqu'au dernier moment, on laisserait le moucha croire à son exécution.

Trois potences furent donc dressées à l'endroit même où les cadavres des deux commis avaient été retrouvés.

La localité présentait un double avantage :

Premièrement, l'exécution se faisait à l'endroit où avait abouti le crime.

Secondement, ce calvaire infâme était visible à toute la ville.

Le matin même de notre arrivée, à midi précis, les trois condamnés avaient été conduits sur une charrette au lieu de leur exécution ; ils étaient en caleçon blanc, la casaque du condamné sur le dos, les mains liées devant la poitrine, têtes découvertes.

A leur cou, ils portaient pendue la teneur de leur sentence.

Arrivés au pied des trois potences, on leur lut leur jugement.

L'un d'eux, nous l'avons dit, avait obtenu une commutation de peine.

La sentence lue, le bourreau et son aide s'emparèrent du plus jeune, lui glissèrent un sac sur la tête de manière que les pieds passassent seuls par l'ouverture du bas.

Les pieds étaient libres.

Le sac, dont le fond posait sur le crâne, dérobait entièrement le visage.

Le bourreau et l'aide le soutinrent pour monter à la potence.

Deux échelles étaient placées à côté l'une de l'autre, appuyées au bras de la potence.

L'une, la plus proche de l'extrémité où se balançait la corde, pour le condamné.

L'autre pour l'exécuteur et son aide.

Arrivé au neuvième échelon, le condamné s'arrêta.

L'exécuteur alors, par-dessus le sac, lui passa la corde autour du cou, lui fit monter encore deux échelons, et, le poussant avec la main, le lança dans l'éternité.

Aussitôt, et tandis que le premier pendu se balançait, les échelles furent portées d'une potence à l'autre.

Celle du milieu resta vacante. On se rappelle que, quoiqu'il n'y eût que deux condamnés à mort, il y avait trois gibets.

La cérémonie eut lieu dans les mêmes conditions pour le second pendu que pour le premier. Le premier n'avait pas encore repris sa ligne verticale, que le second se balançait à son tour dans l'espace.

La mort fut lente, d'abord à cause des sacs, qui empêchaient la corde de serrer aussi étroitement qu'elle eût fait sur le cou nu.

Puis parce que le bourreau, peu au fait de son art sans doute, ne tira point les patients par les pieds et ne leur monta point sur les épaules.

Ce sont des délicatesses de l'Occident dont on se dispense en Orient.

On leur vit agiter convulsivement les coudes pendant près de trois minutes, puis le mouvement s'alanguit et enfin cessa.

Alors vint le tour du moucha.

C'était un garçon de dix-neuf ans, basané de teint, mince et grêle de corps; on put voir tout ce corps frissonner lorsqu'on lui enleva sa chemise.

Comme Bailly, était-ce de froid? Je ne crois pas.

Mille soldats placés sur deux rangs, cinq cents par cinq cents, chaque soldat tenant à la main une baguette fine et pliante de la grosseur du petit doigt, et laissant entre leurs deux rangs un intervalle de cinq pieds, attendaient.

On lia les mains du patient à la crosse d'un fusil; un sergent prit ce fusil, s'apprêtant à marcher à reculons pour régler le pas du patient sur le sien; deux soldats, devant marcher également à reculons, lui mirent la baïonnette sur la poitrine, deux autres se placèrent derrière lui, lui appuyant la baïonnette contre les reins.

Lié ainsi par les mains, et enfermé entre quatre baïonnettes, il ne pouvait ni accélérer le pas, ni le ralentir.

Un commandement donna un premier signal.

Alors, les mille soldats, avec la précision d'une manœuvre, firent siffler leurs baguettes en l'air.

Ce sifflement est, dit-on, le détail, sinon le plus terrible, du moins le plus effrayant de l'exécution.

Au centième coup, le sang jaillissait par vingt gerçures de la peau; au cinq centième, le dos n'était plus qu'une plaie.

Si la douleur dépasse la force du patient, et qu'il s'évanouisse, on suspend l'exécution, on lui fait prendre un cordial quelconque, et l'on continue.

Le moucha reçut ses mille coups, bravement, sans s'évanouir. Cria-t-il? On ne sait : les tambours qui suivent le patient, en battant la marche, empêchent que l'on n'entende ses cris.

On lui rejeta la chemise sur le dos, et il revint à pied à Tiflis.

Quinze jours après, il n'y pensait plus, et il partait pour aller faire ses huit ans de mines en Sibérie.

La moralité pour lui a été celle-ci : que si jamais il enterrait encore un cadavre, il aurait grand soin que le pied ne sortît plus de terre.

XXXVII

TIFLIS — CEUX QUE L'ON NE PEND PAS

Pendant que nous étions en train d'organiser notre emménagement, le baron Finot, prévenu chez la princesse Tchavtchavadzé de notre arrivée, entra avec cette bonne humeur et ce joyeux entrain que lui savent ceux qui l'ont connu en France.

Le consulat l'a rendu sérieux pour les affaires du gouvernement, grave pour les intérêts de ses compatriotes; mais, dans les relations habituelles, c'est toujours le même cœur ouvert et le même esprit charmant.

Je ne l'avais pas vu depuis 1848. Il me trouva grossi, e le trouvai blanchi.

Il est tout simplement adoré à Tiflis. Sur cent cinquante-trois Français ou Françaises qui composent la colonie, pas un seul ou pas une seule, chose inouïe ! qui ne m'en ait fait l'éloge, non pas cet éloge fade commandé par les convenances, mais l'éloge du cœur.

Quant aux Géorgiens, c'est bien autre chose : ils n'ont qu'une peur, c'est qu'on leur enlève leur baron Finot.

Je ne suis pas resté assez longtemps à Tiflis pour savoir ce qu'en pensent les Géorgiennes.

Il accourait pour nous dire qu'il comptait bien que, tant que nous serions à Tiflis, nous n'aurions pas d'autre table que la sienne.

Je voulus m'en défendre.

— Vous venez ici pour combien de temps ? me demanda-t-il.

— Mais pour y passer un mois, lui répondis-je.

— Avez-vous trois mille roubles à dépenser pendant ce mois-là ?

— Non.

— Eh bien, je vous le conseille, acceptez ma table comme vous avez accepté l'hospitalité de Zoubalof. Moi, j'ai une maison tout organisée, où je m'apercevrai à peine de votre présence, excepté par le plaisir qu'elle me causera, tandis que vous, de quelque façon que vous viviez, ne mangeassiez-vous que du pain et du beurre, — et le beurre serait mauvais, — vous serez ruiné en quittant Tiflis.

Et, comme je paraissais douter :

— Exemple, dit-il.

Et il tira de sa poche une facture.

— Tenez, voilà ce qu'a dépensé, en soixante-six jours, une de nos compatriotes dont j'ai réglé les comptes avant-hier. C'était une pauvre femme de chambre, amenée ici par la princesse Gagarine. Elle a quitté la princesse, n'a pas voulu aller à l'hôtel parce que c'est trop cher ; en conséquence, elle s'est installée chez un charcutier français afin d'y vivre le plus économiquement possible. Eh bien, en soixante-six jours, elle a dépensé

cent trente-deux roubles argent, cinq cent vingt-huit francs !

Tout cela ne me paraissait pas une raison pour causer, pendant un mois, un pareil embarras à l'excellent consul, lorsque parut un coiffeur que j'avais envoyé chercher pour me couper les cheveux.

— Bon ! me dit Finot, qu'allez-vous vous faire faire ?

— Me faire couper les cheveux et, par la même occasion, la barbe.

— Dites donc ! après vous le coiffeur, hein ? fit Moynet.

— Vous l'aurez.

— Combien payez-vous, à Paris, pour une coupe de cheveux et une barbe ? me demanda Finot.

— Mais un franc, un franc cinquante dans les grandes occasions.

— Eh bien, vous allez voir le prix que cela coûte à Tiflis.

Le coiffeur me coupa les cheveux et me fit la barbe, puis coupa les cheveux à Moynet ; quant à Kalino, qui, en sa qualité d'étudiant, attend sa barbe, et, en l'attendant, porte ses cheveux en brosse, le coiffeur ne le toucha même pas.

— Combien vous devons-nous ? demandai-je à mon compatriote lorsque tout fut fini.

— Oh ! mon Dieu, monsieur, c'est trois roubles.

Je lui fis répéter.

— Trois roubles, répéta-t-il effrontément.

— Comment ! trois roubles argent ?

— Trois roubles argent. Monsieur doit savoir qu'un oukase de l'empereur Nicolas a aboli les roubles assignats.

Je tirai trois roubles de ma poche de voyage, et les lui donnai. C'était douze francs de notre monnaie.

Il me salua et sortit, en me demandant la permission de faire, avec mes cheveux coupés, une pelote à épingles pour sa femme, qui était ma grande admiratrice.

— Et si sa femme n'avait pas été ma grande admiratrice, demandai-je à Finot quand il fut parti, combien cela m'aurait-il coûté ?

— On ne peut pas savoir, dit Finot. Devinez combien un perruquier m'a demandé pour m'envoyer trois fois la semaine un garçon coiffeur, je dis coiffeur, vous entendez bien, attendu que je porte ma barbe dans tout son développement.

— A Paris, j'ai un barbier qui, pour six francs, m'arrive tous les deux jours de Montmartre.

— Quinze cents francs par an, mon cher ami !

— Finot, je mange chez vous.

— Et maintenant, dit Finot, comme j'ai obtenu ce que je voulais et que je n'étais point venu à autre fin, je retourne achever mon dîner chez la princesse Tchavtchavadzé, à laquelle je vous présente demain.

Finot ne pouvait pas me faire à la fois un plus grand honneur et un plus grand plaisir.

Comme honneur, les princes Tchavtchavadzé descendent d'Andronic, l'ancien empereur de Constantinople, et la princesse Tchavtchavadzé, née princesse de Géorgie, était la même personne enlevée par Schamyl et échangée contre son fils Djemal-Eddin.

— A propos, dit Finot — que je croyais déjà loin — en ouvrant la porte et en reparaissant, je viens vous chercher, vous et ces messieurs, pour vous conduire ce

soir au théâtre. Nous avons troupe italienne; on joue *les Lombards*, et vous verrez notre salle.

— Votre salle? lui demandai-je en riant. Êtes-vous devenu provincial à ce point que vous disiez *notre* salle à Tiflis, comme on dit notre salle à Tours et à Blois?

— Vous avez vu bien des salles dans votre vie, mon cher ami?

— Mais oui : j'ai vu toutes les salles de France, toutes celles d'Italie, toutes celles d'Espagne, toutes celles d'Angleterre, toutes celles d'Allemagne et toutes celles de Russie; il me restait à voir celle de Tiflis.

— Eh bien, vous la verrez ce soir, et, soyez tranquille, vous y ferez beaucoup d'effet; seulement, votre diable de coiffeur vous a coupé les cheveux bien court. Mais, bah! cela ne fait rien : on croira que c'est une nouvelle mode que vous apportez de Paris. A ce soir, huit heures.

Il partit.

Cela me donna l'idée de me regarder dans un miroir, afin de voir ce que, pour trois roubles, on peut faire de ma tête.

Je poussai un cri de terreur; j'avais les cheveux coupés en brosse, non pas en brosse à brosser les habits, mais en brosse à cirer le parquet.

J'appelai Moynet et Kalino pour qu'ils jouissent de mon aspect sous ma nouvelle forme.

Ils éclatèrent de rire en me voyant.

— Eh bien, voilà une ressource, dit Moynet : si nous manquons d'argent, nous vous montrerons à Constantinople comme un phoque pêché dans la mer Caspienne.

Moynet, en sa qualité de peintre, avait trouvé du premier coup ma véritable ressemblance; je ne puis nier

que, quand j'ai les cheveux coupés très-court, ma physionomie n'ait quelque analogie avec celle de cette intéressante bête.

Chaque homme, dit-on, a sa ressemblance dans le genre animal.

Eh bien, en y réfléchissant, j'aime autant ressembler à un phoque qu'à tout autre amphibie; celui-là est fort doux, fort inoffensif, fort tendre, et l'on fait de l'huile avec son corps.

Je ne sais si je suis doux, inoffensif et tendre; mais ce que je sais, c'est que, même de mon vivant, on a fait pas mal d'huile avec mon corps.

— Vous êtes un véritable panier percé, mon cher vicomte, disait Charles X à Chateaubriand.

— C'est vrai, sire, répondit l'illustre auteur du *Génie du christianisme;* seulement, ce n'est pas moi qui fais les trous au panier.

Le baron vint me prendre à l'heure convenue.

— Eh bien, êtes-vous prêt? me demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Allons, prenez votre chapeau, et allons.

— Mon chapeau, cher ami, j'en ai fait hommage au Volga, entre Saratof et Tzaritzine, vu que, dans le voyage, il avait pris des formes tellement fantastiques, qu'il me rappelait le gibus de Giraud en Espagne; mais, soyez tranquille, je vais en acheter un.

— Vous savez ce que va vous coûter un chapeau?

— Seize à dix-huit francs, je présume?

— Allez toujours.

— Ce sont donc des castors première qualité?

— Non, ce sont de simples chapeaux de soie; rien ne

fait si vite le tour du monde qu'une mauvaise invention.

— Alors, vingt à vingt-cinq francs?

— Allez toujours.

— Trente, trente-cinq, quarante?

— Soixante et dix livres tournois, mon ami; vous en avez pour vos dix-huit roubles.

— Baron, pas de mauvaise plaisanterie.

— Mon cher, depuis que je suis consul, je ne plaisante plus; comment, d'ailleurs, voulez-vous que je plaisante à Tiflis avec quatre mille roubles d'appointements, quand un chapeau coûte dix-huit roubles?

— Voilà pourquoi vous portez une casquette?

— Justement; j'en ai fait une question d'uniforme diplomatique; partout, excepté chez le prince Bariatinsky, je vais en casquette. De cette façon, j'espère que mon chapeau me fera trois ans.

— Ah çà! et moi?

— Comment, et vous?

— Un chapeau.

— Tout ce que vous voudrez; demandez-moi ma maison, demandez-moi ma table, demandez-moi mon cœur, mais ne me demandez pas mon chapeau; mon chapeau, c'est, pour moi, ce que ses appointements étaient pour le maréchal Soult : je ne m'en séparerai qu'avec la vie.

— Est-ce que je ne puis pas aller en casquette?

— A quel titre, je vous prie? Êtes-vous seulement élève consul?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Êtes-vous attaché de première, de seconde, de troisième classe?

— Ah! mon cher ami, j'ai toujours été détaché de toutes les classes, au contraire.

— Alors, un chapeau...

— Mais, demandai-je timidement, est-ce que je ne pourrais pas hasarder le papak? J'ai un très-beau papak.

— Avez-vous un uniforme quelconque?

— Aucun, pas même celui de l'Académie.

— C'est malheureux, parce qu'avec un uniforme d'académicien surtout, un papak ferait un excellent effet.

— Mon ami, j'aime mieux renoncer au théâtre.

— C'est très-bien; mais, moi, je ne renonce pas à vous. Diable! je vous ai promis à toutes mes princesses; tout le monde connait déjà à Tiflis le malheur qui vous est arrivé; on sait que vous êtes à mourir de rire, — vous comprenez, j'ai mieux aimé exagérer un peu — et l'on vous attend. Au reste, vous savez comment la chose est advenue.

— Quelle chose?

— La dénudation de votre crâne.

— Non.

— C'est votre faute; depuis un mois, on vous attend à Tiflis; nos princesses sont comme la femme de votre coiffeur, très-grandes admiratrices de ce que vous écrivez. Eh bien, elles ont pensé qu'après un long voyage vous ne pouviez échapper à une coupe de cheveux quelconque... Vous êtes dans la situation de Pipelet, mon pauvre ami! vous êtes tombé juste entre les mains de celui qui avait le plus grand nombre de demandes; il ne vous a pas coupé les cheveux, il vous a tondu. Dieu apaisera pour vous la rigueur du vent. Tirez vos dix-huit roubles et allons acheter un chapeau.

— Non, cent fois non, mille fois non ; j'aime mieux me faire faire un uniforme et porter mon papak; d'ailleurs, avec mon papak, on ne verra pas que je n'ai plus de cheveux.

— Alors, c'est autre chose : un uniforme vous coûtera deux cents roubles.

— Allons, je vois qu'il n'y a pas moyen de s'en tirer; vous êtes logique comme une règle de trois.

— Si fait, il y a un moyen. Tenez, continua Finot en me montrant mon hôte qui entrait, voilà Zoubalof, qui est un élégant et qui a une collection de chapeaux; il vous en prêtera un, et, avec vos dix-huit roubles, vous achèterez un bibelot quelconque.

— Volontiers, dit Zoubalof; mais M. Dumas a la tête plus grosse que la mienne.

— *Avait*, vous voulez dire, cher ami; mais, depuis le malheur qui lui est arrivé, il peut mettre les chapeaux de tout le monde.

— Cependant..., fis-je incertain si je devais accepter.

— Laissez donc ! me dit Finot, le chapeau que vous aurez porté deviendra une relique, de père en fils, dans la famille, et on l'accrochera à la muraille entre ***Regrets*** et ***Souvenirs*** de M. Dubuffe.

— Sous ce point de vue, je ne saurais refuser à un hôte si gracieux ce témoignage de ma reconnaissance.

M. Zoubalof m'apporta, en effet, un chapeau qui m'allait comme s'il eût été fait pour moi.

— Allons, dit Finot, maintenant, en drojky et au théâtre !

— Comment ! en drojky pour traverser la place ?

— D'abord, vous oubliez que je viens de chez moi; puis vous n'avez pas remarqué que, pendant votre emménagement dans le palais Zoubalof, il est tombé une légère ondée; elle suffit pour qu'on ait de la boue jusqu'à la cheville; si elle continue, on en aura demain jusqu'au genou; si elle persiste, on en aura après-demain jusqu'à la ceinture. Vous ne savez pas ce que c'est que la boue de Tiflis, cher ami; mais, avant de quitter la capitale de la Géorgie, vous le saurez : il y a des moments où le rez-de-chaussée de votre drojky ne suffit plus, et où vous êtes obligé de monter sur la banquette comme Automédon. Alors, on vous jette une planche, de la maison où vous allez, et vous faites vos visites en passant sur un pont suspendu. Imaginez-vous donc que, le 28 août 1855, il y a eu un orage; — je vous cite celui-là, parce que c'est le dernier; — eh bien, il est descendu de telles cataractes de boue de la montagne, — ici, outre la boue autochthone qui appartient aux rues proprement dites, nous avons la boue voyageuse, — eh bien, je vous disais donc qu'il était descendu de telles cataractes de boue de la montagne, que trente maisons ont été rasées par le pied, soixante-deux personnes noyées, et je ne sais combien de drojkys emportés à la rivière. Voyons si le nôtre est encore à la porte.

Il y était; nous y primes place; dix secondes après, nous entrions sous le vestibule du théâtre.

XXXVIII

LA SALLE DE SPECTACLE, LES BAZARS, L'ORPHELINE

J'avoue que, dès le vestibule, je fus frappé de la simplicité et en même temps du goût de l'ornementation : on eût cru entrer dans le corridor du théâtre de Pompéi.

Au corridor supérieur, l'ornementation changea et devint arabe.

Enfin, nous entrâmes dans la salle.

La salle est un palais de fée, non pas pour la richesse, mais pour le goût; peut-être n'y entre-t-il pas pour cent roubles de dorures; mais je n'hésite pas à dire que la salle de Tiflis est une des plus charmantes salles de spectacle que j'aie vues de ma vie.

Il est vrai que de jolies femmes embellissent beaucoup une jolie salle, et que, sous ce rapport, comme sous celui de son architecture et de sa décoration, la salle de Tiflis n'a, Dieu merci, rien à désirer.

La toile est charmante : au milieu s'élève un socle de statue, sur lequel est peint un groupe représentant, à gauche du spectateur, la Russie; à droite, la Géorgie.

Du côté de la Russie, et allant se perdre dans ce que nous appelons le manteau d'Arlequin, Saint-Pétersbourg et la Néva, Moscou et son Kremlin, les ponts, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la civilisation.

Du côté de la Géorgie, en fuyant de la même façon, Tiflis avec ses ruines de forteresses, ses bazars, ses es-

carpements de rochers, sa Koura furieuse et insoumise, son ciel pur, sa poésie enfin.

Au pied du socle, du côté de la Russie, la croix de Constantin, la châsse de saint Vladimir, les fourrures de Sibérie, les poissons du Volga, les blés de l'Ukraine, les fruits de la Crimée, c'est-à-dire la religion, l'agriculture, le commerce, l'abondance.

Du côté de la Géorgie, les étoffes splendides, les armes magnifiques, les fusils aux montures d'argent, les kandjars d'ivoire et d'or, les schaskas damasquinées, les goulas de vermeil, les mandolines incrustées de nacre, les tambours aux grelots de cuivre, les zournas d'ébène, c'est-à-dire la parure, la guerre, le vin, la danse, la musique.

La Russie, sombre souveraine que sa grandeur ne peut égayer.

La Géorgie, joyeuse esclave que sa servitude ne peut assombrir.

Ma foi, il est beau de descendre de Rourik, d'avoir eu des aïeux souverains régnant à Starodoub, de tirer son nom de Gagara le Grand, de se faire annoncer à la cour et dans les salons sous le nom de prince Gagarine; mais, si aujourd'hui on disait au prince Gagarine : « Il vous faut renoncer à votre principauté, à vos aïeux, à votre noblesse couronnée ou à votre pinceau, » je crois que le prince Gagarine garderait son pinceau et s'appellerait M. Gagarine, ou plutôt Gagarine sans autre titre ni avant ni après. Les artistes de sa force travaillent pour que l'on dise Michel-Ange, Raphaël et Rubens tout court.

Cette charmante toile se leva sur le premier acte des *Lombards*, médiocre et ennuyeux opéra s'il en fut, ad-

mirablement chanté par mademoiselle Stolz, — jeune prima donna de vingt ans, qui passe par le théâtre de Tiflis pour arriver à ceux de Naples, de Florence, de Milan, de Venise, de Paris et de Londres, — par Massini et par Briani.

C'est une chose merveilleuse que de voir une pareille troupe à Tiflis. Il est vrai qu'avec des gouverneurs comme le prince Voronzof et le prince Bariatinsky, les vice-royautés deviennent des royautés et les colonies des métropoles.

Je ne regrettai que deux choses : c'est qu'on ne jouât pas *Guillaume Tell* au lieu des *Lombards*, et que le prince Gagarine, pendant qu'il y était, n'eût pas fait les décorations en même temps que la salle.

Après avoir exécuté ce vestibule de l'enfer qu'on appelle un théâtre, le prince Gagarine ornementa ce portique du paradis qu'on appelle une église.

La cathédrale de Tiflis est entièrement peinte par ce grand artiste, et, de même que le théâtre de Tiflis est, sinon le plus charmant, du moins un des plus charmants théâtres du monde, l'église de Saint-Sion est bien certainement une des plus élégantes églises de la Russie.

Le mot *élégant* paraîtra peut-être étrange à nos lecteurs, habitués à la sombre et mystérieuse majesté des églises catholiques; mais les églises grecques, toutes d'or, d'argent, de malachite et de lapis-lazuli, ne peuvent pas avoir de prétention au côté grave et triste du culte catholique.

A Tiflis, on ne fait point, comme en Italie, de visites dans les loges; cela tient à ce qu'à part les avant-scène et les trois loges du gouverneur, qui tiennent le milieu

de la galerie et font face au théâtre, toutes les loges sont ouvertes.

C'est le seul défaut, non pas d'architecture, mais de galanterie du noble constructeur; une femme est toujours plus jolie quand son visage se détache sur un fond rouge ou grenat et possède un encadrement d'or; mais sans doute l'artiste a pensé que les dames géorgiennes n'avaient pas besoin de cet artifice.

Finot, le spectacle terminé, me ramena chez moi. Il avait raison, l'ondée avait continué, et la boue montait à mi-jambe.

Il me quitta en m'annonçant qu'il viendrait me prendre le lendemain pour me faire faire le tour des bazars et me présenter dans deux ou trois maisons.

Le lendemain, à dix heures du matin, Finot, exact comme le canon qui, à Tiflis, tonne midi, était avec son drojky au perron de la maison Zoubalof.

Nous avions inscrit, la veille au soir, nos noms chez le prince Bariatinsky, et le lieutenant de Sa Majesté impériale au Caucase nous faisait dire qu'il nous recevrait le lendemain à trois heures.

Le messager avait recommandé de n'y pas manquer, le prince Bariatinsky ayant une lettre très-pressée à remettre à M. Dumas.

Nous avions tout le temps de voir le caravansérail, de courir les bazars, de faire nos deux ou trois visites et de revenir nous habiller pour nous rendre à l'invitation du prince.

Le principal caravansérail de Tiflis a été bâti par un Arménien, qui en a payé le terrain seul quatre-vingt mille francs, — huit toises de large sur quarante de

long ! — On voit qu'à Tiflis, où le terrain ne manque pas cependant, le terrain n'est pas meilleur marché que le reste.

C'est un spectacle curieux que la vue de ce caravansérail, par toutes les portes duquel entrent, conduisant des chameaux, des chevaux et des ânes, des députations de toutes les nations de l'Orient et de l'Europe du Nord : Turcs, Arméniens, Persans, Arabes, Hindous, Chinois, Kalmouks, Turkomans, Tatars, Tcherkesses, Géorgiens, Mingréliens, Sibériens, que sais-je, moi !

Chacun avec son type, son costume, ses armes, son caractère, sa physionomie et surtout sa coiffure, dernière chose qu'abandonnent, en général, les peuples dans les révolutions de la mode.

Deux autres caravansérails servent de succursales à celui-ci, mais ont beaucoup moins d'importance ; on ne paye rien pour le logement dans ces hôtelleries, où le Sibérien, venu d'Irkoutsk, coudoie le Persan, venu de Bagdad, et où tous ces députés du commerce des peuples orientaux semblent vivre dans une espèce de communauté ; mais les propriétaires perçoivent un pour cent sur les marchandises emmagasinées et vendues.

A ces bazars, se rattache le réseau des rues commerciales, complétement séparé du quartier aristocratique.

Chacune de ces rues est affectée à un genre d'industrie.

Je ne sais pas comment ces rues s'appellent à Tiflis, je ne sais pas même si elles ont des noms ; mais, pour moi, elles n'en peuvent porter d'autres que la rue des Orfévres, la rue des Fourreurs, la rue des Armuriers, la rue des Fruitiers, la rue des Chaudronniers, la rue des

Tailleurs, la rue des Cordonniers, et je dirai même la rue des Babouchiers et des Pantoufliers.

A Tiflis, c'est-à-dire dans le commerce indigène, — et j'appelle commerce indigène les commerces tatar, arménien et persan aussi bien que géorgien, — à Tiflis, un bottier ne fait pas de souliers, un cordonnier ne fait pas de pantoufles, un pantouflier ne fait pas de babouches, et un babouchier ne fait que ses babouches.

Il y a plus : le bottier qui fait les bottes géorgiennes ne fait pas les bottes tcherkesses. Il y a presque une industrie pour chaque portion du vêtement de chaque peuple. Ainsi, vous voulez faire faire une schaska, vous achetez une lame, vous lui faites mettre une poignée et un fourreau en bois, vous faites recouvrir ce fourreau de cuir ou de maroquin, enfin vous faites ciseler la poignée et les ornements d'argent; tout cela à part, tout cela en allant de magasin en magasin. L'Orient, je l'ai déjà dit, a résolu le grand problème commercial de la suppression de l'intermédiaire; sans doute, c'est meilleur marché, mais cette économie n'existe que dans un pays où le temps n'a aucune valeur.

Un Arménien mourrait d'impatience à la fin de la première semaine de son séjour à Tiflis.

Tous ces magasins ont une devanture ouverte, tous ces marchands travaillent à la vue des promeneurs; ceux qui auraient des secrets ou des artifices seraient bien malheureux en Orient.

Rien de plus curieux qu'un voyage à travers ces rues : l'étranger ne s'en lasse pas; j'y allais presque tous les jours.

Aussi restâmes-nous plus longtemps que nous ne

comptions rester dans cette pittoresque excursion; il était près de deux heures lorsque nous songeâmes à nos visites.

Nous revînmes changer de bottes et de pantalons, — je recommande mon costume à grandes bottes aux voyageurs qui visiteront Tiflis après moi, — et nous allâmes frapper à la porte du prince Dmitry Orbeliani.

J'ai dit ce que c'étaient que les princes Orbeliani comme origine; ce sont des princes, non pas du saint-empire, mais du Céleste Empire : leurs aïeux vinrent de la Chine en Géorgie vers le ve siècle, je crois.

Un tableau de famille représente le Déluge : un homme nage à la surface de l'immense nappe d'eau, et montre à Noé, afin d'être admis dans l'arche, une grande pancarte.

Cet homme, c'est l'un des aïeux des princes Orbeliani.

Sa pancarte, ce sont ses lettres de noblesse.

Le prince Dmitry Orbeliani connaît une prière pour charmer les serpents, et possède cette fameuse pierre ou plutôt ce talisman qui fait une vérité de la fable du bézoard miraculeux de l'Inde.

Cette pierre lui vient du roi Héraclée, avant-dernier prince régnant en Géorgie, dont sa mère était la fille, précieux héritage avec lequel il a sauvé bien des existences.

La princesse Orbeliani est une femme de quarante ans, ayant passé volontairement, et bien avant l'époque assignée par la nature, à l'état de matrone. Elle a dû être une des plus belles femmes de Tiflis; la poudre qu'elle met par coquetterie, je présume, donne le caractère du

XVIIIe siècle à sa physionomie. Je n'ai jamais vu à personne un si grand air de grande dame.

Rencontrez la princesse Orbeliani dans la rue et à pied, et vous la saluerez sans la connaître, tant vous comprendrez, rien qu'en la voyant, que tout respect lui est dû.

Elle est la mère d'une des plus jolies, des plus sémillantes, des plus spirituelles, des plus ravissantes jeunes femmes de Tiflis, de madame Davidof-Gramont.

Au milieu de toute cette belle famille princière courait une petite fille, traitée comme l'enfant de la maison.

— Regardez cette petite fille, me dit tout bas Finot; je vous raconterai quelque chose de curieux sur elle.

Peut-être le désir de savoir ce quelque chose de curieux abrégea-t-il ma visite. Je me levai, rappelant à Finot que nous devions être à trois heures chez le prince Bariatinsky, et je sortis.

— Eh bien, lui demandai-je, la petite fille ?

— Vous l'avez bien regardée ?

— Oui, c'est une gentille enfant; mais elle m'a semblé d'extraction vulgaire.

— Vulgaire, oui, si toutefois certaines qualités sublimes ne rachètent pas la vulgarité.

— Diable ! cher ami, vous me faites venir l'eau à la bouche; voyons, vite l'histoire de l'enfant !

— Eh bien, voici l'histoire : elle est courte et a besoin d'être racontée avec la plus grande simplicité. La mère, de l'enfant, enceinte d'elle, et sa grand'mère, agée de soixante et dix ans, avaient été prises par les Lesghiens. Grâce aux efforts de toute la famille, on parvint à réunir la somme demandée par Schamyl pour la rançon. Les

deux femmes partirent, la mère allaitant une enfant âgée de quatre mois, dont elle était accouchée pendant sa captivité. Au moment de quitter le pays ennemi, la grand'mère mourut, et, en mourant, supplia sa fille, dans une prière suprême, de ne pas laisser son corps abandonné sur une terre infidèle. La fille croyait que c'était chose toute simple, et qu'ayant racheté sa mère vivante, elle avait droit à emporter sa mère morte. Les ravisseurs en jugèrent autrement, et estimèrent le cadavre de la vieille femme six cents roubles.

» La fille eut beau prier, supplier, elle n'obtint rien.

» Alors, elle demanda à emporter le corps de sa mère, jurant, sur ce qu'elle avait de plus sacré, d'envoyer la rançon demandée ou de venir se soumettre comme esclave aux mains des montagnards. Ceux-ci refusèrent, déclarant qu'ils ne consentiraient à lâcher le corps de la vieille femme qu'à une seule condition, c'est que la mère leur laisserait son enfant.

» La piété filiale l'emporta sur l'amour maternel; la mère laissa son enfant avec des cris, des sanglots, des larmes, des angoisses, mais enfin elle la laissa.

» Puis elle revint à Tiflis, fit enterrer sa mère en terre sainte, ainsi que la bonne femme l'avait désiré, et, comme la famille s'était épuisée à la racheter, toute vêtue de deuil, elle se mit à quêter de maison en maison pour réunir les six cents roubles qu'exigeaient d'elle les Lesghiens pour lui rendre son enfant.

» Ces six cents roubles furent faits en huit jours.

» Une fois qu'elle eut la somme, elle ne voulut pas attendre une heure; elle partit à pied et arriva jusqu'au village où elle avait laissé son enfant. Mais, là, le cœur brisé de

douleur, le corps brisé de fatigue, elle tomba pour ne plus se relever.

» Trois jours après son arrivée, la martyre était morte.

» Fidèles à leur promesse, cette fois, les Lesghiens prirent les six cents roubles et rendirent la mère et l'enfant au chef pour être remises à l'exarque.

» L'enfant est cette petite orpheline que vous avez vue, et que la princesse Orbeliani a adoptée.

« Vous voyez que j'avais raison de vous dire tout bas : « Regardez bien cette petite fille. »

XXXIX

UNE LETTRE

A trois heures précises, nous entrions chez le prince Bariatinsky.

Quoique le prince Bariatinsky porte un des plus grands noms de la Russie, — il descend de saint Michel de Tchernigof, issu de Rourik au douzième degré, et de saint Vladimir au huitième, — le prince Bariatinsky doit tout à lui-même.

Sous l'empereur Nicolas, il fut toujours en disgrâce, malgré l'amitié ou peut-être à cause de l'amitié que lui portait le prince héritier. Il vint au Caucase, dont il était destiné à être un jour le roi, — le lieutenant de l'empereur à Tiflis est le roi du Caucase, — il vint au Caucase comme lieutenant, commanda cent Cosaques de la ligne,

puis un bataillon, puis le régiment de Kabardinsky. Ce fut pendant qu'il était colonel de ce régiment qu'il créa ces fameux chasseurs de Kabardah, avec lesquels, à Kasafiourte, nous fîmes l'expédition nocturne que nous avons racontée; devint chef d'état-major de Mouravief, puis général en chef à son tour, donna sa démission, retourna à Saint-Pétersbourg, et, enfin, à l'avénement du nouvel empereur, revint à Tiflis comme gouverneur du Caucase.

C'est un homme de quarante à quarante-deux ans, d'une charmante figure, ayant une voix très-douce, avec laquelle il raconte très-spirituellement, soit ses propres souvenirs, soit des anecdotes étrangères; affable et gracieux, quoique très-grand seigneur, je devrais dire parce qu'il est très-grand seigneur.

Cette douceur n'exclut par une prodigieuse énergie, comme on le verra tout à l'heure.

Lorsqu'il était colonel, le prince Bariatinsky dirigea une expédition sur un aoul.

D'habitude, ces expéditions se font l'été.

Le prince fit la sienne l'hiver, par quinze degrés de froid; il avait ses raisons pour cela.

L'été, les montagnards se retirent dans la forêt et attendent tranquillement que les Russes évacuent leur village, ce que les Russes finissent toujours par faire; puis, le village évacué, ils reviennent en prendre possession; quitte à le rebâtir si les Russes l'ont brûlé ou démoli.

Mais, l'hiver, par quinze degrés de froid, il n'en fut pas ainsi. Au bout de huit jours de bivac dans la forêt, les montagnards se lassèrent et proposèrent de faire leur soumission.

Le prince Bariatinsky accepta la soumission. Les montagnards rendirent leurs fusils, leurs poignards et leurs schaskas, dont on fit un énorme tas sur la place de l'aoul.

Puis on les amena sur cette place et on leur fit prêter serment de fidélité à l'empereur de Russie.

Le serment prêté, le prince leur fit rendre leurs armes.

Les armes rendues :

— Ce n'est pas tout, leur dit-il : voilà huit jours que, par votre faute, ni mes hommes ni moi ne dormons; je vais dormir, et, comme mes hommes sont fatigués, c'est vous qui veillerez sur moi.

Et le prince Bariatinsky renvoie les sentinelles russes, fait poser à sa porte et dans son intérieur des sentinelles tchetchènes, et dort ou fait semblant de dormir pendant six heures, sous la garde de ses ennemis.

Pas un n'eut même l'idée de trahir le serment qu'il venait de faire.

Le prince nous reçut dans un charmant petit salon persan, arrangé avec un goût infini par le comte Salahoub, un des auteurs les plus distingués de la Russie, garni d'armes merveilleuses, de vases d'argent de la plus belle forme et du plus grand prix, d'instruments de musique géorgiens adorables d'incrustation, et tout resplendissant de coussins et de tapis brodés par les dames géorgiennes, ces belles paresseuses qui ne prennent l'aiguille que pour conteller d'or et d'argent les selles des chevaux et les fourreaux à pistolet de leurs maris.

Le prince m'attendait depuis longtemps. J'ai dit que des ordres avaient été donnés par lui tout le long de la route pour que je fusse reçu en prince, ou en artiste, comme on voudra.

Mon arrivée lui avait été annoncée par la comtesse Rostopchine, dont il me remit une lettre; ou plutôt tout un paquet.

Le prince nous garda une heure et nous invita à dîner pour le même jour.

Il était quatre heures; on dînait à six. Je n'avais que le temps de rentrer chez moi et de voir ce que me disait la pauvre comtesse.

J'avais été en correspondance artistique avec elle avant de la connaître à Moscou. Lorsqu'elle sut que j'étais arrivé, elle vint exprès de sa campagne et me fit dire qu'elle m'attendait.

J'accourus chez elle et la trouvai très-souffrante, très-frappée, surtout, que la maladie dont elle souffrait était mortelle.

J'avoue que ce fut aussi l'effet qu'elle me fit; son visage, toujours si charmant, avait déjà reçu ce premier coup de griffe dont la mort marque longtemps à l'avance ses victimes, victimes dont elle semble d'autant plus avide que leur vie est plus précieuse. J'étais venu chez elle avec un album et un crayon, pour prendre des notes politiques et littéraires : — politiques sur son beau-père, le célèbre comte Rostopchine, qui s'est débattu toute sa vie sous l'accusation d'avoir brûlé Moscou, accusation qu'il repoussa sans cesse, et qui sans cesse, comme le rocher de Sisyphe, retomba sur lui;—mais, au lieu de prendre des notes, je causai. La conversation de l'adorable malade était entraînante; elle me promit de m'envoyer tout ce qu'elle croyait digne de ma curiosité; et, comme je me retirais au bout de deux heures, la sentant fatiguée de cette longue conversation, elle prit mon

album, et sur la première page écrivit cette ligne :

« Ne jamais oublier les amis de Russie, et, entre autres,

» EUDOXIE ROSTOPCHINE.

» Moscou, 14/26 août 1858. »

Et, en effet, elle m'avait envoyé, quelques jours après, ses notes, de la campagne où elle était retournée le lendemain du jour où je l'avais vue.

Ces notes étaient accompagnées de cette lettre, que je cite tout entière, pour donner une idée de l'esprit de cette bonne, spirituelle et poétique amie d'un jour, dont je garderai le souvenir toute ma vie, et qui écrivait en français, soit en vers, soit en prose, comme nos plus charmants génies féminins.

« Voronovo, lundi 18/30 août 1858.

» *Douschinka* Dumas! » (Ce que signifie ce petit mot patois, je ne le vous dirai certes pas, ne fût-ce que pour vous obliger à le chercher.) « *Douschinka* Dumas! vous voyez que je suis femme de parole, en même temps que de plume; car voilà déjà ma nouvelle et la justification de mon beau-père à l'endroit de l'incendie de Moscou, dont la flamme l'a si fort brûlé dans ce monde, que j'espère qu'elle lui aura valu d'échapper à celle de l'enfer.

» Le reste viendra en temps et lieu.

» A mon retour ici, j'ai été reçue un peu comme Caïn après l'accident d'Abel. La famille m'a couru sus, en me

Entre les deux dates du 18/30 août et du 27 août 10 septembre, la pauvre comtesse avait fait quelques pas de plus vers la tombe.

« Voronovo, 27 août/10 septembre 1858.

» Voici, cher Dumas, les notes promises : dans un *tout autre temps*, c'eût été pour moi un plaisir de les rédiger pour vous et de remettre à un nouvel ami mes souvenirs sur deux anciens; mais, en ce moment, il faut que ce soit *vous* et que ce soit *moi*, pour que je sois parvenue à finir ce barbouillage. Figurez-vous que je suis plus malade que jamais, d'une faiblesse à ne presque plus quitter le lit, et d'une bêtise qui me laisse à peine la connaissance de moi-même. Pourtant ne doutez pas de la vérité du moindre des détails que je vous donne; ils ont été dictés par la mémoire du cœur, et celle-là, croyez-moi, survit à celle de l'intelligence. La main qui vous remettra cette lettre vous sera une preuve que je vous ai recommandé.

» Adieu ! ne m'oubliez pas.

» Eudoxie.

» Je relis ma lettre et la trouve stupide. Peut-on vous écrire si platement ! Mais j'aurai probablement une excellente excuse à vos yeux : c'est que je serai morte ou bien près de mourir quand vous la recevrez. »

J'avoue que cette lettre me serra douloureusement le

cœur. J'avais dit, en rentrant, aux bons amis chez lesquels je logeais à Pétrosky-Parc :

— Pauvre comtesse Rostopchine! dans deux mois, elle sera morte.

Prophète de malheur! ma prédiction s'était-elle si ponctuellement accomplie?

Je poussai un gros et triste soupir à l'adresse de la pauvre comtesse, et je jetai les yeux sur les notes qu'elle m'envoyait.

Ces notes concernaient spécialement Lermontof, le premier poëte de la Russie, après Pouschkine, quelques-uns disent même avant.

Comme Lermontof est surtout le poëte du Caucase, qu'il y a été exilé, qu'il y a écrit, qu'il y a combattu, qu'il y a été tué enfin, nous allons saisir cette occasion, où, pour la seconde ou troisième fois, son nom passe sous notre plume, de vous dire quelques mots d'un homme de génie que le premier j'ai fait connaître en France en publiant dans *le Mousquetaire* une traduction de son meilleur roman : *Petchorine, ou un Héros de notre temps.*

Je donne textuellement la notice envoyée à Tiflis par la comtesse Rostopchine; seulement, les vers que je citerai seront traduits par moi.

LERMONTOF (MICHEL-YOURIEVITCH).

« Lermontof naquit en 1814 ou 1815, d'une famille riche et honorable. Ayant perdu père et mère en bas âge, il fut élevé par sa grand' mère maternelle, madame Arsénief, femme d'esprit et de mérite, qui lui avait voué

un amour aveugle, un véritable amour d'aïeule. Rien ne fut épargné pour son éducation. A quatorze ou quinze ans, il faisait déjà des vers, mais qui étaient loin d'annoncer son brillant et robuste talent. Mûri de bonne heure, comme toute la génération de ses contemporains, il avait rêvé la vie avant de la connaître, et la théorie lui en gâta la pratique. Il n'eut ni les grâces ni les bonheurs de l'adolescence; une chose influa dès lors sur son caractère et continua d'exercer une triste et énorme influence sur tout son avenir. Il était très-laid, et cette laideur, qui plus tard céda au pouvoir de la physionomie, et disparut presque quand le génie eut transformé ses traits vulgaires, cette laideur était frappante dans sa grande jeunesse.

» Elle décida de la tournure d'esprit, des goûts, des allures du jeune homme à la tête ardente et aux ambitions démesurées. Ne pouvant plaire, il voulut séduire ou effrayer, et se drapa dans le byronisme, alors à la mode, Don Juan fut son héros, plus que cela, son modèle; il visa au mystérieux, au sombre, à l'ironie. Ce jeu d'enfant laissa des traces ineffaçables dans cette imagination mobile et impressionnable; à force de se poser en Lara et en Manfred, il s'habitua à le devenir. Je l'ai vu deux fois, à cette époque, à des bals d'enfants où je sautais, moi, en vraie petite fille que j'étais, tandis que lui, de mon âge ou même un peu plus jeune que moi, s'occupait de tourner la tête à une cousine à moi, très-coquette, et avec laquelle il était, comme on dit, à deux de jeu. Je me rappelle encore l'étrange effet que produisit sur moi ce pauvre enfant grimé en vieux et devançant l'âge des passions par leur laborieuse imitation.

J'étais la confidente de cette cousine. Elle me montrait les vers que Lermontof écrivait sur son album. Je les trouvais mauvais, mais surtout parce qu'ils n'étaient pas vrais. J'étais alors toute en enthousiasme pour Schiller, Joukovsky, Byron, Pouschkine. J'essayais moi-même de la poésie. J'avais fait une ode à Charlotte Corday que j'eus le bon esprit de brûler plus tard. Enfin, je ne demandai même pas à faire la connaissance de Lermontof, tant il me paraissait peu sympathique.

» Il était alors dans la pension des nobles, attachée comme école préparatoire à l'université de Moscou. Plus tard, il entra à l'école militaire des porte-enseignes de la garde. Là, sa vie et ses goûts prirent un autre aspect. Caustique, railleur, adroit, les niches, les farces, les plaisanteries de toute espèce furent son occupation la plus assidue. Avec cela, pétri de l'esprit le plus brillant en conversation, riche, indépendant, il devint l'âme de cette réunion de jeunes gens de bonne famille. Il fut le boute-en-train des plaisirs, des causeries, des parties folles, de tout ce qui fait enfin la vie à cet âge.

» Au sortir de l'école, il passa au régiment des chasseurs de la garde, un des plus brillants et des mieux composés; et, là encore, la vivacité, l'esprit, l'ardeur du plaisir mirent Lermontof à la tête de ses camarades. Il leur improvisait des poëmes entiers sur les sujets les plus ordinaires de leur existence de camp ou de caserne. Ces pièces, que je n'ai pas lues et qui ne sont pas faites pour les femmes, brillent, dit-on, de toute la verve et de toute la fougue étincelante de l'auteur. Donnant des sobriquets à tout le monde, il était juste qu'il attrapât le sien : un type vulgaire avec lequel il avait beaucoup

de ressemblance nous était venu de Paris, d'où tout nous vient : c'était le bossu Mayeux. On appela Lermontof *Mayeux*, à cause de sa petite taille et de sa grosse tête, qui lui donnaient certain air de famille avec le célèbre gobbo. La joyeuse vie de garçon, qu'il menait à grandes guides, ne l'empêchait pas d'aller dans quelques sociétés, où il s'amusait à tourner les têtes, pour les laisser se morfondre ensuite dans l'abandon, à troubler les mariages en herbe en se jetant au travers avec une passion feinte pendant quelques jours. Enfin, il semblait chercher à se prouver à lui-même que les femmes pouvaient l'aimer malgré sa petite taille et sa laideur. J'ai eu l'occasion de recevoir les confidences de plusieurs de ses victimes, et je ne pouvais m'empêcher de rire, même en face, des larmes de mes amies, de la tournure originale et des dénoûments comiques qu'il donnait à ses expériences don juanesques et scélérates. Une fois, je me rappelle, il s'amusa à supplanter un riche promis, et, quand celui-ci fut parti, quand on crut Lermontof prêt à prendre sa place, les parents de la promise reçurent tout à coup une lettre anonyme qui les adjurait de mettre Lermontof à la porte, et qui racontait de lui un millier d'horreurs.

» Cette lettre, c'était lui-même qui l'avait écrite, et il ne remit plus les pieds dans la maison où il l'avait expédiée.

» La mort de Pouschkine arriva sur ces entrefaites. Lermontof, indigné, comme toute la jeunesse russe, contre cette partie mauvaise de la société qui avait excité l'un contre l'autre les deux adversaires, Lermontof, dis-je, fit une pièce de vers médiocre, mais brûlante, où

il s'adressait à l'empereur lui-même, en lui demandant vengeance. Dans la surexcitation générale des esprits, cet acte si naturel dans un jeune homme reçut une autre interprétation. Le nouveau poëte, qui prenait fait et cause pour le poëte défunt, fut mis aux arrêts, passa au corps de garde, et finalement fut envoyé dans un régiment du Caucase. Cette catastrophe, si déplorée par les amis de Lermontof, tourna grandement à son avantage. Arraché aux futilités de la vie de Saint-Pétersbourg, mis en présence d'un devoir sévère, d'un danger permanent, transporté sur le théâtre d'une guerre incessante, dans un pays nouveau, beau jusqu'à la magnificence, forcé enfin de se replier sur lui-même, le poëte grandit tout à coup et se développa avec énergie. Jusqu'alors ses essais, quoique nombreux, n'avaient été que des tâtonnements; dès ce moment, il travailla, et par inspiration et par amour-propre, afin de pouvoir montrer quelque chose de lui au monde qui ne le connaissait que par son exil, et qui n'avait encore rien lu de lui. C'est ici qu'il faut placer le parallèle entre Pouschkine et Lermontof, pris spécialement dans ce sens de poëte et d'auteur.

« Pouschkine est tout élan, tout premier jet; la pensée sort, ou plutôt jaillit de son âme et de son cerveau armée de pied en cap. Alors, il la remanie, il la corrige, il la polit, mais elle reste toujours bien entière et bien définie.

» Lermontof cherche, compose, arrange; la raison, le goût, l'art, lui indiquent le moyen d'arrondir sa phrase, de perfectionner son vers; mais sa première pensée est toujours informe, incomplète et tourmentée;

même aujourd'hui, dans l'édition complète de ses œuvres, on retrouve le même vers, la même idée, le même quatrain, intercalé dans deux pièces tout à fait différentes.

» Pouschkine se rendait compte tout de suite de la marche et de l'ensemble de la plus petite de ses pièces détachées.

» Lermontof jetait sur le papier un vers ou deux qui lui venaient à l'esprit sans savoir ce qu'il en ferait, et les plaçait ensuite dans telle ou telle pièce à laquelle ils lui paraissaient convenir. Son principal charme consistait surtout dans les descriptions de paysage; bon paysagiste lui-même, le peintre complétait le poëte; mais, pendant longtemps, l'abondance des matières qui fermentaient dans sa pensée l'empêcha de les coordonner, et ce n'est guère que de ses loisirs forcés du Caucase que datent son entière possession de lui-même, la connaissance de ses forces et l'exploitation stratégique, pour ainsi dire, de ses diverses capacités; à mesure qu'il avait achevé, revu, corrigé un cahier de vers, il l'envoyait à ses amis de Saint-Pétersbourg. Cet envoi est cause que nous avons à déplorer la perte de quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Le courrier de Tiflis, souvent attaqué par les Tchetchens ou les Kabardiens, exposé à tomber dans les torrents ou les abîmes qu'il traverse sur des planches, ou bien à franchir des gués où parfois, pour se sauver lui-même, il abandonne les paquets qu'il porte, égara deux ou trois des cahiers de Lermontof. Cela arriva particulièrement au dernier que Lermontof envoyait pour être remis à son éditeur, et qui se perdit de cette façon, de sorte que nous n'avons que les ébauches des pièces achevées qu'il contenait.

» Au Caucase, la gaieté de la jeunesse fit place, chez Lermontof, à des accès de mélancolie noire qui, creusant plus profondément sa pensée, marquèrent d'un cachet plus intime toutes ses poésies. En 1833, il lui fut permis de revenir à Saint-Pétersbourg, et, comme son talent, joint à son exil, lui avait déjà élevé un piédestal, le monde s'empressa de lui faire accueil. Quelques succès près des femmes, quelques *flirtations* de salon (1), lui attirèrent des inimitiés d'hommes; une discussion sur la mort de Pouschkine le mit en présence de M. de Barante, fils de l'ambassadeur de France; un duel fut arrêté, pour la seconde fois en bien peu de temps, entre un Russe et un Français; des femmes bavardèrent, le duel transpira avant la réalisation, et, pour couper court à ces inimitiés internationales, Lermontof fut renvoyé au Caucase.

» De ce second séjour dans ce pays de guerres et de splendides beautés datent les meilleures et les plus mûres productions de notre poëte. Par un bond prodigieux, il se dépasse lui-même tout à coup, et sa magnifique versification, ses grandes et profondes pensées de 1840, ne semblent plus appartenir au jeune homme qui s'essayait encore l'année précédente. On voit en lui plus de vérité, plus de bonne foi avec lui-même. Il se connaît davantage et se comprend mieux; les petites vanités

(1) Ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas la signification et l'étendue du verbe *flirter* peuvent s'adresser, pour en avoir l'explication, à toutes les jeunes filles anglaises ou américaines de quinze à dix-huit ans; si l'on dépassait cet âge, l'extension donnée au verbe pourrait devenir trop grande.

s'évanouissent, et, s'il regrette le monde, c'est pour les affections qu'il y a laissées.

» Au commencement de l'année 1841, sa grand'mère, madame Arsénief, obtint qu'il lui fût permis de venir à Saint-Pétersbourg pour la voir et recevoir la bénédiction que l'âge et la faiblesse la pressaient de déposer sur la tête de son enfant chéri. Lermontof arriva à Saint-Pétersbourg le 7 ou le 8 de février, et, par une amère raillerie du sort, sa parente, madame Arsénief, qui habitait un gouvernement éloigné, ne put le joindre à cause du fâcheux état des routes, défoncées par un dégel intempestif.

» C'est à cette époque que je fis la connaissance personnelle de Lermontof et que deux jours suffirent à nous lier d'amitié. C'était un de plus qu'avec vous, cher Dumas; ne soyez donc pas jaloux. Nous appartenions à la même coterie, nous nous rencontrions donc sans cesse et du matin au soir; ce qui acheva de nous mettre en confiance, c'est que je lui révélais tout ce que je savais des méfaits de sa jeunesse, de sorte qu'après en avoir ri ensemble, nous fûmes tout à coup comme si nous nous étions connus depuis ce temps-là. Les trois mois que Lermontof passa à cette époque dans la capitale furent, je crois, les trois mois les plus heureux et les plus brillants de sa vie. Fêté dans le monde, aimé, choyé dans le cercle de ses intimes, il faisait quelques beaux vers le matin et venait nous les lire le soir. Son humeur joviale se réveillait dans cette sphère amie; tous les jours, il inventait une niche ou une plaisanterie quelconque, et nous passions des heures entières dans de fous rires, grâce à sa verve intarissable.

» Un jour, il annonce qu'il va nous lire un roman nouveau dont il nous donne le titre; il s'appelle *Stoss*. Il calcule qu'il lui faut pour cela une séance de quatre heures au moins. Il exige que l'on se réunisse de très-bonne heure dans l'avant-soirée, et surtout que l'on ferme la porte aux étrangers. On s'empresse d'obtempérer à ses désirs; les élus sont au nombre d'une trentaine; Lermontof entre avec un énorme manuscrit sous le bras, la lampe est apportée, les portes sont closes, la lecture commence; un quart d'heure après, elle était finie. Le mystificateur incorrigible venait de nous allécher par un premier chapitre d'une histoire effrayante qu'il avait commencée la veille, et qui remplissait une vingtaine de pages.

» Le reste du cahier était du papier blanc.

» Le roman en resta là; jamais il ne fut achevé.

» Cependant son congé expirait, et sa grand'mère n'arrivait pas. Des délais furent sollicités, refusés d'abord, puis emportés d'assaut par de hautes et bienfaisantes influences.

» Lermontof ne se consolait point de partir : il avait toute sorte de mauvais pressentiments.

» Enfin, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, nous nous réunîmes dans un souper d'adieux pour lui souhaiter un bon voyage. Je fus une des dernières à lui serrer la main. Nous avions soupé trois à une petite table avec lui et un autre ami, qui, lui aussi, a péri de mort violente dans la dernière guerre. Tout le long du souper, et en nous quittant, Lermontof ne fit que nous parler de sa fin prochaine.

» Je le faisais taire en essayant de rire de ses vains

pressentiments, mais ils me gagnaient malgré moi et pesaient sur mon cœur.

» Deux mois après, ils étaient réalisés, et un coup de pistolet venait pour la seconde fois d'enlever à la Russie une de ses plus chères gloires nationales.

» Ce qu'il y a de cruel, c'est que le coup mortel partait cette fois d'une main amie

» Arrivé au Caucase, et en attendant l'expédition, Lermontof alla aux eaux de Petigorsk. Il y rencontra un de ses amis, qu'il avait longtemps pris pour la victime de ses plaisanteries et de ses mystifications. Il recommença, et, pendant quelques semaines, Martinof fut le point de mire de toutes les folles inventions du poëte. Un jour, devant des dames, voyant Martinof affublé d'un poignard et même de deux, à la mode des Tcherkesses, ce qui n'allait point avec l'uniforme des chevaliers-gardes, Lermontof vint à lui et lui cria en riant :

» — Ah ! que vous êtes bien ainsi, Martinof! vous avez l'air de deux montagnards.

» Le mot fit déborder la coupe trop pleine; un défi s'ensuivit, et, lendemain, les deux amis se battaient. En vain les témoins avaient tenté de concilier la chose; la fatalité s'en mêla : Lermontof ne pouvait croire qu'il se battit contre Martinof.

» — Est-ce qu'il est possible, dit-il aux témoins au moment où ils lui remettaient son pistolet tout chargé, que je vise sur ce garçon-là?

» Visa-t-il? ne visa-t-il point? Le fait est que les deux coups partirent et que la balle de son adversaire atteignit mortellement Lermontof.

» C'est ainsi que finit à vingt-huit ans, et de la même

mort, le poëte qui seul pouvait adoucir la perte immense que nous avions faite dans Pouschkine.

» Chose étrange! Dantès et Martinof appartenaient tous deux au régiment des chevaliers-gardes.

» EUDOXIE ROSTOPCHINE. »

J'achevais cette lecture lorsque Finot vint me prendre. Il était six heures. Nous montâmes en drojky, et nous arrivâmes chez le prince.

Nous étions en tout petit comité.

— Ah! mon prince, lui dis-je en tirant de ma poche la lettre de la comtesse Rostopchine, il faut que vous m'aidiez à lire le nom de la campagne de notre amie.

— Pour quoi faire? me demanda le prince.

— Mais pour lui répondre, mon prince; elle m'a écrit une lettre charmante.

— Comment! vous ne savez pas?... me dit le prince.

— Quoi?

— Elle est morte!

XL

CITATIONS

Donnons au lecteur une idée du génie de l'homme dont la plume pittoresque de la pauvre comtesse Rostopchine nous a tracé le portrait physique et moral.

Les hommes peuvent être appréciés et traduits par les hommes, mais ils devraient toujours être *racontés* par les femmes.

Nous ne faisons pas de choix : nous prenons au hasard dans les poésies de Lermontof, regrettant de ne pouvoir faire connaître à nos lecteurs son poëme capital, *le Démon*, comme nous leur avons fait connaître son meilleur roman, *Petchorine ;* mais son génie est partout, et peut-être l'appréciera-t-on mieux en voyant les variations qu'il peut subir, les formes qu'il peut prendre.

Commençons par la pièce intitulée *la Pensée*, lamentation dans laquelle il apprécie un peu misanthropiquement peut-être la génération dont il fait partie.

LA PENSÉE

Oh! que, des yeux, je suis tristement sur sa route
Ce siècle, à l'avenir ou vide ou ténébreux ;
Sous le poids écrasant du savoir et du doute
Il vieillit inactif et cependant fiévreux.

Nous pourrions, éclairés des fautes de nos pères,
Nous faire des radeaux de nos vaisseaux brisés ;
Mais, comme un repas pris aux fêtes étrangères,
La vie est insipide à nos palais blasés.

Athlètes énervés avant d'entrer en lutte,
Le bien comme le mal nous trouve indifférents.
Nous voyons s'accomplir les grandeurs et les chutes
Sans plaindre les proscrits, sans haïr les tyrans.

C'est ainsi qu'un fruit maigre éclos dans une serre,
Pour les yeux sans attrait, pour le goût sans saveur,
Rongé secrètement d'un invisible ulcère,
Meurt de vieillesse, alors qu'il devrait être en fleur.

Nous avons, par les longs frottements de l'étude,
Usé le velouté de nos illusions,
Et notre cœur a pris cette triste habitude
De se moquer de tout, même des passions.

Notre main touche à peine à la coupe remplie
Où la bonté des dieux versa la volupté,
Qu'un impuissant désir, changeant le vin en lie,
En place de l'amour boit la satiété.

La poésie est morte et l'art est un fantôme;
Admirer est stupide, et, si dans notre cœur
D'enthousiasme encor vit un dernier atome,
Vite il faut l'étouffer sous un rire moqueur.

Jusqu'au bout de nos dents ce rire monte à peine;
Nos pleurs sont desséchés avant d'atteindre aux yeux;
Nous ne connaissons plus ni l'amour ni la haine,
Robustes sentiments morts avec nos aïeux.

Nous craignons d'imprimer nos traces dans l'histoire;
Nous raillons ces grands noms qui laissaient un grand deuil,
Et nous hâtons nos pas vers un tombeau sans gloire
En jetant sur la vie un dédaigneux coup d'œil.

En foule taciturne et bientôt effacée,
Nous traversons le monde, où nous n'avons planté
Ni travail fructueux, ni fertile pensée,
Qui fasse une moisson pour la postérité.

Mais aussi dans la tombe, inutile refuge,
Nous fuirons l'avenir... Sévère historien,
Il nous condamnera comme poëte et juge;
Il nous méprisera comme homme et citoyen.

Faites la part de la faiblesse de la traduction, et Byron et de Musset n'auront rien écrit de plus amer.

Voici maintenant une pièce d'une touche toute différente : c'est une conversation entre deux montagnes, le Chat-Elbrouz et le Kasbek, les deux plus hauts sommets du Caucase après l'Elbrouz, je crois.

Le Chat-Elbrouz, situé dans la partie la plus imprenable du Daghestan, a échappé jusqu'ici à la domination de la Russie.

Le Kasbek, au contraire, est depuis longtemps soumis. C'est la porte du Darial. Ses princes, depuis sept cents ans, ont reçu un tribut des différentes puissances qui se sont successivement emparées du Caucase, et ont ouvert et fermé leur passage selon que le tribut leur a été exactement ou inexactement payé.

De là vient le reproche que fait le Chat-Elbrouz au Kasbek, reproche qui, sans l'explication que nous venons de donner, serait peut-être incompréhensible à la majorité de nos lecteurs.

Ceci posé, passons à *la Dispute*.

Chat-Elbrouz, un matin, s'éveilla dans la brume;
Il était d'humeur sombre, ayant très-mal dormi;
Il apostropha donc d'un ton plein d'amertume
Le mont Kasbek, son vieil ami.

« Ah ! dit-il, quelle faute as-tu faite, mon frère,
De te soumettre à l'homme et d'accepter sa loi,
Quand dans ta liberté tu pouvais, au contraire,
Vivre loin de lui, comme moi !

» Il fera pâturer ses bœufs dans tes vallées,
Tressaillir tes échos aux accents de son cor,
Et, dans tes profondeurs par la sonde ébranlées,
Il descendra chercher de l'or.

» Il bâtira ses tours sur ta plus haute cime,
S'ouvrira dans tes rocs un chemin inconnu;
Et foulera ton front, où dans son vol sublime
L'aigle seul était parvenu.

» Prends garde! tout se peut dans le siècle où nous sommes
Tu te trouveras pris un jour en t'éveillant,
J'ai déjà vu venir tant de chevaux et d'hommes
Par la route de l'Orient! »

« L'Orient! dit Kasbek en secouant la tête ;
D'un fantôme tu fais un épouvantement.
De lui je ne crains rien : sur sa couche muette
L'homme y dort trop profondément.

« La Perse, dont la main jadis donnait des chaînes,
Sous des berceaux de fleurs, dans un air attiédi,
En écoutant couler l'onde de ses fontaines,
Chante les vers de Saadi.

» Byzance, en qui longtemps Rome vécut encore,
Oubliant les exploits par ses princes rêvés,
Aujourd'hui, sur les flots transparents du Bosphore,
Berce ses sultans énervés.

» Immobile, muette, au bord du Nil assise,
L'Égypte du regard suivant son flot bénit,
Comme le sphinx qui veille au tombeau de Cambyse,
Semble être changée en granit.

» L'Arabe voyageur, dans sa course inconstante,
Sans tourner vers Grenade un regard envieux,
A l'étoile du soir, en dépliant sa tente,
Dit les hauts faits de ses aïeux.

» Jérusalem, pleurant sur son saint mausolée,
Voit, veuve des chrétiens vaincus par Soliman,
Décroître chaque jour, sur sa plaine brûlée,
L'ombre du pouvoir musulman.

» Tout ce que mon œil voit, si loin qu'il puisse atteindre,
Désireux du repos, au sommeil souriant,
Se couche pour toujours. Je n'ai donc rien à craindre
Du paralytique Orient. »

« D'avance, mon ami, ne chante pas victoire,
D'une moqueuse voix répondit le vieillard.
Ne vois-tu pas grandir comme une ligne noire...
Au nord, là-bas, dans le brouillard? »

Le Kasbek se tourna vers l'horizon polaire;
Il y vit s'agiter, de son regard perçant,
D'hommes et de chevaux comme une fourmilière,
Avec un bruit toujours croissant.

Du Danube à l'Oural, ce n'étaient que poussières
S'élevant sous les pas de rouges cavaliers,
Que bataillons suivant le courant des rivières,
Froissement de fers et d'aciers.

Des drapeaux précédaient la colonne géante;
Puis venaient les tambours aux roulements confus,
Puis les canons de bronze à la gueule béante
Galopant sur leurs lourds affûts.

Puis enfin s'avançait au milieu des fumées,
Des sabres reflétant le rayon augural,
Des fusils reluisants, des mèches allumées,
Yermolof, le vieux général.

Et tous ces forts guerriers qu'en chemin rien n'arrête,
Pareils au tourbillon orageux et bruyant
Que pousse devant lui le vent de la tempête,
Marchaient du nord à l'orient.

Kasbek, épouvanté de la vision sombre,
Le matin, aussitôt que le soleil eut lui,
Se mit à les compter voulant savoir leur nombre;
Mais autant eût valu pour lui

Essayer de compter les atomes de poudre
Que chasse le simoun au désert libyen,
Ou, quand ils sont battus de l'aile de la foudre,
Les flots du vieux lac Caspien.

Alors, il murmura : « Que le ciel me protége ! »
Jeta sur le Caucase un regard attristé,
Et, tirant sur ses yeux son bachelik de neige,
S'endormit pour l'éternité !

Là, le poëte trouve moyen d'être à la fois railleur et grand, chose difficile, la raillerie et la grandeur étant presque toujours des qualités exclusives l'une de l'autre.

Dans les trois ou quatre pièces que nous allons citer, il sera seulement mélancolique. Toutes ces pièces ont précédé sa mort de bien peu de temps. La comtesse Rostopchine nous a raconté qu'il en avait le pressentiment; ce pressentiment, nous allons le retrouver presque à chaque vers.

LE ROCHER QUI PLEURE

Un nuage dormait sur le sein d'un rocher.
Le soir, il avait pris sa poitrine pour gîte;
Le vent en fut jaloux et vint l'en arracher.
« Adieu, dit le nuage, il faut que je te quitte,

» J'aurais voulu pourtant demeurer près de toi,
Mais nul de son destin ici-bas n'est le maître!
Adieu, mon bon rocher, pense souvent à moi,
Qui ne repasserai jamais ici, peut-être... »

Sans sourire et sans pleurs, jusque-là dans les cieux
L'égoïste géant levait son crâne aride;
Mais, de ce jour, on vit sous son front soucieux
Une larme briller dans le creux d'une ride.

LES NUAGES

Nuages qui, voguant sous le ciel solitaire,
Dans les steppes d'azur passez silencieux;
Ainsi que moi, qui suis un proscrit de la terre,
Êtes-vous les proscrits des cieux ?

Qui vous chassa du nord? Vers le sud qui vous mène ?
Est-ce l'orgueil d'un dieu, la colère d'un roi ?
Coupables, d'un forfait subissez-vous la peine?
Êtes-vous martyrs comme moi?

Non; vous êtes partis un jour de la prairie,
Ouvrant votre aile blanche à l'élément subtil,
Et, libres dans les cieux, n'ayant pas de patrie,
Vous n'avez pas non plus d'exil.

Nous avons copié sur un album la pièce suivante, qui ne se retrouve pas dans les œuvres de Lermontof. Peut-être faisait-elle partie de ce dernier envoi qui fut perdu par le courrier.

LE BLESSÉ

Voyez-vous ce blessé qui se tord sur la terre?
Il va mourir ici, près du bois solitaire,
Sans que de sa souffrance un seul cœur ait pitié;
Mais ce qui doublement fait saigner sa blessure,
Ce qui lui fait au cœur la plus âpre morsure,
C'est qu'en se souvenant, il se sent oublié.

Sur le même album était inscrit ce quatrain, que nous ne citons que pour mémoire :

BOUTADE

Dieu nous garde, dans sa pitié,
Des moustiques et des vestales,
D'une trop fidèle amitié,
Et des vieilles sentimentales!

Les vers suivants sont tellement populaires en Russie, qu'on les trouve sur tous les pianos, et qu'il n'y a peut-être pas une jeune fille ou un jeune homme qui ne les sache par cœur.

Ils sont, je crois, un souvenir de Gœthe ou de Heine.

GORNAIA-VERCHINA

La montagne s'endort dans le ciel obscurci,
Les vallons sont muets et trempés de rosée,
La poussière s'éteint sur la route embrasée,
La feuille est immobile et le vent adouci.
— Attends encore un peu, tu dormiras aussi.

En effet, le poëte dormit bientôt; mais, comme si cette mort souhaitée ne venait pas assez vite, parfois il la provoquait, à l'exemple de ces anciens chevaliers qui, las de leur inaction, sonnaient du cor pour faire apparaître un adversaire.

Voici une de ces provocations. Elle a pour titre *les Mercis*. Elle pourrait s'appeler *les Blasphèmes* :

LES MERCIS

Eh bien, soit, je te rends grâce pour toute chose,
O Dieu ! qu'en mon erreur je tremble d'accuser :
Pour l'impur limaçon qui rampe sur la rose,
Pour le poison amer qui coule du baiser;
Je te rends grâce aussi pour la trempe de l'arme
Dont l'assassin dans l'ombre atteint son ennemi ;
Je te rends grâce encor pour la sanglante larme
Que tire de nos yeux l'abandon d'un ami ;
Grâce, enfin, pour la vie, énigmatique aurore
Que le monde maudit de Werther à Didon ;
Mais tâche que ma voix n'ait pas longtemps encore
A te remercier de ce terrible don !

Le vœu du blasphémateur fut exaucé : huit jours après, il était tué, et l'on retrouva cette pièce parmi d'autres papiers sur sa table, après sa mort.

XLI

LES BAINS PERSANS

Toute la journée, Finot nous avait dit qu'il nous ménageait une surprise pour le soir.

La nouvelle que je venais d'apprendre de la mort de la comtesse Rostopchine me rendait peu curieux de surprises, et j'eusse mieux aimé les garder pour un autre jour.

Mais je n'étais pas seul, et je laissai Finot maître du reste de ma soirée ; nous montâmes en drojky.

— Au bain ! dit-il en russe.

Je savais assez de russe pour comprendre ce que Finot venait de dire.

— Au bain ? lui demandai-je ; nous allons au bain ?

— Oui, me répondit-il ; avez-vous quelque chose à dire contre cela ?

— Contre les bains ? Pour qui me prenez-vous ? Seulement, vous m'aviez parlé d'une surprise, et je trouve assez impertinent que vous trouviez que c'est une surprise pour moi d'aller au bain.

— Connaissez-vous les bains persans ?

— De réputation.

— En avez-vous pris jamais ?

— Non.

— Eh bien, voilà où est la surprise.

Nous échangions ces paroles en allant comme le vent

dans les rues plus qu'accidentées de Tiflis, qui ne sont éclairées que par les lanternes des faiseurs de whist attardés, rentrant chez eux.

Pendant mon séjour de six semaines à Tiflis, j'ai vu à peu près quinze personnes ou boitant ou portant le bras en écharpe, que j'avais rencontrées la veille parfaitement ingambes ou jouissant joyeusement de leurs deux mains.

— Que vous est-il donc arrivé? leur demandais-je.

— Imaginez-vous qu'hier au soir, en rentrant chez moi, j'ai rencontré un pavé et j'ai été jeté hors de mon drojky.

C'était la réponse invariable.

Aussi, à la fin ne faisais-je plus la question que par politesse, et, quand la personne interrogée avait répondu : « Imaginez-vous qu'hier au soir, en rentrant chez moi..., » je l'interrompais :

— Vous avez rencontré un pavé.

— Oui.

— Et vous avez été jeté hors de votre drojky.

— Parfaitement! Vous savez cela?

— Non, mais je le devine.

Et l'on admirait ma perspicacité.

Nous allions donc comme le vent, au risque que l'on nous fît le lendemain la question sacramentelle.

Par bonheur, en arrivant à une place dont la descente rapide m'inquiétait, nous la trouvâmes encombrée de chameaux. Force fut donc à notre hiemchik d'aller au pas.

Cette rapidité des courses de nuit dans les rues de Tiflis a l'inconvénient que je viens de dire pour ceux

qui sont en drojky; mais il a encore un bien autre inconvénient pour ceux qui sont à pied.

Comme les rues ne sont pas éclairées, comme les drojkys ne sont pas éclairés, comme le pavé est remplacé l'été par une couche de poussière, l'hiver par une couche de boue plus ou moins épaisse, à moins d'être éclairé lui-même, le piéton a le drojky sur le dos avant qu'il s'en doute, et, comme le drojky est attelé de deux chevaux, s'il échappe au choc de l'un, il n'échappe pas au choc de l'autre.

Nous mîmes un quart d'heure à passer à travers nos chameaux, qui avaient dans la nuit cet aspect fantastique qui n'appartient qu'à eux.

Cinq minutes après, nous étions à la porte des bains.

Nous étions attendus : dès le matin, Finot avait fait prévenir que l'on nous gardât *un cabinet*.

Un Persan à bonnet pointu nous fit suivre une galerie suspendue sur un précipice, et traverser une salle pleine de baigneurs,—du moins à ce qu'il me parut au premier abord; mais, en y regardant mieux, je m'aperçus que je faisais erreur.

C'était une salle pleine de baigneuses.

— J'ai choisi le mardi, jour des femmes, dit Finot; quand on fait une surprise à ses amis, il faut la leur faire complète.

En effet, la surprise y était, non pas pour ces dames, qui ne paraissaient pas surprises du tout, mais pour nous.

Je vis avec une certaine humiliation que notre passage au milieu d'elles ne les préoccupait pas le moins du monde; deux ou trois—par malheur, c'étaient les vieilles et les laides — déplacèrent la serviette que l'on donne,

en entrant au bain, à tout baigneur, de l'endroit où elle était, pour se couvrir le visage.

Je dois dire que celles-là me firent l'effet d'affreuses sorcières.

Il y avait bien dans cette salle commune une cinquantaine de femmes en chemise ou sans chemise, debout ou assises, s'habillant ou se déshabillant; tout cela noyé dans une vapeur pareille à ce nuage qui empêchait Énée de reconnaître sa mère.

Au reste, si notre nuage nous cachait des Vénus, elles étaient bien cachées.

Il eût été imprudent de s'arrêter; d'ailleurs, je n'en avais aucun désir.

Notre porte était ouverte, notre homme au bonnet pointu nous sollicitait d'entrer.

Nous entrâmes.

Notre appartement se composait de deux chambres : la première à trois lits assez grands pour qu'on pût s'y coucher à six; la seconde... Nous entrerons tout à l'heure dans la seconde.

Cette première chambre est le vestibule du bain.

On s'y déshabille avant d'y entrer, on s'y couche en sortant, et l'on s'y rhabille au moment de s'en aller.

Nous étions magnifiquement éclairés par six bougies plantées sur un grand candélabre de bois dont le pied posait à terre.

Nous nous déshabillâmes, et, munis de nos serviettes pour nous en cacher le visage, sans doute, s'il passait des femmes, nous entrâmes dans le bain.

J'avoue que je fus obligé d'en sortir immédiatement, mes poumons étaient impuissants à respirer cette va-

peur. Je dus les habituer peu à peu en laissant la porte du vestibule entr'ouverte et en me faisant une atmosphère mixte des deux atmosphères.

L'intérieur du bain était d'une simplicité biblique : il était tout en pierre, sans aucun revêtement, avec trois cuves de pierre carrées, chauffées à différents degrés, ou plutôt recevant des eaux naturellement chauffées à trois températures différentes.

Trois lits en bois attendaient les baigneurs.

Je me crus un instant ramené dans une station de poste.

Les grands amateurs vont directement à la cuve chauffée à quarante degrés et s'y plongent bravement.

Les amateurs médiocres ou les novices vont à celle qui est chauffée à trente.

Puis, successivement, de la cuve chauffée à trente, ils passent à celle qui est chauffée à trente-cinq, et de celle qui est chauffée à trente-cinq à celle qui est chauffée à quarante.

De cette manière, ils s'aperçoivent à peine de la progression.

Le Caucase a des eaux qui montent naturellement à une température de soixante-cinq degrés; elles sont efficaces pour les rhumatismes.

Celles-là, on n'en prend que la vapeur.

Le baigneur est maintenu au-dessus de la cuve, couché sur un drap dont quatre hommes tiennent les quatre coins.

Ce bain est de six, de huit et de dix minutes; dix minutes, c'est tout ce que le plus robuste baigneur peut supporter.

Un archevêque périt, cette année, dans un de ces bains, d'une façon fort malheureuse. Sa pudeur ne lui avait pas permis de confier aux hommes habitués à cet exercice les quatre coins du drap sur lequel il prenait son bain. Il leur avait substitué quatre diacres. Un des diacres eut la maladresse ou la distraction de lâcher le coin qui lui était confié. Sa Grandeur glissa sur la pente et tomba dans la cuve bouillante.

Les quatre diacres jetèrent de grands cris, essayèrent de rattraper le noyé, et se brûlèrent les doigts en essayant. Ils crièrent plus fort: les hommes du bain accoururent. Plus aguerris aux brûlures, ceux-ci parvinrent à tirer monseigneur de sa cuve. Mais il était trop tard : monseigneur était cuit.

Au risque d'être cuit comme monseigneur, Finot se précipita dans les quarante degrés.

Avis à Satan :

Préparer une chaudière à part pour le jour où l'on recevra en enfer le consul de France à Tiflis.

Je m'acheminai vers les trente degrés et j'y descendis timidement. Puis, des trente degrés, je passai progressivement et sans trop de douleur aux trente-cinq et aux quarante.

C'était à ma sortie des quarante que m'attendaient les baigneurs.

Ils s'emparèrent de moi au moment où je m'y attendais le moins. Je voulus me défendre.

— Laissez-vous faire! me cria Finot, ou ils vous casseront quelque chose

Si j'avais pu savoir ce qu'ils me casseraient, peut-être me serais-je défendu; mais, dans l'ignorance

de ce qu'ils pouvaient me casser, je me laissai faire...

Mes deux exécuteurs me couchèrent sur un des lits en bois, en ayant le soin de me passer un tampon mouillé sous la tête, et me firent allonger les jambes l'une contre l'autre et les bras le long du corps.

Alors, chacun d'eux me prit un bras et commença de m'en faire craquer les articulations.

Le craquement commença aux épaules et finit aux dernières phalanges des doigts.

Puis, des bras, ils passèrent aux jambes.

Quand les jambes eurent craqué, ce fut le tour de la nuque, puis des vertèbres du dos, puis des reins.

Cet exercice, qui semblait devoir amener une dislocation complète, se faisait tout naturellement, non-seulement sans douleur, mais même avec une certaine volupté. Mes articulations, qui n'ont jamais dit un mot, semblaient avoir craqué toute leur vie. Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette, et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint.

Cette première partie du massage terminé, mes deux baigneurs me retournèrent, et, tandis que l'un me tirait les bras de toute sa force, l'autre se mit à me danser sur le dos, laissant de temps en temps glisser sur mon râble, — ma foi, je ne trouve pas d'autre expression, — ses pieds qui retombaient avec bruit sur la planche.

Cet homme, qui pouvait peser cent vingt livres, chose étrange, me paraissait léger comme un papillon. Il remontait sur mon dos, il en descendait, il y remontait, et tout cela formait une chaîne de sensations qui menaient à un incroyable bien-être. Je respirais comme je n'avais

jamais respiré; mes muscles, au lieu d'être fatigués, avaient acquis ou semblaient avoir acquis une incroyable énergie : j'aurais parié lever le Caucase à bras tendu.

Alors, mes deux baigneurs se mirent à me claquer, du plat de la main, les reins, les épaules, les flancs, les cuisses, les mollets, etc. J'étais devenu une espèce d'instrument dont ils jouaient un air, et cet air me paraissait bien autrement agréable que tous les airs de *Guillaume Tell* et de *Robert le Diable*. D'ailleurs, cet air avait un grand avantage sur ceux des deux estimables opéras que je viens de citer : c'est que, moi qui n'ai jamais pu chanter un couplet de *Malbrouk* sans détonner dix fois, je suivais leur air en battant la mesure avec ma tête et sans m'écarter un instant du ton. J'étais exactement dans l'état de l'homme qui rêve, qui est assez éveillé pour savoir qu'il rêve, mais qui, trouvant son rêve agréable, fait tous ses efforts pour ne pas se réveiller tout à fait.

Enfin, à mon grand regret, l'affaire du massage fut terminée, et l'on passa à la dernière période, à celle du savonnage.

Un des deux hommes me prit par dessous les bras et m'assit sur mon derrière, comme fait Arlequin à Pierrot quand il croit l'avoir tué. Pendant ce temps, l'autre chaussait sa main d'un gant de crin et me frottait tout le corps, tandis que le premier, puisant de pleins seaux d'eau dans la cuve à quarante degrés, me les jetait à toute volée par les reins et sur la nuque.

Tout à coup l'homme au gant, trouvant que l'eau ordinaire ne suffisait plus, prit un sac; je vis aussitôt ce sac s'enfler et suer une mousse savonneuse dans laquelle je me trouvai enseveli.

A part les yeux, qui me piquèrent un peu, je n'ai jamais éprouvé plus douce sensation que celle produite par cette mousse me ruisselant sur le corps. Comment Paris, cette ville des délices sensuelles, n'a-t-elle pas de bains persans? Comment un spéculateur ne fait-il pas venir deux baigneurs de Tiflis? Il y aurait là bien certainement une philanthropique idée à accomplir, et, chose bien autrement déterminante, une fortune à faire.

Tout couvert d'une mousse tiède et blanche comme du lait, légère et fluide comme de l'air, je me laissai conduire au bassin, où je descendis avec une attraction aussi irrésistible que s'il eût été peuplé des nymphes qui enlevèrent Hylas.

On en avait fait autant à chacun de mes compagnons, mais je ne m'étais occupé que de moi. Ce ne fut que dans la cuve que je semblai me réveiller et que je me remis, non sans quelque répugnance, en contact avec les objets extérieurs.

Nous restâmes cinq minutes, à peu près, dans les cuves et nous sortimes.

De longs draps parfaitement blancs avaient été étendus sur les lits du vestibule, dont l'air froid nous saisit d'abord, mais pour nous donner une nouvelle sensation de bien-être.

Nous nous couchâmes sur ces lits, et l'on nous apporta des pipes.

Je comprends que l'on fume en Orient, là où le tabac est un parfum, là où la fumée passe à travers une eau embaumée et à travers des tuyaux d'ambre; mais notre caporal dans une pipe de terre, mais notre faux cigare de la Havane qui vient d'Alger ou de Belgique, et que

l'on chique au moins autant qu'on le fume... pouah!

Nous eûmes le choix entre le khalian, la chibouque et le houka, et chacun, à sa fantaisie, se fit Turc, Persan ou Hindou.

Alors, pour que rien ne manquât à la soirée, un des baigneurs prit une espèce de guitare à un pied, tournant sur ce pied, de sorte que ce sont les cordes qui cherchent l'archet et non l'archet qui cherche les cordes, et il se mit à jouer un air plaintif servant d'accompagnement à des vers de Saadi.

Cette mélodie nous berça si bien et si doucement, que nos yeux se fermèrent, que le khalian, la chibouque et le houka nous échappèrent des mains, et, ma foi, que nous nous endormîmes.

Pendant les six semaines que je restai à Tiflis, j'allai tous les deux jours aux bains persans.

XLII

LA PRINCESSE TCHAVTCHAVADZÉ

Finot avait promis de me conduire chez la princesse Tchavtchavadzé, que nous n'avions pas trouvée chez elle à une première visite.

Il vint nous prendre le lendemain de notre bain persan, à deux heures de l'après-midi.

Elle y était cette fois, et nous reçut.

La princesse Tchavtchavadzé passe pour avoir les plus beaux yeux de toute la Géorgie, le pays des beaux

yeux; mais ce qui frappe avant tout à la première vue, c'est un profil d'une pureté grecque, disons mieux, d'une pureté géorgienne, qui est la pureté grecque, plus la vie.

La Grèce, c'est Galatée encore marbre; la Géorgie, c'est Galatée animée et devenue femme.

Et, avec ce profil ravissant, un air de mélancolie profonde.

D'où vient cette mélancolie? C'est une épouse heureuse; c'est une mère féconde. Est-ce une beauté que la nature s'est plu à lui donner en plus, comme à certaines fleurs, assez belles pour se passer de parfum, elle se plaît à donner le parfum? Est-ce la suite, le souvenir, le résultat de l'immense catastrophe qui la sépara près d'un an de sa famille?

Et ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'illustre captive a gardé pour Schamyl une réelle admiration.

— C'est un homme fort supérieur, me disait-elle, et dont la réputation est plutôt amoindrie qu'exagérée.

Racontons dans tous ses détails cet enlèvement préparé de longue main par Schamyl pour ravoir son fils Djemal-Eddin, prisonnier, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, à la cour de Russie, — mais prisonnier heureux de l'être : le pauvre jeune homme est mort de chagrin d'être redevenu libre.

La princesse Tchavtchavadzé possède, à quarante ou quarante-cinq verstes de Tiflis, une magnifique campagne nommée Tsinondale.

Ce bien princier est situé sur la rive droite de l'Alazan, cette même rivière dont nous avions longé les bords en venant de Nouka à Tzarki-Kalotzy, dans un des plus

beaux sites de la Kakétie, à quelques verstes de Telavi.

Tous les ans, la princesse avait l'habitude de partir au mois de mai de Tiflis, de s'installer à Tsinondale et de n'en revenir qu'au mois d'octobre.

En 1854, quelques bruits qui coururent sur une descente de Lesghiens retinrent la princesse plus longtemps que d'habitude à Tiflis. Le prince lui avait demandé le temps de faire prendre des renseignements; ces renseignements, qu'il croyait venir de bonne source, le rassurèrent. Il fut donc décidé que l'on partirait le 18 juin russe, 30 juin de notre calendrier français.

C'est une grande affaire qu'un déménagement en Asie, où, chez les plus riches, tout semble fait pour les besoins du moment; on n'a pas maison à la ville et château à la campagne meublés tout à la fois. Si l'on quitte la ville pour aller à la campagne, on démeuble la maison pour meubler le château; si l'on quitte le château pour la maison, on rapporte à la maison les meubles du château.

Puis à peine si l'on trouve ce qu'il faut pour manger à Tiflis, à plus forte raison à la campagne. Il faut donc tout emporter de Tiflis : thé, sucre, épiceries, étoffes pour les gens de la suite; et l'on charge tout cela dans des arabas, en tête desquelles on marche dans une tarentasse.

Les tarentasses et les arabas passent seules dans les chemins du Caucase.

On devait partir le dimanche, mais la poste n'avait pas de chevaux. La poste n'a jamais de chevaux en Russie. Dans un voyage de quatre mois en poste, je répondrais que nous avons perdu un mois à attendre des chevaux.

Le gouvernement russe est un singulier gouvernement. Au lieu de dire à ses smatritels : « Vous ferez

payer vos chevaux un kopek de plus, mais vous aurez toujours des chevaux, » il laisse les smatritels rançonner les voyageurs, ou les voyageurs qui ne veulent pas être rançonnés, battre les smatritels.

On n'eut donc pas de chevaux le dimanche; on eût pu partir le lundi, mais le lundi russe est le vendredi français : jour de malheur. On partit donc le mardi seulement.

Le premier jour, deux arabas cassèrent; le second jour, la tarentasse cassa. On bourra une télègue de foin et de tapis, la princesse s'y coucha avec ses trois plus jeunes enfants, Tamara, Alexandre et Lydie, les deux derniers à la mamelle : le petit Alexandre n'avait que quatorze mois, la petite Lydie que trois; Tamara avait quatre ans. Les deux autres enfants aînés, Salomé et Marie, venaient dans une seconde télègue avec une gouvernante française nommée madame Drançay (1). Le prince, à cheval, surveillait toute la caravane.

Le second jour, à deux heures, on arriva au château situé sur une hauteur accessible d'un côté par une pente assez rapide, mais coupée de l'autre par un précipice à pic.

Que l'on juge de la rapidité tant vantée de la locomotion en Russie : une princesse avait mis dix-huit heures à faire onze lieues.

Vous me direz peut-être que la Géorgie n'est pas la

(1) Madame Drançay a donné, sous le titre *Souvenirs d'une Française captive de Schamyl*, une relation de l'événement pleine de simplicité en même temps que d'exactitude et de détails saisissants dûs à cette faculté d'observation que les femmes possèdent au plus haut degré. (Paris, F. Sartorius, 9, rue Mazarine.) — Nous avons fait de nombreux emprunts au récit de madame Drançay.

Russie. Je me reprends : en Russie, au lieu de dix-huit heures, elle en eût mis trente-six.

Tsinondale, au mois de juin, est un palais de fée : les fleurs, les raisins, les grenades, les citrons, les oranges, les chèvrefeuilles, les roses y poussent, y éclosent, y mûrissent pêle-mêle; l'atmosphère y est un immense parfum composé de vingt parfums réunis.

Les enfants et les femmes se répandirent donc avec avidité dans ces beaux et immenses jardins, comme des fleurs et des fruits de la ville qui venaient se mêler aux fleurs et aux fruits de la campagne.

Tsinondale était un rendez-vous donné par la princesse Annette Tchavtchavadzé à sa sœur la princesse Varvara Orbeliani. Celle-ci arriva deux jours après avec son fils, le prince Georges, enfant de sept ans, et sa nièce, la princesse Baratof. Elle amenait deux nourrices et deux femmes de chambre. Elle était en grand deuil : son mari, le prince Ellico Orbeliani, venait d'être tué dans un engagement contre les Turcs.

Une vieille tante de la princesse Tchavtchavadzé, la princesse Tine, les accompagnait.

Sur ces entrefaites, le prince reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'une forteresse située à deux journées de Tsinondale. Cet ordre inspira quelque crainte à la princesse, qu'il isolait; mais son mari la rassura en lui disant que l'ordre venait d'être donné d'envoyer de Tiflis des troupes à Telavi; d'ailleurs, il avait énormément plu depuis quelques jours, l'Alazan était débordé, et il était impossible aux Lesghiens de traverser la rivière.

Le prince partit.

Trois jours après, la princesse reçut une lettre de lui : les Lesghiens, au nombre de cinq ou six mille, avaient attaqué la forteresse qu'il défendait; mais il lui disait d'être parfaitement tranquille : la forteresse était bonne, la garnison brave; il n'avait rien à craindre.

S'il pensait qu'elle dût quitter Tsinondale, il le lui ferait savoir.

Le danger que courait son mari fit oublier à la princesse Tchavtchavadzé celui qu'elle pouvait courir elle-même.

Tout alla bien jusqu'au 1er juillet russe, 13 juillet français. Le soir de ce jour, on aperçut une immense lueur dans la direction de Telavi. On monta *si haut que l'on put monter*, et l'on vit toutes les maisons en feu.

C'était l'œuvre des Lesghiens, il n'y avait point à en douter; malgré les prévisions du prince, ils avaient donc passé l'Alazan.

Vers onze heures du soir, les paysans vinrent au château. Ils avaient leur costume de guerre au grand complet. Leur visite avait pour but de déterminer la princesse à gagner les bois avec eux. La princesse refusa : son mari lui avait dit de ne quitter Tsinondale que sur son avis.

Au matin, les paysans s'enfuirent.

Vers deux heures, les voisins de campagne parurent à leur tour. Ils venaient, comme les paysans, supplier la princesse de quitter le château et de les accompagner dans les bois.

Eux ne pensaient pas même avoir le temps de sauver leur mobilier; ils abandonnaient tout, tenant la vie pour plus précieuse que tout ce qu'ils abandonnaient.

Le soir, on monta sur la terrasse, et l'on vit l'incendie plus proche et plus intense. Ce cercle de flammes était effrayant. La princesse céda aux instances de ceux qui l'entouraient, et l'on commença d'emballer l'argenterie, les diamants et les objets les plus précieux.

A minuit, un paysan du prince, nommé Zourca, offrit d'aller à la découverte. La princesse accepta : il partit, revint trois heures après. Les Lesghiens avaient tiré sur lui; quatre ou cinq balles avaient percé ses vêtements.

Cependant les Lesghiens n'avaient point passé le fleuve, comme on l'avait cru. Ils étaient campés de l'autre côté de l'Alazan. Ces moissons qui brûlaient étaient celles de la rive gauche.

Il y avait du bon et du mauvais dans le rapport de cet homme, puisque le prince avait dit que les Lesghiens ne pourraient point passer l'Alazan, et qu'en effet ils ne l'avaient point passé.

Une heure à peu près avant le retour de Zourca, un marchand arménien s'était présenté au château; porteur d'une somme considérable, il n'osait, disait-il, traverser le pays; mais cet homme parlait l'arménien avec un accent qui sentait la montagne. La princesse ordonna aux domestiques de le désarmer, et, s'il essayait de fuir, de tirer sur lui. Puis, comme, au bout du compte, elle pouvait se tromper, elle ordonna que l'on eût soin de lui et qu'on lui donnât à souper.

La fuite fut résolue vers six heures du matin.

On envoya deux messagers successifs à Telavi pour avoir des chevaux. Mais à chacun il fut répondu que les chevaux manquaient absolument et qu'il n'y en aurait

que le lendemain dimanche, à sept heures du matin.

Toute la journée, on continua d'entasser des effets dans les coffres. Zourca insistait pour que la princesse partît toujours, fût-ce à pied; les effets partiraient le le lendemain et la rejoindraient.

Pendant la journée, deux ou trois paysans revinrent exprès du bois pour décider la princesse à se joindre à eux. Elle répondit que l'on aurait des chevaux le lendemain matin, et que, aussitôt les chevaux arrivés, l'on partirait.

Ce serait un bien grand malheur si, justement pendant cette nuit, les Lesghiens tentaient quelque chose sur le château.

Le soir, tout était prêt pour le départ du lendemain.

On sentait le besoin d'être ensemble: au lieu de se séparer et d'attendre isolés les événements, on se réunit dans la chambre de la princesse Varvara, on coucha les enfants sur les tapis et l'on éteignit toutes les lumières. Puis, comme on se sentait étouffer dans cet espèce de captivité et dans ces ténèbres, on gagna le balcon, d'où l'on pouvait voir les feux se rapprochant de plus en plus.

La clarté que l'incendie répandait était si grande, qu'en cas d'une attaque lesghienne, elle enlevait aux princesses toute chance de fuite.

Vers quatre heures du matin, un coup de fusil retentit. Il venait du côté du jardin, et son explosion fut suivie du plus grand silence. Ce n'était point une attaque, puisqu'il était isolé, mais ce pouvait être un signal.

La gouvernante française, madame Drançay, se risqua: elle descendit au jardin, gagna la chapelle perdue au milieu des vignes; de là, elle vit dans un bosquet, s'éten-

dant jusqu'au bord du précipice, un homme qui tenait un fusil à la main. C'était évidemment lui qui avait tiré le coup que l'on venait d'entendre. Était-ce un ami ou un ennemi ? Madame Drançay ne pouvait le dire ; mais elle ne le reconnut pas pour être des domestiques du prince.

Il se glissait du côté du château.

Elle, alors, s'avança jusqu'au bord du précipice. De là, on embrassait un horizon assez étendu ; elle ne vit rien d'abord ; mais, en ramenant ses yeux de l'horizon à elle, elle vit que le torrent qui coulait au pied du rocher était fort diminué.

Deux hommes à pied, tenant chacun deux chevaux de main, suivaient l'autre bord, et, à leurs regards, il était facile de juger qu'ils cherchaient un endroit où traverser le torrent.

Madame Drançay revint au château le cœur plein d'angoisse. Il n'y avait pas à s'y tromper : tous ces signes présageaient une attaque prochaine. Elle demanda la princesse Annette ; écrasée de fatigue, celle-ci s'était endormie un instant. La gouvernante entra chez la princesse Varvara, et la trouva priant : la pauvre veuve ne pouvait pas faire davantage.

— Que voulez-vous, ma chère ! dit-elle, il faut attendre des chevaux ; aussitôt les chevaux arrivés, nous partirons.

Vers cinq heures, les femmes de la princesse se mirent à préparer le thé. Le thé, c'est l'affaire importante pour tout ce qui tient à la Russie ; la flamme du samovar est la première qui brille dans toutes les maisons ; le samovar est le premier mot que prononce un domestique en s'éveillant.

De Saint-Pétersbourg à Tiflis, on peut se passer de déjeuner, pourvu que l'on ait ses deux verres de thé le matin; se passer de dîner, pourvu que l'on ait ses deux verres de thé le soir.

A cinq heures, un médecin de Telavi arriva. C'était le médecin de la maison. Il accourait en toute hâte et à grande course de cheval dire à la princesse de fuir, de fuir comme elle pourrait: à cheval, il lui offrait son cheval; à pied, il lui offrait son bras.

Mais comment fuir à cheval ou à pied avec six ou sept enfants, dont deux à la mamelle, et une vieille tante, la princesse Tine, qui, malgré sa bonne volonté et surtout à cause de sa terreur, ne pouvait faire une verste à pied?

Et cependant on achevait de charger les voitures, et l'on venait d'y porter les diamants de la princesse, lorsque ce cri terrible se fit entendre.

— *Les Lesghiens!*

Ce fut un moment de terreur et de désordre impossible à décrire. Le docteur prit un fusil et s'élança, avec quelques domestiques restés près de la princesse, au-devant de l'ennemi. Les femmes s'enfermèrent au grenier. On espérait que les Lesghiens, trouvant à piller dans les étages inférieurs, ne penseraient pas à monter plus haut. On s'entassa dans l'angle le plus obscur, et l'on entendit la princesse qui disait d'une voix grave:

— Prions! la mort s'avance.

En effet, les Lesghiens venaient d'entrer au château.

Vous savez ce que c'est que ces hommes, ces bêtes, ces hyènes, ces tigres, ces coupeurs de mains qu'on appelle les Lesghiens.

Figurez-vous maintenant trois princesses, dont une

sexagénaire, dix ou douze femmes, dont une centenaire, c'était la nourrice du père du prince Tchavtchavadzé, sept ou huit enfants, dont deux à la mamelle, entassés dans l'angle d'un grenier.

Rappelez-vous le *Massacre des innocents* de Coignet, avec ces mères serrant leurs enfants sur leur poitrine.

Les uns priaient, les autres pleuraient, d'autres se lamentaient. Les enfants assez grands pour comprendre, pareils à cette fille du *Jugement dernier* de Michel-Ange, qui, de terreur, veut rentrer dans le sein de sa mère, se serraient contre les princesses, les autres regardaient avec ces grands yeux étonnés de l'enfance naïve et ignorante.

On entendait les cris des Lesghiens, le bruit des vitres et des glaces brisées, de l'argenterie bondissant sur le parquet, des meubles mis en morceaux. Deux pianos criaient sous des mains sauvages, comme épouvantés de ces inartistiques caresses. Par une lucarne, la vue plongeait dans le jardin. Le jardin se remplissait d'hommes à figure féroce, en turban, en papak, en bachelik; on voyait par l'escarpement du précipice, cru inaccessible jusque-là, monter des hommes tirant après eux leurs chevaux.

Les chevaux comme les hommes semblaient appartenir à une race de démons.

Tout le monde était à genoux : la princesse Tchavtchavadzé tenait dans ses bras, serrait contre son cœur sa plus jeune fille, la petite Lydie, une enfant de trois mois, la plus aimée étant la plus faible.

Quelques femmes, en entendant les pas des Lesghiens qui montaient, coururent à la porte du grenier et s'y appuyèrent.

La princesse Orbeliani se leva alors, bénit son enfant le prince Georges, et, avec une admirable solennité, alla se placer debout devant la porte : la première en vue, elle devait être la première frappée. Comme les martyrs antiques, elle voulait montrer à sa sœur et aux autres femmes comment on meurt en invoquant le nom de Dieu.

La chose lui était plus facile qu'à une autre : séparée depuis trois mois d'un mari qui l'adorait, l'heure suprême n'était point pour elle la mort, c'était la réunion.

Les pas des Lesghiens se rapprochaient de plus en plus. Bientôt ils firent crier les escaliers de bois qui conduisaient au grenier ; leurs coups de poing ébranlent la porte ; la porte résiste ; ils s'en étonnent, devinent l'obstacle, lâchent deux ou trois coups de pistolet à travers les remparts de bois : une femme roule dans son sang, les autres se jettent du côté opposé ; la porte cède.

On est en face de la mort, — pis que cela, de l'esclavage.

Alors, chaque Lesghien choisit au hasard sa prisonnière, la saisit par où il peut, par le bras, par les cheveux, par la gorge, et tire à lui ; l'escalier par lequel on entraîne les princesses craque sous le poids, se brise ; une cascade de Lesghiens, de femmes, d'enfants, se précipite : — on est tombé du second étage au premier.

Là, une lutte s'engage : les hommes qui sont restés en bas à piller comprennent que le bon lot est à ceux qui ont fait des prisonniers : le butin vivant est le plus riche ; car on sait que, parmi ces prisonniers, il y a des

princesses qui valent cinquante mille, cent mille, deux cent mille roubles. Les poignards brillent, les pistolets s'enflamment, les pillards se pillent, les égorgeurs s'égorgent.

Quand les acteurs de cette scène terrible, ravisseurs, assassins et victimes, purent regarder autour d'eux, voici ce qu'ils virent :

La princesse Tchavtchavadzé étendue à terre, les cheveux épars comme la Cassandre antique, — de magnifiques cheveux noirs, doux et soyeux; — elle serrait contre sa poitrine, sa petite Lydie, l'enfant de trois mois.

La mère était à peu près nue, — tous ses vêtements avaient été arrachés, hors son jupon et un pantalon; — l'enfant était en chemise, sans linge, sans maillot. Les chevaux des Lesghiens l'entouraient de si près, qu'à chaque instant on pouvait craindre qu'ils ne la foulassent aux pieds.

La gouvernante française, prisonnière elle-même d'un Tatar, remise aux mains de deux noukers, s'élança à cette vue et courut à la pauvre femme en criant :

— Princesse! princesse!

Celle-ci leva la tête avec un mouvement désespéré.

— Les enfants? les enfants? cria-t-elle.

— Marie est là, sur un cheval, répondit madame Drançay; Salome est plus loin.

En ce moment, un des noukers à la garde desquels elle était confiée la prit par le bras et la tira violemment en arrière.

A ce cri : *Princesse! princesse!* poussé par la gouvernante française, on avait reconnu l'importance de la captive couchée à terre. Alors, quatre ou cinq hommes

s'élancèrent pour s'emparer d'elle. Les kandjars sortirent du fourreau et entrèrent dans les poitrines. Deux Lesghiens tombèrent. Le vainqueur demanda en géorgien :

— Qui es-tu ? Es-tu la princesse ?

— Oui, répondit celle-ci. Mon fils ? mon fils ?

L'homme lui montra l'enfant assis sur un cheval. Alors, la pauvre mère, heureuse de le voir vivant, prit à ses oreilles ses boucles en diamant et les donna au bandit.

Puis elle retomba en arrière, évanouie, presque morte.

Dans un autre coin de la cour, la princesse Baratof, cette belle jeune fille de dix-huit ans, était montée sur un cheval. Rien n'était dérangé dans sa toilette, ni sa robe, ni son bonnet géorgien, ni son voile : on eût dit qu'elle sortait de la messe.

La vieille tante, la princesse Tine, au contraire, était dans le plus grand désordre. Elle était dépouillée de tous ses vêtements, à peu près; ses cheveux tombaient sur son visage.

Quant à la centenaire, à la vieille nourrice du père du prince, elle était à moitié nue, garrottée à un arbre, dont elle ne fut détachée que le lendemain.

Comme elle, la vieille princesse Tine fut abandonnée. Chez ces hommes sauvages et tout primitifs, la vieillesse était probablement sans valeur.

Puis, après le terrible et l'atroce, le grotesque. Le pillage s'organisa : chacun emportait ce qu'il pouvait, sans savoir ce qu'il emportait; l'un des châles, l'autre de la vaisselle, celui-ci des diamants, celui-là des dentelles. Les pillards mangeaient tout ce qu'ils trou-

vaient : de la craie pour marquer les points, de la pommade; ils buvaient à même les bouteilles : huile de rose ou huile de ricin, tout leur était indifférent. Un Lesghien brisait de magnifiques plats d'argent pour les faire entrer dans sa carcine; un autre s'approvisionnait de sucre, de café et de thé, abandonnant, pour ces objets de peu de valeur, des objets bien autrement précieux; un troisième serrait minutieusement un bougeoir de cuivre et une paire de vieux gants.

C'était barbare, horrible et burlesque.

Enfin, au bout d'une heure, les chefs donnèrent le signal du départ. On fit monter les femmes en croupe. La princesse Tchavtchavadzé, on ne sait pourquoi, resta seule à pied, sa petite Lydie entre ses bras.

On sortit du château.

XLIII

LES CAPTIVES

On descendit du château par un chemin étroit qui conduisait au torrent. Sur la route se trouvaient les équipages du prince.

On y avait mis le feu, et ils brûlaient.

On arriva au bord du torrent. Tout le monde le traversa à cheval, excepté la princesse Tchavtchavadzé, toujours à pied, portant toujours sa petite fille dans ses bras.

Au milieu de l'eau, la violence du courant la ren-

versa ; elle roula un instant parmi les pierres, mais sans lâcher la petite fille. Deux hommes descendirent de cheval, l'aidèrent à se remettre sur ses jambes.

Alors, on la força de monter en croupe derrière un Lesghien.

C'était ce qu'elle craignait. Obligée, pour se tenir à cheval, d'envelopper le cavalier d'un de ses bras, il ne lui en restait plus qu'un pour soutenir la petite Lydie, et, quelle que soit la force maternelle, elle sentait que son bras s'engourdissait. Peu à peu ce bras fatigué s'abaissa, l'enfant se trouva en contact avec la selle, meurtrie à chaque secousse du cheval.

— Au nom du ciel ! au nom de Dieu ! au nom de Mahomet ! s'il le faut, criait la pauvre mère, donnez-moi quelque chose pour attacher mon enfant ! Mon enfant va tomber !

Pendant ce temps, le frère aîné de la petite Lydie, Alexandre, âgé de treize ou quatorze mois, avait été arraché des bras de sa nourrice et jeté au milieu de la cour ; mais il avait été recueilli par une femme de chambre de la princesse, fille vigoureuse, nommée Lucie ; ne sachant que lui donner à manger, la brave fille lui donna de l'eau d'abord et ensuite de la neige.

Si peu nourrissantes que fussent ces deux substances, elles suffirent à empêcher l'enfant de mourir de faim.

Quant au prince Georges Orbeliani, on le laissa à sa nourrice. Il était fort et vigoureux, il plut aux Lesghiens par cette force et cette vigueur. Sa nourrice obtint une corde et l'attacha fortement autour d'elle.

Salome et Marie avaient été séparées de leur gouvernante française, madame Drançay. Les caractères divers

des deux enfants se manifestaient : violente et hautaine, Salomé menaçait, frappait même de sa petite main l'homme qui l'avait enlevée; douce et timide, Marie pleurait : elle avait faim.

Un jeune Lesghien de quatorze ans eut pitié d'elle.

— Tiens, lui dit-il en lui donnant une pomme, prends : vous autres, Géorgiens, vous êtes habitués à manger tous les jours.

Marie prit la pomme et la mangea.

Un petit paysan de son père, nommé Ello, avait été fait prisonnier en même temps que tout le monde. Le hasard rapprocha les deux enfants. Ello était en croupe derrière un Lesghien; il appela Marie; les deux enfants se reconnurent et se mirent à causer et à rire.

La petite Tamara, âgée de quatre ans, habituée à la princesse Orbeliani, qui s'était constituée sa seconde mère, criait et pleurait d'être séparée d'elle, appelant continuellement sa bonne Varvara. Ses cris fatiguèrent les Leshgiens : ils la fourrèrent, la tête la première, dans un sac, et attachèrent ce sac à la selle de l'un d'eux. Une fois dans le sac, l'enfant s'y accommoda et s'y endormit.

La troupe était considérable ; elle se composait de trois mille Lesghiens, à peu près. Les chevaux ne suivaient aucun chemin tracé, on passait à travers champs, brisant la vendange, foulant aux pieds la moisson.

Enfin, on arriva au bord du fleuve, dont la crue avait rassuré le prince. Les eaux étaient toujours très-hautes, et un instant les captives eurent l'espoir que les Lesghiens n'oseraient le passer ; mais, sans hésitation aucune, les premiers arrivés y lancèrent leurs chevaux

avec une audace et une adresse admirables. Ceux qui avaient des enfants derrière eux les prirent et, d'une main conduisant leurs chevaux, de l'autre les soutinrent au-dessus de l'eau. Quant aux femmes, on se contenta de leur dire :

— Tenez-vous solidement.

Les chevaux avaient de l'eau jusqu'au cou, et, dès le tiers du fleuve, avaient été obligés de se mettre à la nage pour gagner l'autre rive. Au milieu du courant, la petite Marie cria à sa gouvernante :

— Ma bonne Drançay, tu perds ton jupon.

C'était vrai : la pauvre femme arriva à l'autre bord en chemise et en corset, glacée de froid, les eaux de l'Alazan étant grossies par la fonte des neiges. Un Lèsghien eut pitié d'elle et lui donna sa bourka.

L'Alazan passé, on fit une halte d'un instant, mais le repos fut de peu de durée. Des coups de fusil se firent entendre. Une poignée de Géorgiens, avec ce courage immodéré qui les caractérise, venaient, dans l'espoir de délivrer la princesse, attaquer les Lesghiens, dix fois supérieurs en nombre; mais, au lieu de repousser l'attaque, les Lesghiens, craignant que cette poignée d'hommes ne fût une avant-garde, mirent leurs chevaux au galop à travers plaine, blés, fossés, rocs, criant : *Schamyl-Imam*! *Schamyl-Imam*! poussant leurs chevaux à grands coups de fouet, et dévorant l'espace avec une telle rapidité, que la respiration en manqua aux prisonniers.

Ce fut l'heure terrible pour la princesse Annette. Incapable de me raconter le détail qui va suivre, elle pria sa sœur de parler à son tour. Et, de même que, dans

l'Enfer de Dante, Paolo pleure lorsque Francesca raconte, la princesse Tchavtchavadzé pleura tandis que la princesse Orbeliani racontait.

Au moment où eut lieu l'alerte, au moment où commença cette fuite rapide, la princesse Annette ne soutenait plus qu'à peine sa fille de son bras épuisé. Elle réunit toutes ses forces; elle crispa ses nerfs dans un dernier effort; elle poussa des cris inarticulés, ne sachant plus que dire ni que faire; elle essaya de rapprocher l'enfant de sa bouche pour la soutenir avec ses dents, elle était brisée. Une secousse plus violente que les autres lui arracha l'enfant de la main. Elle essaya de se jeter à bas de son cheval : l'homme la retint. Le cheval, frappé du fouet, fit un bond, la mère était à dix pas de son enfant; elle se tordit désespérée, tout fut inutile; d'ailleurs, il était déjà trop tard : les chevaux suivaient les chevaux; l'enfant fut foulée aux pieds, et, comme elle criait, et respirait encore, un Tchetchen lui ouvrit la poitrine avec son kandjar; l'enfant se tut : elle était morte.

Ce fut longtemps après, seulement, que la princesse connut l'atroce vérité.

Le corps de l'enfant fut retrouvé, reconnu et rapporté à son père.

Mais la petite Lydie n'avait pas été la seule victime. Au moment où les Lesghiens décidèrent de fuir au lieu de combattre, ils résolurent de se débarrasser de tout ce qui entravait leur fuite. Sur une centaine de prisonniers qu'ils emmenaient, soixante, qu'ils jugèrent moins importants que les autres, furent poignardés. On retrouva leurs cadavres marquant le chemin suivi.

Trois de ces cadavres seulement appartenaient à la

maison Tchavtchavadzé : la fille de la princesse, la femme de l'intendant du prince et la femme du pope.

Et, tout en fuyant, les Lesghiens mettaient le feu aux villages géorgiens qu'ils rencontraient sur leur route, et ils remplaçaient par d'autres prisonniers les prisonniers égorgés pour rendre leur course plus rapide.

A la nuit, on entra dans un de ces bois qui couvrent la base des montagnes, et dont, plus d'une fois, j'ai essayé de donner une idée à mes lecteurs. Il fallut, à coups de schaska et de kandjar, s'ouvrir un chemin. Ce n'était encore rien pour les montagnards, vêtus de ce drap lesghien, le seul qui résiste à ces poignardantes épines ; mais les femmes étaient en sang, et, à tout moment, leurs cheveux s'accrochaient aux rameaux obstinés.

N'importe, il fallait avancer. On craignait les Géorgiens ; on avança donc. Ce fut une terrible nuit.

Vers dix heures, on commença de monter. A minuit, on aperçut des feux dans les montagnes et l'on se dirigea vers ces feux. On n'entendait que ce cri poussé par des voix mourantes :

— De l'eau, de l'eau, de l'eau !

Près de ces feux, on fit une halte de deux heures. On distribua un peu d'eau aux prisonniers, et l'on se remit en marche.

La route devenait presque impossible ; il fallait des chevaux et des hommes des montagnes, pour passer par de pareils chemins. Ceux qui marchaient à pied avaient les jambes et les pieds en sang. De temps en temps, une femme se couchait à terre en disant : « J'aime mieux mourir ; » mais, à coups de fouet, on la remet-

tait sur ses pieds, et il lui fallait continuer sa route.

Enfin, on arriva à un terrain plat, et les cavaliers reprirent leur allure ordinaire, interrompue par la montée trop rapide, le galop. De temps en temps, sur la route, on trouvait un pâtre, espion, qui ne disait que ces mots en lesghien :

— Vous pouvez passer, la route est libre.

Et l'on passait.

Vers onze heures, on fit une seconde halte. Les cavaliers jetèrent quatre bourkas à terre et y firent asseoir les princesses. Un naïb nommé Hadji-Kerrat ôta sa tcherkesse déchirée et la fit raccommoder par la princesse Varvara.

En ce moment, la gouvernante française arriva.

— Avez-vous vu Georges ? lui demanda la princesse Orbeliani.

— Oui, princesse, jusqu'à l'entrée du bois, répondit celle-ci. Il était avec sa nourrice.

La princesse Annette souleva la tête avec effort ; on eût dit une morte se remuant dans sa bière.

— Lydie ? murmura-t-elle.

— Je ne l'ai pas vue, balbutia madame Drançay.

La princesse Tchavtchavadzé laissa retomber sa tête.

— Mais que faites-vous donc là ? demanda la gouvernante à la princesse Varvara.

— Vous le voyez, ma bonne Drançay, je raccommode la tcherkesse de mon maître, répondit-elle avec un triste sourire.

La Française la lui prit des mains malgré elle, et se mit au travail à sa place.

En ce moment, on amena la bonne des enfants de la

princesse Annette. C'était une Géorgienne nommée Nianouka. La pauvre fille avait reçu trois coups de sabre sur la tête. Ses cheveux, qu'elle avait fort épais, avaient seuls empêché qu'elle n'eût le crâne fendu; mais elle était couverte de sang, il ruisselait de ses épaules sur son dos.

Un coup de kandjar lui avait, en outre, mutilé la main; un de ses doigts pendait, retenu seulement par le filet nerveux. La princesse Orbeliani déchira son col et ses manches, et pansa la main de la pauvre Nianouka.

Quant à la tête, mieux valait la laisser comme elle était; les caillots qui s'y étaient formés avaient arrêté le sang et la nature avait elle-même posé l'appareil.

On se remit en chemin. Cette fois, les deux princesses seules furent placées sur des chevaux : encore les sépara-t-on l'une de l'autre.

Les autres prisonnières marchaient à pied.

La gouvernante française et Nianouka faisaient route à côté l'une de l'autre. La blessée, affaiblie par la perte de son sang, marchait avec lenteur et difficulté; mais, chaque fois qu'elle s'arrêtait, épuisée, un Lesghien lui rendait des forces à grands coups de fouet.

A la fin, n'en pouvant plus, sentant l'impossibilité d'aller plus loin, comprenant qu'elle allait expirer sous les coups, elle se mit à crier à la princesse Orbeliani, d'une voix désespérée :

— *Douschka! douschka!* (Mon âme! mon âme!)

La princesse entendit les cris, reconnut la voix, et, malgré le Lesghien qui la conduisait, arrêta son cheval. Son rang lui valait toujours quelques égards que l'on ne croyait pas devoir aux autres. Elle mit pied à terre, fit monter Nianouka à sa place et essaya de marcher.

Et, en effet, elle marcha deux ou trois heures ainsi; mais, la boue l'empêchant d'avancer aussi vite que l'eussent désiré ses conducteurs, on la força de remonter à cheval; seulement, on permit à Nianouka de demeurer en croupe. Au bout de quelques pas, la princesse s'évanouit. Dans l'état de faiblesse où elle était, le bras de Nianouka qui se cramponnait à elle, avait suffi pour provoquer cet accident.

Alors, on fit descendre de cheval un Tatar et l'on donna son cheval à la princesse.

Sur la route, on rencontrait et l'on dépassait des groupes de prisonniers. Dans un de ces groupes, la princesse reconnut une jeune fille du village de Tsinondale; sa mère avait été abandonnée mourante sur la route; elle était avec sa grand'mère et son frère. Celui-ci portait dans ses bras le plus jeune enfant de la famille. C'était une petite fille de quatre mois, appelée Eva.

Depuis la veille à midi, l'enfant n'avait pas pris une goutte de lait.

On arriva au bord d'un torrent qui barrait le chemin.

Ce fut alors à qui ne se chargerait pas de la blessée; celle-ci pouvant à peine se tenir à cheval dans les chemins ordinaires, il était évident qu'elle n'arriverait pas à l'autre bord.

La princesse Orbeliani arrêta son cheval.

— Faites-la monter derrière moi, dit-elle.

Les Lesghiens paraissaient ne pas comprendre.

— Je le veux, dit la princesse retrouvant, pour accomplir une bonne action, la force de commander.

La pauvre blessée fut mise en croupe derrière la princesse, qui poussa son cheval à l'eau; mais, au milieu du

torrent, l'animal s'arrêta et fit mine de vouloir se débarrasser du poids qui le surchargeait.

Évidemment, si les deux femmes tombaient à l'eau, elles étaient perdues. Le torrent roulait sur une pente rapide, et, au bout de dix pas, elles étaient précipitées.

Un Tatar s'élança, prit par le mors le cheval de la princesse et le força de marcher; mais, arrivé à l'autre bord, afin que pareil embarras ne se présentât plus, on força Nianouka de descendre.

C'était vers la forteresse de Pokhalsky que l'on cheminait. On devait y trouver Schamyl : il était venu là de Veden pour surveiller en quelque sorte l'expédition du haut de son rocher. Tout ce que l'on avait gravi, monté, escaladé jusque-là n'était que les premières marches qui conduisaient à l'aire des aigles.

On monta pendant cinq heures. La princesse Orbeliani seule était à cheval; sa faiblesse l'avait forcée d'y rester. A chaque pas, sa monture menaçait de rouler avec elle dans un précipice; mais elle paraissait insensible au danger comme à la fatigue. C'est le fait d'une grande douleur d'être insouciant à ses propres maux : la princesse n'avait de pitié que pour ceux des autres. Elle dépassait le précepte de l'Évangile : elle aimait plus son prochain qu'elle-même.

Enfin, on aperçut la forteresse, mais à une hauteur telle, qu'il était impossible de comprendre comment on y arrivait; de tous côtés, pour voir les prisonniers, accouraient des bergers lesghiens, bondissant de rocher en rocher au-dessus de précipices à donner le vertige à leurs chèvres. On avait quitté la Géorgie; on avait tra-

versé les terrains neutres; on entrait chez les montagnards. La solitude se peuplait.

On était arrivé à un point de la montagne où la verdure se déroulait comme un splendide tapis; on eût dit cette verdure éternelle, comme est éternelle la neige qui s'étend au-dessus d'elle. Seulement, le chemin devenait de plus en plus difficile : à chaque instant, on était obligé de s'arrêter, car, à chaque instant, les prisonnières tombaient et ne se relevaient plus, même sous les coups. De tous côtés accouraient des Lesghiens qui entouraient les pauvres femmes et les regardaient avec curiosité. L'un d'eux étendit la main vers la gouvernante française, et sans rien dire, la prit et la tira à lui. Madame Drançay jeta un cri; elle craignit d'être devenue une chose que chacun se croirait le droit de prendre; mais celui qui l'avait conquise dans la cour du château intervint et repoussa le Lesghien.

— Sait-elle coudre et faire des chemises? demanda celui qui avait porté la main sur elle.

— Oui, répondit une femme russe, qui savait par cette réponse lui faire un mauvais parti, mais qui lui en voulait par la seule raison qu'elle était Française.

— Eh bien, j'en donne trois roubles, dit le Lesghien.

La princesse Orbeliani intervint.

— C'est la femme d'un général français, dit-elle, elle payera rançon.

— Alors, reprit le premier maître, pour Schamyl-Imam.

A ce nom, chacun s'arrêta.

On approchait de la forteresse; sur la plate-forme qui s'étend au pied de l'escalier par lequel on y monte, était

une troupe de dix mille hommes, à peu près, rangés sur deux lignes. Ils étaient presque nus.

Les prisonnières durent passer entre ces deux lignes. Ces hommes regardaient les captives avec des yeux qui n'avaient rien de rassurant; ils voyaient pour la première fois des femmes à visage découvert, et quelles femmes! des Géorgiennes! Ils poussaient des cris rauques, qui ressemblaient à des cris de loup en amour; les femmes se voilaient de leurs mains, autant pour ne pas voir que pour ne pas être vues.

Au milieu de ces hommes, les naïbs de Schamyl étaient reconnaissables à leurs plaques. Il maintenaient ces montagnards, qui, sans eux, se fussent jetés sur les femmes; à chaque instant, ils étaient obligés de repousser quelques-uns d'entre eux dans les rangs, en les frappant du poing et du fouet, ou en les menaçant du poignard.

Enfin, Hadji-Khérieh, l'intendant de Schamyl, arriva : il venait, de la part de l'imam, chercher les princesses, les enfants et leur suite.

La princesse Orbeliani, marchant la première, monta l'échelle par laquelle on arrive à la forteresse; mais, une fois entrées, on fit descendre aux prisonnières plusieurs étages, et elles se trouvèrent dans une espèce de souterrain à peine éclairé. Cependant, au milieu de ces demi-ténèbres, elles commencèrent à se reconnaître. Quatre des enfants étaient là : Georges Orbeliani, Salomé, la petite Tamara et le petit Alexandre.

Une demi-heure après, arriva la princesse Tchavtchavadzé. Son premier mot fut :

— Lydie! qui de vous a vu Lydie?

Personne ne lui répondit, et elle tomba sur le sol plutôt qu'elle ne s'assit. Elle était écrasée de fatigue et presque morte de douleur.

En ce moment, un enfant de l'âge de la petite Lydie se mit à pleurer.

— Ma fille! s'écria la princesse, ma fille!

— Non, dit une voix, ce n'est point votre fille, princesse. C'est ma petite sœur, qui, elle aussi, n'a que quatre mois, et qui, depuis hier matin, n'a rien pris : elle va mourir.

— Non, dit la princesse, donnez-la-moi.

Et elle prit la petite Eva et lui donna son sein en sanglotant.

En ce moment, Hadji-Khérieh entra.

— Schamyl demande la princesse Tchavtchavadzé, dit-il.

— Que lui veut-il ? demanda la princesse.

— Il veut lui parler.

— Qu'il vienne, alors ; quant à moi, je n'irai pas.

— Il est imam, dit Hadji-Khérieh.

— Et moi, je suis princesse, répondit la prisonnière.

Hadji-Khérieh se retira.

Lorsqu'il rapporta le refus de la princesse à l'imam, celui-ci réfléchit un instant ; puis :

— C'est bien, dit-il, conduisez-les à Veden : là, je les verrai.

FIN DU TOME DEUXIÈME

UNIV. OF [illegible]

JAN 4 1913

TABLE

		Pages.
XXI.	Le caravansérail de Schah-Abbas.	1
XXII.	Bakou.	16
XXIII.	La ville, les bazars, la mosquée, l'eau et le feu.	32
XXIV.	Tigres, panthères, chacals, serpents, phalanges, scorpions, moustiques, sauterelles.	49
XXV.	Schah-Houssein.	63
XXVI.	Adieux à la mer Caspienne	72
XXVII.	Schoumaka.	86
XXVIII.	Schamyl, ses femmes, ses enfants.	102
XXIX.	Route de Schoumaka à Nouka.	115
XXX.	La maison de la couronne.	126
XXXI.	Le prince Tarkanof	142
XXXII.	Nouka. — Les rues, les Lesghiens, le bazar, les orfévres, les selliers, la soie, l'industrie, le palais des khans.	158
XXXIII.	Les Oudiouks. — Combat de béliers. — Danse et lutte tatares. — Le message de Badridze.	172
XXXIV.	Le départ	185
XXXV.	Le château de la reine Tamara.	197
XXXVI.	Tiflis. — Ceux qu'on pend.	214
XXXVII.	Tiflis. — Ceux que l'on ne pend pas. . . .	222
XXXVIII.	La salle de spectacle, les bazars, l'orpheline	232
XXXIX.	Une lettre	241
XL.	Citations.	258
XLI.	Les bains persans.	268
XLII.	La princesse Tchavtchavadzé	277
XLIII.	Les captives.	291

FIN DE LA TABLE

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.